

Le ρ⁵² contenait-il un *nomen sacrum*
pour « Jésus »?

Didier Fontaine

2012

areopage.net

Le \mathfrak{P}^{52} contenait-il un *nomen sacrum* pour « Jésus »?

Didier Fontaine

Caractéristiques matérielles

Le \mathfrak{P}^{52} est un fragment de papyrus conservé à la bibliothèque universitaire John Rylands à Manchester (P. Rylands Gr. 457) qui contient des portions de l'évangile de Jean (18.31-33, 37-28). Son intérêt majeur est qu'il est le plus ancien témoin du Nouveau Testament, puisqu'on le date du premier quart du deuxième siècle (ca. 100-125 AD)¹. Il fut édité pour la première fois en 1935 par un jeune paléographe de vingt-quatre ans, C.H. Roberts : *An unpublished fragment of the fourth gospel in the John Rylands library*², peu de temps avant une autre publication d'importance par H.I. Bell et T.C. Skeat, celle du P. Egerton 2, fragments d'un évangile également, inconnu celui-là, et daté de la fin du second siècle (ca.200 AD) : *Fragments of an Unknown Gospel and Other Early Christian Papyri*³. À l'époque, ces publications jetaient une lumière nouvelle sur la transmission des textes et l'élaboration du canon, en donnant aux historiens et aux paléographes des témoins d'un évangile canonique, une vingtaine d'années après sa composition supposée, mais aussi, à côté de cela, un évangile parfaitement inconnu, et, plus étonnant, ni hérétique, ni gnostique.

Le fragment qui nous est parvenu mesure 8.9 (longueur) x 6 cm (largeur), et faisait partie d'un *codex* de 130 pages environ dont les feuillets devaient mesurer 21 x 20 cm⁴. On distingue encore 7 lignes, sur une page qui devait en compter 18. En l'état, seuls 10% du texte environ ont été préservés (56 caractères sur le feuillet *recto*, et 49 au *verso*). L'écriture à l'encre noire, en onciales, plutôt aérée, couvre le *recto* comme le *verso* : on distingue encore une marge d'au moins 2.5 cm en haut, et d'au moins 1cm à gauche (la marge droite est perdue et devait être équivalente). Les lettres (entre 0.3 et 0.4 cm de hauteur) sont tracées avec application, quoique relativement rapidement, et sont facilement lisibles : en moyenne, 0.1 à 0.2cm sépare chaque lettre, avec des espaces pouvant aller jusqu'à 0.3cm (V2⁵, R3). Il n'y a pas de ponctuation, d'esprits ni d'accents. En revanche on discerne encore bien l'emploi, fautivement ou non, de la diérèse⁶ (ἸΟΥΔΑΙ, R1, ἸΝΑ, R2, V2). L'économie de place ne semble pas avoir inquiété le copiste, puisqu'on trouve certains mots semblant séparer les uns des autres, comme en R1 entre ΟΥΔΕΝΑ et ἸΝΑ, ΚΑΙ et ΕΙΤΕΝ, ou V2 entre ΚΟΜΟΝ et ἸΝΑ.

Plusieurs particularités méritent d'être relevées : en V1, on distingue nettement ΗΜΕ(ΙV) au lieu de ἡμῶν (ΗΜΙΝ) : il s'agit là d'un itacisme (prononciation, entres autres, de ΕΙ comme Ι)⁷. On retrouve le procédé exactement inverse en R4 : ΙC(ηλθεν) au lieu de εισῆλθεν (ΕΙΧΛΘΕΝ). Il y a donc une possibilité, importante pensons-nous, qu'en R5, Πιλᾶτος était écrit Π(ΕΙ)ΛΑΤΟC) au lieu de ΠΙΛΑΤΟC, tout comme dans certains papyrus à peu près contemporains (\mathfrak{P}^{90} et \mathfrak{P}^{66}). De même, le mss

¹ Cf. *infra* pour les problèmes soulevés par cette datation. Un autre papyrus très ancien de l'évangile de Jean, pratiquement contemporain du \mathfrak{P}^{52} est le Papyrus Bodmer II ou \mathfrak{P}^{66} , daté ca. 200 par Martin dans son *editio princeps*, mais qui a été redaté depuis ca.150 (cf. CB 376-379, datation révisée notamment par Comfort, Hunger et Cavallo).

² Manchester : The Manchester University Press.

³ Oxford University Press, London, 1935. En 1987 est venu s'ajouter un nouveau fragment découvert par Michael Gronewald « Unbekanntes Evangelium oder Evangelienharmonie » (Kölner Papyri, Papyrologica Coloniensia Vol. 7, Band 6, Universität Köln, 1987, p. 136-145).

⁴ Turner 1977 : 148 estime quant à lui les feuillets à 18 x 21.3 cm. Et le Münster Institute donne 18 x 22 cm.

⁵ Par commodité, nous désignerons les lignes ainsi : R1 = *recto* ligne 1, V2 = *verso* ligne 2.

⁶ Finegan 1974, §24.

⁷ Cf. Gignac 1976 : 190 ; BDF §22-23.

ne présente pas l’iota adscrit (comme le P.Egerton 2). Comparé à d’autres témoins du texte de l’évangile selon Jean, le \mathfrak{P}^{52} présente également deux autres variantes : en R4, **ΠΑΛΙΝ** (πάλιν, cf. Jn 18.33) est placé avant **ΕΙΣ ΤΟ ΠΡΑΙΤΩΡΙΟΝ**. En cela, il s’accorde avec quelques mss., comme \mathfrak{P}^{66} , B, C*, D^{suppl}, L, W, Δ, etc⁸, quoique minoritaires⁹. On note également – sur la base du nombre de lettres trop élevé, 38, que contiendrait la ligne autrement – l’omission en V2 (Jn 18.37) de εἰς τοῦτο (**ΕΙΣ ΤΟΥΤΟ**) : il est vrai que cela fait répétition car cette formule figure immédiatement avant : εἰς τοῦτο γεγέννημαι, (**ΕΙΣ ΤΟ**)**ΥΤΟ Γ(Ε)ΓΕΝΝ(Η)ΜΑ(Ι)**.


Il est impossible de déterminer avec certitude si le copiste était un scribe professionnel (pas de *stichoi*, pas de dédicace ou d’annotation quelconque : le fragment est trop parcellaire), mais on peut relever quelques gaucheries potentiellement utiles pour la suite de notre analyse : sa manière de tracer la lettre *alpha*, de deux manières différentes, semble l’indiquer¹⁰, de surcroît avec des tailles fort différentes (de 0.55cm en R2 à 0.9cm en V3 !)¹¹. Assez notable également, la manière de tracer l’*éta*, possiblement d’un seul trait, avec une barre horizontale haute¹², ce qui diffère assez du P.Egerton 2, où la barre est toujours au milieu¹³ (le tracé s’effectue donc sans doute en deux temps) ce qui, de nouveau, rapproche le \mathfrak{P}^{52} du \mathfrak{P}^{90} . Des deux côtés du mss. l’écart moyen entre les lignes est de 0.8cm, mais les lignes ne sont pas parfaitement superposables, à compter de la troisième ligne¹⁴. On pense ainsi à un copiste éduqué, assez minutieux¹⁵, mais non professionnel¹⁶, ce qui concorde avec le fait que le fragment étant très ancien, les chrétiens ne recouraient pas encore à des professionnels, se contentant de faire circuler les documents (cf. Col. 4.16) et d’en réaliser des copies à usage personnel (comme le \mathfrak{P}^{98} , pour le II^e s., et \mathfrak{P}^{18} ou \mathfrak{P}^{24} pour le III^e s.)¹⁷.


Datation

Comment dater le \mathfrak{P}^{52} ? Puisqu’il est, *a priori*, le plus ancien témoin du texte du Nouveau Testament, on ne peut que le comparer avec des documents littéraires contemporains¹⁸, ou bien avec des


⁸ Metzger 1981: 62.

⁹ Cette leçon a été retenue dans nos éditions modernes de NA257, SBL, Tischendorf, WH, Tregelles, von Soden, mais non dans le Texte Reçu.

¹⁰  (barre oblique qui débute incurvée, et part du haut à gauche vers le bas à droite, puis boucle qui s’y rattachent à mi-hauteur,

sans dépasser) et  (*a priori*, double boucle partant d’en bas à droite, vers le haut à gauche, première rotation vers la droite en descendant, puis seconde rotation en remontant). Cette seconde forme paraît 2 fois sur dix, et semble bien sûr due à la rapidité du trait. Elle est comparable à l’*alpha* présent dans le P.Egerton 2 et a servi au rapprochement avec le P. Fayum 110.

¹¹ Cf. Paul qui signe parfois ses lettres de « gros caractères », signe qu’il n’était pas un scribe aussi compétent que son bon Tertius (cf. Ga 6.11 ; voir aussi Col 4.18, 1Co 16.21, 2Th 3.17, Phm 1.19).

¹² 

¹³ 

¹⁴ Cf. Roberts 1935 : 2, 1936 : 44. Voir les deux feuillets mis en vis-à-vis à cette adresse : <http://www.katapi.org.uk/BibleMSS/P52.htm>

¹⁵ Il semble qu’en V3 il ait corrigé son texte sur le tracé de l’*epsilon* dans **ΑΛΗΘΕΙΑΣ** (cf. Head 2004 : 401).

¹⁶ Cf. par exemple Roberts : “his writing, if not that of a practised scribe, is painstaking and regular” (1935 : 48). Notons qu’en R3, le scribe a fait une espèce de rature sur le sigma de **CHΜΑΙΝΩ(Ν)**.

¹⁷ Cf. Comfort 2005 : 39. Pour des copies résultat de scribes professionnels, comme \mathfrak{P}^{30} , \mathfrak{P}^{39} , \mathfrak{P}^{46} , \mathfrak{P}^{75} , ou \mathfrak{P}^{77} , cf. Comfort : 20.

¹⁸ Techniquement parlant, il faudrait plutôt comparer un document littéraire avec un autre document *du même type*, plutôt qu’avec des rescrits, des pétitions ou autres documents plus ou moins formels (cf. Turner 1977). Mais le problème, c’est que ce type de comparaison devient vite circulaire s’il n’y a pas de document précisément daté (tout n’étant alors que relatif). Il faut donc se résoudre à comparer ce qui n’est pas tout à fait comparable (cf. Nongbri 2005 : 46n49).

manuscrits bibliques de peu ultérieurs. Les spécialistes procèdent généralement avec une méthodologie en quatre points : données archéologiques, codicologie, paléographie et évolution des *nomina sacra*¹⁹.

1. Données archéologiques

Dans le cas du \mathfrak{P}^{52} , les données archéologiques sont inexistantes autant au vu de critères internes qu'externes : on ne sait pas d'où vient ce manuscrit (Fayûm ? Oxyrhynque ? ailleurs ?), mais seulement qu'il est apparu sur le marché en 1920 quand Bernard P. Grenfell en a fait l'acquisition en Égypte. Quant au fragment, il ne présente pas de *colophon*, ni aucun symbole susceptible de renseigner sur son auteur, le lieu de composition et surtout la date. Au sujet de ce critère de datation, A. Dain a fait ce terrible constat : « Quant à la datation des manuscrits en onciale, il n'est pas besoin de dire à quel point elle reste incertaine, aucun manuscrit en onciale n'étant daté avant 862 »²⁰.

2. Codicologie

Tous les travaux les plus récents en la matière semblent indiquer que le développement du codex fut plus précoce qu'on ne l'avait tantôt pensé²¹ – sans doute dès 90 AD, concomitamment au synode de Jamnia²². On sait qu'à l'époque apostolique déjà, et depuis un certain temps, rouleaux de papyrus et *codices* de parchemin ou de papyrus (et cahiers de notes sous forme de *codex*) se côtoyaient²³. Cependant l'abandon du rouleau au profit du *codex*, consommé tardivement (fin IIIe/début IVe s.)²⁴, n'est pas pleinement résolu²⁵. On sait par ailleurs qu'il n'existe que très peu de manuscrits du Nouveau Testament sur rouleaux (\mathfrak{P}^{13} , \mathfrak{P}^{18} , \mathfrak{P}^{98})²⁶, ce qui indique que les chrétiens adoptèrent *rapidement* et *de préférence* le *codex*. On a avancé toutes sortes d'hypothèses pour l'expliquer : gain de place (écriture sur une ou plusieurs colonnes), économie (mais les données ne sont pas des plus probantes), maniabilité pour retrouver des passages (besoin nouveau de *référence* dans les querelles avec les Juifs), ou encore volonté de se démarquer de la pratique juive²⁷, etc²⁸. Nous ne retiendrons, de fait, que la mince donnée suivante : que

¹⁹ Sur cette méthodologie, cf. CB 20-23, Comfort 2005 : 104-120, Metzger 1981 : 49-51, Parker 2008 : 93-94.

²⁰ 1997 : 66. Il ajoute pour tempérer : « Mais la comparaison méthodique des ensembles onciaux, l'examen de l'architecture du livre pour les périodes anciennes ont permis la constitution d'échelles de grandeur qui sont valables ».

²¹ Ainsi était-on incliné à dater – fautivement – le fameux papyrus d'Oxford vers le IIIe s., ou mieux, le IVe s., sur le seul critère que son support était le codex, cf. Thiede 1996 : 151.

²² Voir notamment Hurtado 2006 : 43-93, Gamble 1995 : 49-81, Roberts et Skeat 1983 : 54 sq. R.S. Bagnall (2009 : 71sq.) passe en revue les thèses de C.H. Roberts et T.Skeat (moyen d'obtenir les quatre évangiles en un tenant), H.Gamble (*idem*, mais pour le corpus paulinien), et K.Treu (suggère une imitation, ou un héritage des Juifs hellénistiques), thèses qu'il nuance, avant de formuler sa propre hypothèse qui paraît absolument probable : cette adoption du codex (origine romaine) serait une sorte de « romanisation » du christianisme. Plus qu'un choix technique, la préférence du codex serait à situer sur le terrain sémiotique (ainsi Hurtado), comme propre à la création d'une *culture* : « the codex is an artifact of Roman civilization » (86) et plus loin : « it seems logical to suggest that the wider, if gradual, adoption of the codex elsewhere is yet another manifestation of what for short we may still call Romanization, the spread of Roman habits and technologies throughout the empire » (87).

²³ Cf. 2Ti 4.13.

²⁴ Voir notamment les très explicites statistiques établies par Hurtado (2006 : 93), notamment le « Bar Graph 1 : Rolls and Codices by Century » : on y constate que l'essor des *codices* n'est significatif qu'à compter du III^e s., mais que ce n'est qu'au IV^e s. qu'il surpasse en volume les rouleaux.

²⁵ Voir Roberts et Skeat 1983, 38-61.

²⁶ Cf. Comfort 2005 : 27.

²⁷ Skeat 1969, II, 72-73 fait les remarques suivantes : « The significant fact is that the introduction of the *nomina sacra* seems to parallel very closely the adoption of the papyrus codex; and it is remarkable that those developments should have taken place at almost the same time as the great outburst of activity among Jewish scholars which led to the standardisation of the Hebrew Bible. It is no less remarkable that they seem to indicate a degree of organisation, of conscious planning, and uniformity of practice among the Christian communities which we have hitherto had little reason to suspect, and which throw a new light on the early history of the Church ». Roberts et Skeat précisent (*op.cit.*, p.57) qu'en cela les chrétiens se différenciaient des livres juifs et païens. Une autre hypothèse est la nécessité d'éditer sous forme de collection maniable l'ensemble du corpus paulinien, considéré très tôt comme « Écriture » (cf. 2Pi 3.16-17), cf. Comfort 2005 : 28 sq. Et de fait, ajouterions-nous, on possède une collection précoce et assez complète de ce corpus : le \mathfrak{P}^{46} !

²⁸ Roberts et Skeat, *op.cit.*, p.54-55 défendent une hypothèse séduisante : Marc, qui fut d'après les sources antiques, celui qui conserva les mémoires de la prédication de Pierre, a pu prendre des notes sur ces tablettes de cire courantes à l'époque (d'origine romaine), qui avaient la particularité d'être sous forme de cahier, comme un *codex*. Adopter le même format lors de la composition de l'évangile a

le \wp^{52} soit sur *codex* n'est pas étonnant – car c'est un document *chrétien* – mais cela ne saurait nous renseigner davantage sur sa datation.

3. Paléographie

La comparaison des styles d'écriture²⁹, la morphologie, l'observation des pratiques sribales présentent un certain intérêt, valable pour une période de +/- 25 ans, mais qui a d'importantes limites : elle est subjective, et procède comparativement. Subjectivité (et/ou compétence) des spécialistes mise à part, la méthode comparative doit être prise avec précaution dans la mesure où si un manuscrit vient à être daté précocément grâce à ses affinités avec un autre manuscrit, et que, par la suite, ce manuscrit témoin vient lui-même à être redaté à la lumière d'informations nouvelles, l'effet domino s'applique : il faut redater le premier manuscrit. Or, le \wp^{52} est précisément dans ce cas de figure, sa datation ayant été établie pour partie (et notamment au regard des lettres *upsilon*, *mu* et *delta*, cf. Roberts 1935 : 47) grâce au P.Egerton 2 (*editio princeps* en 1935)³⁰, initialement daté ca.150. Mais en 1987, on a retrouvé un autre fragment de cet évangile inconnu, le papyrus Köln 6.255, et sa date a due être révisée et repoussée plutôt vers 200 à cause notamment d'un procédé scribal plus tardif (l'apostrophe)³¹. Si la comparaison avec le P. Egerton 2 apporte une information, c'est seulement que le \wp^{52} est bien un manuscrit du IIe s³². Il n'en dit pas plus. Quant au style d'écriture – il y en a de quatre sortes³³ – le \wp^{52} appartient à ce qu'on appelle un « style ornemental » (*Zierstil*, ou 'decorated rounded uncial'), c'est-à-dire une onciale dont les empattements verticaux (le « serif ») ont tendance à être arrondis, style qui a commencé à fleurir de la période ptolémaïque, et jusqu'à la fin du premier siècle (-I/I). Ce style est très clairement identifiable sur le fragment qui nous est parvenu, et point n'est besoin de le discuter. Le fait que l'écriture présente l'*alpha* tracé de deux manières a permis un rapprochement avec le P.Fayum 110, qui est daté (94 AD, cf. Roberts 1935 : 47), mais on peut en dire autant du P.Mich.inv.5336 (cf. annexe 4) daté de 152AD, ou du P.Amh.2.78 (184 AD), ou encore du P.Oxy.51.3614 (200 AD), etc. Enfin, au point de vue morphologique, la présence des itacismes, en plus d'être fréquente dans le manuscrit comme dans d'autres de la même période (\wp^{46} , \wp^{90} ...), ne donne qu'une seule information, déjà connue : le manuscrit est à situer chronologiquement à partir de la période ptolémaïque.

Les témoins retenus, **par leur style d'écriture**, sont les suivants (Roberts, dans *l'editio princeps* : témoins 1-7, Comfort : 8-9³⁴, Nongbri : 10-14³⁵) :

Témoin	Désignation	Date
1	Abb 34	ca. 110-117 AD
2	P. Fayum 110	94 AD
3	P. Egerton 2	130 – 150 AD, p.ê 150-200
4	P. Oslo 22	127 AD
5	P. London 2078	81-96 AD

pu paraître naturel, d'autant que la finale perdue de Marc s'explique mieux par une dernière page manquante - plus exposée dans le cas d'un codex que dans un rouleau, où elle aurait été protégée en intérieur.

²⁹ Sur ce point, se référer aux références suivantes : Cavallo 2008, Barbour 1982, Devreesse 1954, Metzger 1981, §14-15, Turner 1971, Roberts 1956, Kenyon 1899 : 130-31, Thompson 1892.

³⁰ H. Idris et T.C. Skeat 1935.

³¹ Cf. Nongbri 2005 : 34-35.

Images du fragment disponibles ici :

recto : <http://www-user.uni-bremen.de/~wie/Egerton/egerkohn-rkl.jpg>

verso : <http://www-user.uni-bremen.de/~wie/Egerton/egerkohn-vkl.jpg>

³² Voir la discussion dans Comfort 2005 : 108.

³³ Outre le style ornemental (-I/I), on compte : l'onciale romaine (-I/II), l'onciale biblique ou majuscule biblique (à partir du milieu du II^e s. de notre ère) et l'onciale « sévère » ou « inclinée » (I-IV), cf. CB : 24 sq. et Comfort 2005 : 109 sq.

³⁴ 2005 : 142-143.

³⁵ 2005 : 40-48.

6	P. Berolinenses 6845 ³⁶	ca. 100 AD
7	B.G.U. 1.22	114 AD
8	P.Flor. 1.1	153 AD
9	P. Oxy. 2533	100-125 AD
10	P. Murabba'at 113	<132 AD
11	P.Mich.inv.5336	ca.152 AD
12	P.Amh. 2.78	184 AD
13	P.Oxy.51.3614	200 AD
14	P.Oxy.52.3694	ca.218-225
15	P.Oxy.41.2968	190 AD

Sur la base de ces témoins, dont aucun n'est biblique³⁷, Roberts retient une date *ca.* 100–150 : “On the whole we may accept with some confidence the first half of the second century as the period in which P. Ryl. Gk.457 was most probably written” (1935 : 47). Aujourd’hui, *sur la base des mêmes témoins et sans vraiment d’apport nouveau* que ceux cités par à l’époque par Roberts (1-8, voire 9-10), on a situé le mss plus volontiers *ca.* 100 – 125 (ex. Comfort), c’est-à-dire entre les règnes de Trajan (98-117) et d’Hadrien (117-138). Mais compte tenu de l’analyse de Nongbri, il n’est pas possible d’ignorer certains témoins similaires, plus tardifs. Les arguments de Roberts sont loin d’être décisifs (double alpha, P.Egerton 2, quelques manuscrits datés, etc.), et Nongbri, qui a moins le souci de la datation qu’un retour au bon sens méthodologique, présente des arguments qu’on ne saurait ignorer sans raison. Il est donc plus sûr et plus sain de retenir une date *ca.* 150 (+/- 25 ans) : « possible dates for Φ ⁵² must include dates in the later second and early third centuries » (Nongbri 2005 : 46)³⁸.

4. Évolution des nomina sacra

Ce critère consiste moins à constater la présence ou l’absence, dans l’absolu, des *nomina sacra*, qu’à relever certains substantifs devenus, à une époque donnée, eux-aussi « noms sacrés ». De fait, on sait que le premier *nomen sacrum* fut *Seigneur*, suivi de peu, si ce n’est parallèlement, par *Dieu* et *Jésus*³⁹. Vinrent ensuite une panoplie de termes plus courants, de manière plus ou moins régulière, et fantaisies mises à part⁴⁰. Or, aucun de ces termes n’apparaît dans notre manuscrit.

Période	Nomina sacra
Début IIe s.	<i>Seigneur, Dieu, Jésus, esprit, père, Israël</i> ⁴¹
mi-IIe, début IIIe s.	<i>Christ</i>
IIe s.	<i>fil, croix</i>
ca. 220	<i>ciel</i>

³⁶ Considéré comme le plus proche par C.H. Roberts, cf. annexe 4. La main semble nettement plus soignée, et l’irrégularité des stiques est importante.

³⁷ Mais elles sont fort sujettes à caution, cf. Nongbri 2005 : 32-40.

³⁸ Metzger s’en tient aussi à la première moitié du deuxième siècle : 100-150 AD (1981 : 62). Quant à R.S. Bagnall, il mentionne le rapprochement fait par A. Schmidt avec le P.Chester Beatty X, qui plaide pour une date assez tardive (même trop), à savoir début III^e, ainsi que l’étude de B. Nongbri dont il dit qu’elle a « brought forward a range of paleographical parallels that undermine confidence in an early date, even if they do not fully establish one in the late second or early third century » (2009 : 12).

³⁹ Que Jésus soit le premier *nomen sacrum* est notamment la thèse défendue par Hurtado 1999, 2006 (et aussi Roberts 1979 : 26 sq.). Les arguments nous paraissent tout à fait recevables, mais n’excluent pas l’influence de la tradition scribale juive, qui suggère aussi bien Seigneur et Dieu. Cf. les études menées par Tov, Delcor, Siegel, Roysse (pour Philon/LXX), ainsi que la série des *DJD*.

⁴⁰ De manière assez étonnante, les écrits gnostiques ont adopté la même liste, sans l’étendre à des termes aussi importants pour leur théologique que $\Pi\lambda\eta\rho\omega\mu\alpha$ ou Βυθός (cf. Hurtado 1999 : 672) : cela indique une pratique fortement standardisée, et précoce, que Hurtado va jusqu’à suggérer antérieure à 70 AD (ce qui nous paraît un peu excessif).

⁴¹ Les avis les plus divers s’affrontent sur quel fut le premier terme à devenir *nomen sacrum* : Dieu (Traube, Paap), Brown (Seigneur), Dieu et Seigneur en même temps (Treu, Howard), ou Jésus (Roberts, Hurtado). Pour le savoir, il faudrait résoudre leur origine, ce qui est, en l’état, parfaitement impossible.

2 ^e moitié du III ^e s.	<i>Jérusalem</i>
ca. 300	<i>David</i>
IV ^e s.	<i>mère</i>
Fin IV ^e s.	<i>sauveur</i>

On ne peut donc rien tirer de positif au regard de l'*histoire* de l'évolution des *nomina sacra*, mais simplement noter qu'à l'époque du ϣ⁵², ils existaient déjà (*a minima* pour *Seigneur, Dieu et Jésus*).

Synthèse sur la datation possible du ϣ⁵²

Auteur	Date présumée	Référence
Roberts	100 – 150	1935 : 16, 1939 : 47
Comfort	110 – 125	2005 : 69, 139-143 ; CB : 365
Hurtado	100 – 150	2003 : 2
Turner	> 150 AD	1977 : 100 ⁴²
Finegan	<125 AD	1974, §98
Aland	ca.125	1989 : 99
Nongbri	ca. 170 - 210 fin II/début III ⁴³	2005 : 46
Schmidt	145 – 195 170 AD (+/-25)	1989 : 11-12
Thiede ⁴⁴	85-127 ; > 125 AD	1994 : 35-36 ; 1996 : 166

Nomina sacra

Les nombreuses études consacrées à l'**origine** des *nomina sacra* n'ont su emporter d'adhésion unanime⁴⁵ : Juifs hellénistiques ? Judéo-Chrétiens ? Pagano-Chrétiens ? Cette pratique consistant à abrégé certains mots importants par 1) leur première et dernière lettre (par ex. **IC** pour **ΙΗCOΥC**, « Jésus »)⁴⁶, 2) les deux premières lettres (**IH** pour **ΙΗCOΥC**)⁴⁷, 3) une combinaison des deux premières méthodes : deux premières lettres, auxquelles s'ajoute la dernière du mot, pour préciser la désinence (**IHN**, pour **ΙΗCOΥN**, « Jésus » à l'accusatif)⁴⁸. Les deux premières méthodes sont plus anciennes, peut-être simultanées⁴⁹, et pour les expliquer on a avancé diverses hypothèses, et parmi celles-ci notamment :

a. Le système d'abréviation grec : dates, numération, titres ou formules⁵⁰

Pour écrire 11, on écrivait $\overline{\text{IA}}$, avec une barre horizontale destinée à indiquer qu'il ne fallait lire l'expression telle qu'elle était écrite⁵¹. Ce système, la contraction *suspendue*, avait pour seul objet

⁴² Dixit : "not (...) a date earlier than the second half of the [second] century", cité dans Nongbri 2005 : 31n23.

⁴³ Nongbri ne procède pas à une datation à proprement parler, et ne contredit pas tout à fait Roberts. Il démontre juste qu'il est aussi possible que le mss date de la fin du II^e/début III^e s.

⁴⁴ Nous citons Thiede parce qu'il présente une longue analyse du ϣ⁵², souvent intéressante (21-36). Nous ne préjugeons ici ni de la validité, ni de l'invalidité, de ses thèses sur 7Q4 et 7Q5 (réponse faite, entre autres, par Bagnall Head 1995 : 251-285).

⁴⁵ Parmi les principales études, citons Traube, Paap, Roberts, Hurtado, Brown – cf. bibliographie.

⁴⁶ C'est la forme dite *contracte*. Elle ne va pas sans rappeler une formule célèbre, « l'alpha et l'oméga », cf. Rv 1.8, 21.6, 22.13. La forme contracte est la plus fréquente..

⁴⁷ Cette forme est dite *suspendue*.

⁴⁸ C'est la forme dite *complexe*.

⁴⁹ Cf. Comfort 2005 : 203.

⁵⁰ Cf. Metzger 1981 : 36-37.

⁵¹ NDIEC I : 52. Voir aussi Comfort 2005 : 202, Hurtado 2006 : 235.

l'économie de place et de peine, mais ne « sacralisait » pas la formule⁵² ainsi réduite⁵³. Un exemple typique nous est fourni dans le P. Chester Beatty VI (II^e s.), où figure un passage de Nombres chapitre 7, avec de nombreux chiffres abrégés sous forme d'une lettre surmontée d'une barre horizontale (cf. annexe 1). Un autre papyrus célèbre du II^e s., le P⁹⁸ (portion de la Révélation 1.13-2.1), nous fournit un autre exemple (ΑΓΓΕΛΟΙ ΤΩΝ) Ζ̄ ΕΚΚΛ(Η)CΙΩΝ): (*les anges des 7 églises*) (Rv 1.20).

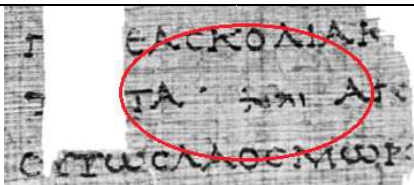
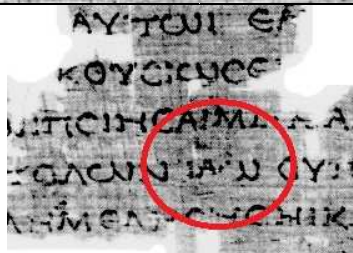
b. la pratique sémite consistant à abrégé des noms propres par leur première et dernière lettre

A. Millard a fait état de pièces de monnaie et graffitis phéniciens et palestiniens, datés de la période hellénistique, dans lesquels les noms propres sont abrégés à partir de leur première et dernière lettre⁵⁴.

c. la pratique scribale des Juifs hellénistiques

De retour d'exil, les Juifs ne prononcent plus guère le nom divin selon ses lettres, mais utilisent deux substituts, YH (*Yah*), et plus couramment encore le substitut araméen YHW (*Yaho* ou *Yahou*), comme l'ont attesté les documents d'Éléphantine⁵⁵. Quelle que soit l'origine de ces vocables (contraction, suspension, ou autre phénomène)⁵⁶, leur forme est singulièrement proche du tétragramme divin puisqu'elle reprend respectivement les deux premières lettres (ou première et dernière), pour YH (qui apparaît ainsi comme une forme *suspendue* ou *contracte*), et les trois premières lettres dans le cas de YHW (forme *suspendue*). De surcroît, ces formes YH ou YHW sont aussi les premières lettres du nom de Jésus en hébreu יהושע⁵⁷, ce qui peut avoir joué un certain rôle dans la création des *nomina sacra*.

À l'écrit, les Juifs faisaient preuve d'une révérence encore plus grande, puisque, dans les copies des livres de l'Ancien Testament – qu'elles fussent rédigées en hébreu ou en grec – on substituait le nom divin par une variété déconcertante de procédés : écriture paléo-hébraïque, vocalisation approximative, quatre ou cinq points, etc⁵⁸.

Désignation	Date	Illustration
P.Fouad. Inv. 266 ⁵⁹ יחג	-I	
4Q LXX Lev ^b יאו	-I/I	

⁵² Signalons la célèbre formule latine « Senatus Populusque Romanus », abrégée SPQR, ou S.P.Q.R.

⁵³ Cf. Hurtado 1999 : 664n26 pour d'autres références, et discussion sur ce point.

⁵⁴ Millard 2001 : 71, 1994 : 221-226, cité dans Barker 2007 : 8.

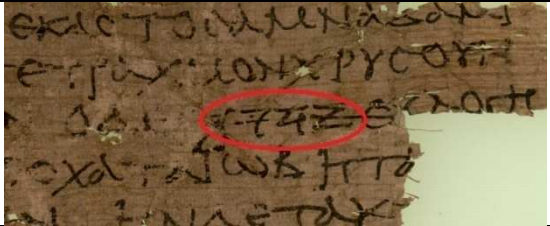
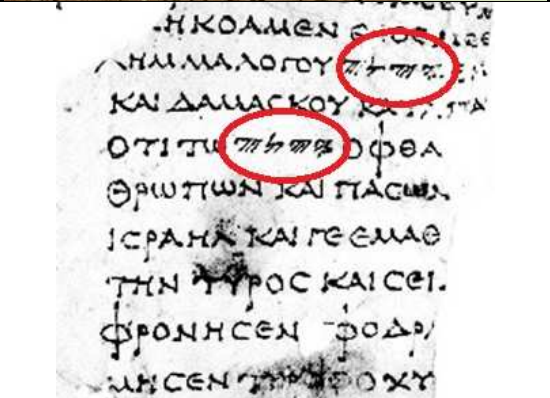
⁵⁵ Cf. la traduction anglaise des manuscrits d'Éléphantine par B. Porten, 1996 : 618.

⁵⁶ Gertoux soutient que *Yahou* vient de *Yah-Hou* (« Yah lui-même »), et que *Yah* n'est pas une contraction du Nom, mais un autre nom (1999 : 70).

⁵⁷ Pour une synthèse sur la prononciation du nom de Jésus, et son histoire, cf. Gertoux 1999 : 34-35, 164-165.

⁵⁸ Cf. Tov 2009 : 205-208.

⁵⁹ Cf. Cavallo, *Hellenistic bookhands* : 116-117. Sa reconstitution indique que ΘΕΟC n'était pas abrégé (1.8 et 11).

<p>P.Oxy.L.3522 זזזע</p>	<p>I</p>	
<p>8HevXXIIgr⁶⁰ יהוה</p>	<p>Fin I</p>	

Cette pratique était due à la sacralisation du Nom, jugé trop sacré pour être prononcé⁶¹ : ainsi le fait de l'écrire en paléo-hébreu interdisait son accès au profane. Le cas du 4Q LXX Lev^b est exceptionnel (du moins dans les manuscrits grecs de l'AT)⁶², et reflète la vocalisation du substitut araméen YHW. Les autres témoins indiquent qu'on laissait un espace de quatre à cinq lettres, ou des marqueurs, comme les deux points que l'on distingue clairement sur le P. Fouad Inv. 266, qu'un second scribe venait combler avec une forme ou une autre du tétragramme⁶³. La thèse selon laquelle ces procédés scribaux seraient une tentative visant à re-judaïser des copies de la LXX portant initialement *kyrios*⁶⁴ est insatisfaisante à plusieurs égards : par exemple, Philon (12BC/54AD) lisait sûrement un texte avec le tétragramme rédigé en paléo-hébreu, ou avec son substitut araméen (quoiqu'il prononcât sans doute *kyrios*)⁶⁵. La « re-judaïsation » de l'Ancien Testament grec n'est intervenue qu'à compter de l'initiative d'Aquila au deuxième siècle : or les témoins produits ici sont antérieurs⁶⁶. De plus, un simple coup d'œil sur ces manuscrits porte à croire qu'on laissait un espace dans le corps du texte pour qu'un scribe exercé ajoute la mention du nom, comme cela se dégage des espaces superflus (avant et après) des trois premiers témoins (ce qui est tout à fait comparable aux espaces réservés aux *nomina sacra*!). Enfin, on possède des témoins de la phase transitoire entre cette pratique et la prise en charge des copies par les chrétiens, qui atteste précisément de cette pratique à laisser un « blanc » pour le Nom.

⁶⁰ Voir *DJD* VIII, planche 19 (= Tov 1990 : 191).

⁶¹ Les traducteurs de la LXX avait rendu Lv 24.16 de manière à interdire la *prononciation* du nom de Dieu, quand le texte (pré-) massorétique interdisait le *blasphème* seul du Nom. Philon (*De Vita Mosis* 2.114,205) tout comme Josèphe (AJ 2.276) reflètent bien cette tendance à dissuader tout usage du Nom.

⁶² Par ailleurs, le vocable Ἰάω pour désigner Dieu était courant, tant chez les profanes que les mystiques, cf. Shaw 2002. À titre d'exemple, cf. cette invocation magique (SEG 30:1794, -III), où le prétendant invoque Dieu (appelé – entre autres ! – Iaô, Iéou, Iéô, l.26), pour délivrer le patient de tout esprit impur :

<http://epigraphy.packhum.org/inscriptions/main?url=oi%3Fikey%3D223640%26bookid%3D172>

La forme « Iéou » (Ἰηου) apparaît également dans cette invocation (IG XIV 2413,17 – l.18 :

<http://inscriptions.packhum.org/inscriptions/main?url=oi%3Fikey%3D142986%26bookid%3D26%26region%3D13>

⁶³ À titre d'exemple, pour le P. Fouad 266 et les deux points précédant le Nom en caractères carrés, cf. Tov, « Scribal Features in Early Witnesses of Greek Scriptures » in Hiebert et al. 2001 : 146.

⁶⁴ Pietersma 1984.

⁶⁵ Cf. Royse 1991.

⁶⁶ Sur ce point, Devreesse indique : « Mais il est assez croyable que la coutume [celle de l'écriture du Nom en paléo-hébreu] venait de plus haut [que l'inscription de Siloé ou des monnaies juives] et peut-être même remontait-elle jusqu'aux LXX, ainsi que l'affirmait Jacques d'Édesse » (1954 : 111), avant de renvoyer aux travaux du cardinal Mercati.

Au vu de la pratique scribale juive, il est difficile d'imaginer des premiers chrétiens, Juifs convertis, qui auraient ignoré cette pratique, d'autant qu'on lisait l'Ancien Testament essentiellement *dans la Septante* ! Il faut donc retenir, comme facteur essentiel, cette influence-là. Hurtado en propose une seconde, assez audacieuse : les *nomina sacra* proviendraient de la dévotion, primitive, des chrétiens envers Jésus – et le premier *nomen sacrum* aurait été Jésus, **IΗ**⁶⁷. Il est vrai que Christ devient, dès les écrits du Nouveau Testament, la figure centrale de « la Voie ». Or, à l'appui de sa démonstration, Hurtado cite un témoignage antique qu'il n'est pas permis d'ignorer : *Épître de Barnabé* 9.7-8⁶⁸ : « Τὸ « δεκαοκτώ », Ι (δέκα) Η (ὀκτώ) ἔχεις ἸΗ(σοῦν). Dix-huit s'écrit : Ι (dix) Η (huit), Vous avez là : ΙΗ(sous)-Jésus. » En fait, l'auteur de l'épître spéculait sur Gn 14.14, où l'on parle des 318 serviteurs d'Abraham, et explique que 318, c'est T, « 300 », comme la croix du Christ, et **IΗ** (18), « Jésus ».

Ce témoignage du **début du deuxième siècle** est tout à fait significatif : comme les premiers chrétiens n'étaient pas rompus à la gématrie – et d'ailleurs nous n'avons pas de sources juives anciennes concernant l'interprétation numérique de ce passage qui pourrait expliquer la dépendance de « Barnabé » - on peut y voir le témoignage que, dès cette époque, vers 100 – 150, le nom de Jésus s'abrégait couramment sous une forme *suspendue*. Et d'ailleurs, si « Barnabé » s'explique sur la signification de « 318 », on sent néanmoins que pour la valeur numérique de « Jésus » il présuppose l'affaire bien entendue de ses destinataires.

Comment savoir si le ϣ⁵² utilisait les *nomina sacra* ?

Les passages où le nom de Jésus paraissait sont perdus, et ce simple fait devrait inciter à la prudence et à la modestie. Après une transcription du texte permettant de donner une idée du texte fragmentaire qui nous est parvenu (page suivante), nous allons nous résoudre à analyser cette question indirectement, par les seuls outils qui nous sont disponibles :

- 1) la **stichométrie** : cette pratique – statistique – est indispensable⁶⁹. Elle consiste à compter le nombre de lignes et de lettres⁷⁰, pour reconstituer le passage lacunaire⁷¹. Si le scribe est régulier dans son tracé, on peut, avec un certain degré de vraisemblance, déterminer combien de lettres manquaient⁷², ou si l'ajout ou l'omission d'un mot semblent concevables au regard de la moyenne, et de l'amplitude habituelles⁷³.
- 2) les « *realia* » : c'est le reste. Toutes les réalités externes dont il faut tenir compte pour émettre un avis sur le ϣ⁵² : principalement les **papyrus similaires**, et la **date** du manuscrit.

⁶⁷ 1999 : 655-673. Mais signalons que Roberts avait déjà évoqué ce témoignage : 1979 : 36.

⁶⁸ Cf. SC 172 : 146-147

⁶⁹ Cf. Thompson 2008 : 70-77, Finegan 1975, §36-37 (p.39), Metzger 1981, §23 (p.38). On lui associe aussi la **colométrie**, l'étude du κῶλον (*colon*), à savoir un passage doté d'une unité de sens, qui, dans certains manuscrits, peut être marquée par un espace.

⁷⁰ Sur ce procédé, Roberts prévenait : "Not much stress can be laid on this argument (la longueur des lettres), especially as we must reckon with the possibility of varieties of spelling in the missing passages" (1935: 49). Comme le souligne Tuckett, on ne peut guère faire autrement (2001 : 574n17), et par ailleurs les variations, tout bien pesé, assez minimes : pour la face *recto*, deux ou trois lettres pour le *nomen sacrum*, et une variation d'une lettre dans le mot « Pilate », plus le **N** final à **ΕΦΩΝΗCEN** en R5 qu'il ne signale pas (cf. Hill 2002 : 589 sur la probabilité importante de sa présence)...

⁷¹ À l'origine elles servaient surtout à énumérer le nombre de stiques d'un ouvrage pour déterminer le salaire du scribe. La première attestation date de 161 BC dans un fragment d'Euripide.

⁷² Bien sûr, plus le document est lacunaire, plus l'exercice est périlleux. On peut juger de la difficulté à identifier un passage en consultant le *status quaestionis* au regard de 7Q5 dans Kraus 2009 : 231-259, notamment p.236 où pas moins de 5 reconstitutions différentes sont proposées (Boismard, Benoît, Pickering, Puech, O'Callaghan). Toutes se fondent sur un comput estimatif du nombre de caractères séparant chaque mot identifiable. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut comparer avec les corpus connus. Pour 7Q5 l'exercice est en fait compliqué à par l'incertitude d'identification de certaines lettres présentes dans le fragment.

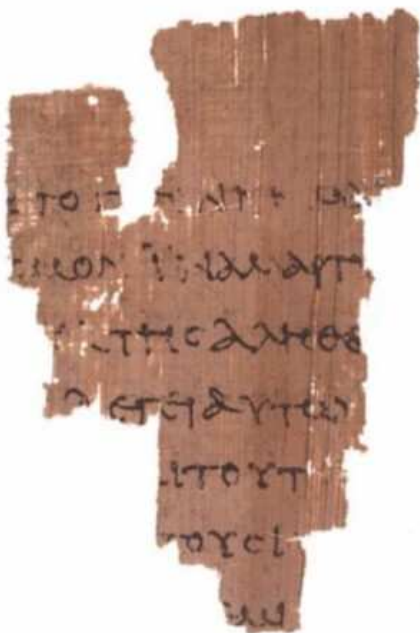
⁷³ Pour notre méthodologie, nous nous inspirerons dans ce qui suit du volume DJD VIII et de CB.

Transcription



ΟΙ ΙΟΥΔΑΙΟΙ ΗΜΕΙΝΟΥΚΕΞΕΣΤΙΝΑΠΟΚΤΕΙΝΑΙ
ΟΥΔΕΝΑ ΙΝΑ ΟΛΟΓΟΣΤΟΥ ΙΗΥ ΠΛΗΡΩΘΗ ΟΝΕΙ
ΠΕΝ ΣΗΜΑΙΝΩΝΤΟΙΩΘΑΝΑΤΩΗΜΕΛΛΕΝΑΠΟ
ΘΗΣΚΕΙΝΙΧΛΘΕΙΝ ΟΥΝ ΠΑΛΙΝΕΙΣΤΟΠΡΑΙΤΩ
ΡΙΟΝΟΠΕΙΛΑΤΟΣΚΑΙΕΦΩΝΗΣΕΝΤΟΝ ΙΗΝ
ΚΑΙ ΕΙΠΕΝ ΑΥΤΩΣΥΕΙΟΒΑΣΙΛΕΥΣΤΩΝΙΟΥ
ΔΑΙΩΝΑΠΕΚΡΙΘΗ ΙΗC ΑΠΟΣΕΑΥΤΟΥCΥ

Recto : Jean 18.31-34



ΒΑΣΙΛΕΥCΕΙΜΙΕΓΩΕΙCΤΟΥΤΟ ΓΕΓΕΝΗΜΑΙ
ΚΑΙΕΛΗΛΥΘΑΕΙCΤΟΝΚΟCΜΟΝ ΙΝΑΜΑΡΤΥ
ΡΗΣΩΤΗΑΛΗΘΕΙΑΠΑCΩΝΕΚΤΗΣΑΛΗΘΕΙ
ΔCΑΚΟΥΕΙΜΟΥΤΗΣΦΩΝΗΣΛΕΓΕΙΑΥΤΩ
ΟΠΕΙΛΑΤΟCΤΙΕCΤΙΝΑΛΗΘΕΙΑΚΑΙΤΟΥΤΟ
ΕΙΠΩΝΤΑΛΙΝΕΞΕΛΘΕΝΠΡΟCΤΟΥCΙΟΥ
ΔΑΙΟΥCΚΑΙΛΕΓΕΙΑΥΤΟΙCΕΓΩΟΥΔΕΜΙΑΝ

Verso : Jean 18.37-38

Stichométrie

Hypothèse 1 : pas de *nomina sacra*

18	R1	ΟΙΙΟΥΔΑΙΟΙΗΜΕΙΝΟΥΚΕΞΕΣΤΙΝΑΠΟΚΤΕΙΝΑΙ	35
	R2	ΟΥΔΕΝΑΪΝΑΟΛΟΓΟΣΤΟΥ ΙΗCOY ΠΛΗΡΩΘΗΟΝΕΙ	34
	R3	ΠΕΝΣΗΜΑΙΝΩΝΠΟΙΩΘΑΝΑΤΩΗΜΕΛΛΕΝΑΠΟ	31
	R4	ΘΗΣΚΕΙΝΙΧΛΘΕΙΝΟΥΝΠΑΛΙΝΕΙΣΤΟΠΡΑΙΤΩ	34
	R5	ΡΙΟΝΟΠΕΙΛΑΤΟΣΚΑΙΕΦΩΝΗΣΕΝΤΟΝ ΙΗCOYN	33
	R6	ΚΑΙΕΙΠΕΝΑΥΤΩΣΥΕΙΟΒΑΣΙΛΕΥΣΤΩΝΙΟΥ	31
	R7	ΔΑΙΩΝΑΠΕΚΡΙΘΗ ΙΗCOYC ΑΠΟΣΕΑΥΤΟΥΣΥ	31
	R8	ΤΟΥΤΟΛΕΓΕΙΧΑΛΛΟΙΕΙΠΟΝΣΟΙΠΕΡΙΕΜΟΥ	33
	R9	ΑΠΕΚΡΙΘΗΟΠΕΙΛΑΤΟΣΜΗΤΙΕΓΩΪΟΥΔΑΙΟΣ	32
	R10	ΕΙΜΙΤΟΕΘΝΟΣΤΟΣΟΝΚΑΙΑΡΧΙΕΡΕΙΣΠΑΡ	35
	R11	ΕΔΩΚΑΝΣΕΕΜΟΙΤΙΕΠΟΙΗΣΑΣΑΠΕΚΡΙΘΗ	30
	R12	ΙΗCOYC ΗΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΥΚΕΣΤΙΝΕΚΤΟΥΚΟΣ	35
	R13	ΜΟΥΤΟΥΤΟΥΕΙΕΚΤΟΥΚΟΣΜΟΥΤΟΥΤΟΥΗΝΗ	31
	R14	ΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΪΠΗΡΕΤΑΙΟΙΕΜΟΙΗΓΩΝΙ	33
	R15	ΖΟΝΤΟΪΝΑΜΗΠΑΡΑΔΟΘΩΤΟΙΣΙΟΥΔΑΙΟΙΣΝΥΝ	34
	R16	ΔΕΗΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΥΚΕΣΤΙΝΕΝΤΕΥΘΕΝ	31
	R17	ΕΙΠΕΝΟΥΝΑΥΤΩΟΠΕΙΛΑΤΟΣΟΥΚΟΥΝΒΑΣΙ	31
	R18	ΛΕΥΣΕΙΣΥΑΠΕΚΡΙΘΗΟ ΙΗCOYC ΣΥΛΕΓΕΙΣΟΤΙ	34
	V1	ΒΑΣΙΛΕΥΣΕΙΜΙΕΓΩΕΙΣΤΟΥΤΟΓΕΓΕΝΝΗΜΑΙ	33
	V2	ΚΑΙΕΛΗΛΥΘΑΕΙΣΤΟΝΚΟΣΜΟΝΙΝΑΜΑΡΤΥ	30
	V3	ΡΗΣΩΤΗΑΛΗΘΕΙΑΠΑΣΩΝΕΚΤΗΣΑΛΗΘΕΙ	30
	V4	ΑΣΑΚΟΥΕΙΜΟΥΤΗΣΦΩΝΗΣΛΕΓΕΙΑΥΤΩ	28
	V5	ΟΠΕΙΛΑΤΟΣΤΙΕΣΤΙΝΑΛΗΘΕΙΑΚΑΙΤΟΥΤΟ	31
	V6	ΕΙΠΩΝΠΑΛΙΝΕΞΕΛΘΕΝΠΡΟΣΤΟΥΣΙΟΥ	28
	V7	ΔΑΙΟΥΣΚΑΙΛΕΓΕΙΑΥΤΟΙΣΕΓΩΥΔΕΜΙΑΝ	31
	V8	ΕΥΡΙΣΚΩΕΝΑΥΤΩΑΙΤΙΑΝΕΣΤΙΝΔΕΣΥΝ	29
	V9	ΗΘΕΙΑΥΜΕΙΝΙΝΑΕΝΑΑΠΟΛΥΣΩΥΜΕΙΝΕΝ	30
	V10	ΤΩΠΑΣΧΑΒΟΥΛΕΣΘΕΟΥΝΑΠΟΛΥΣΩΥΜΕΙΝ	30
	V11	ΤΟΝΒΑΣΙΛΕΑΤΩΝΙΟΥΔΑΙΩΝΕΚΡΑΥΓΑ	28
	V12	ΣΑΝΟΥΝΠΑΛΙΝΛΕΓΟΝΤΕΣΜΗΤΟΥΤΟΝΑΛΛΑ	31
	V13	ΤΟΝΒΑΡΑΒΒΑΝΗΝΔΕΟΒΑΡΑΒΒΑΣΗΣΤΗΣ	31
	V14	ΤΟΤΕΟΥΝΕΛΑΒΕΝΟΠΕΙΛΑΤΟΣΤΟΝ ΙΗCOYN	31
	V15	ΚΑΙΕΜΑΣΤΙΓΩΣΕΝΚΑΙΟΙΣΤΡΑΤΙΩΤΑΙΠΛΕ	32
19	V16	ΞΑΝΤΕΣΣΤΕΦΑΝΟΝΕΞΑΚΑΝΘΩΝΕΠΕΘΗΚΑΝ	31
	V17	ΑΥΤΟΥΗΚΕΦΑΛΗΚΑΙΪΜΑΤΙΟΝΠΟΡΦΥ	27
	V18	ΡΟΥΝΠΕΡΙΕΒΑΛΟΝΑΥΤΟΝΚΑΙΗΡΧΟΝΤΟ	29

Dans l'hypothèse d'une forme non abrégée de « Jésus » (soit ΙΗCOY, ΙΗCOYN, ΙΗCOYC, 5-6 lettres : R2, R5, R7 et V14), et en admettant uniformément l'itacisme (ΠΕΙΛΑΤΟΣ, R9, R17, V5, V14 ; ΥΜΕΙΝ, V9 x2, V10), comme l'absence de ΕΙC ΤΟΥΤΟ en V2, ainsi que le N à ΕΦΩΝΗΣΕΝ en R5, le *recto* devait comporter 588 lettres, soit environ 32 lettres par ligne (32.6), avec une amplitude de +/-5 lettres. Seules 59 lettres sont parfaitement lisibles (plus 3 fortement mutilées), soit 10% seulement du feuillet. Côté *verso*, aucune variante n'est à signaler, et l'on compte 540 lettres (sur cette moyenne

inférieure au *recto*, sans doute due à des contingences matérielles, cf. Tuckett 2001 : 546), soit **30** lettres par ligne, avec une amplitude de +/- 6 lettres (plus vraisemblablement +/-5 lettres si l'on retient de préférence V4 comme étalon, V17 étant hors champ, et fondé sur une reconstitution hypothétique, cf. CB : 368). **49** lettres sont bien lisibles, plus **6** mutilées, ce qui donne là-aussi une lisibilité de **10%** seulement comparé au reste du feuillet.

Hypothèse 2 : *nomen sacrum* à deux lettres

R1	ΟΙΪΟΥΔΑΙΟΙ ΗΜΕΙΝ ΟΥΚ ΕΞΕΣΤΙΝ ΑΠΟΚΤΕΙΝΑΙ	35
R2	ΟΥΔΕΝΑΪΝΔΟΛΟΓΟΤΟΥ ΙΥ ΠΛΗΡΩΘΗΘΗ	31
R3	ΠΕΝΤΗΜΑΙΝΩΝΤΩ ΘΑΝΑΤΩ ΗΜΕΛΛΕΝ ΑΠΟ	31
R4	ΘΗΣΚΕΙΝ ΙΧΘΥΕΙΝ ΟΥΝ ΠΑΛΙΝ ΕΙΣ ΤΟ ΠΡΑΙΤΩ	34
R5	ΡΙΟΝ ΟΠΕΙΛΑΤΟΣ ΚΑΙ ΕΦΩΝΗΣΕΝ ΤΟΝ ΙΝ	29
R6	ΚΑΙ ΕΙΠΕΝ ΑΥΤΩ ΣΥ ΕΙΘΑ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΩΝ ΙΟΥ	31
R7	ΔΑΙΩΝ ΑΠΕΚΡΙΘΗ ΙΥ ΑΠΟ ΣΕ ΑΥΤΟΥ ΣΥ	27
R8	ΤΟΥΤΟ ΛΕΓΕΙΣ ΧΑΛΛΟΙ ΕΙΠΟΝ ΣΟΙ ΠΕΡΙ ΕΜΟΥ	33
R9	ΑΠΕΚΡΙΘΗ ΟΠΕΙΛΑΤΟΣ ΜΗΤΙ ΕΓΩ ΪΟΥΔΑΙΟΣ	32
R10	ΕΙΜΙ ΤΟ ΕΘΝΟΣ ΤΟ ΣΟΝ ΚΑΙ ΑΡΧΙΕΡΕΙΣ ΠΑΡ	35
R11	ΕΔΩΚΑΝ ΣΕ ΕΜΟΙ ΤΙ ΕΠΟΙΗΣΑ ΣΑΠΕΚΡΙΘΗ	30
R12	ΙC Η ΒΑΣΙΛΕΙΑ ΗΜΗ ΟΥΚ ΕΣΤΙΝ ΕΚ ΤΟΥ ΚΟΣ	31
R13	ΜΟΥ ΤΟΥΤΟ ΥΕΙ ΕΚ ΤΟΥ ΚΟΣ ΜΟΥ ΤΟΥΤΟ ΥΗΝΗ	31
R14	ΒΑΣΙΛΕΙΑ ΗΜΗ ΟΥ ΠΗΡΕΤΑΙ ΟΙ ΕΜΟΙ ΗΓΩΝΙ	33
R15	ΖΟΝΤΟ ΪΝΑ ΜΗ ΠΑΡΑΔΟΘΩΤΟΙC ΪΟΥΔΑΙΟΙC ΝΥΝ	34
R16	ΔΕ Η ΒΑΣΙΛΕΙΑ ΗΜΗ ΟΥΚ ΕΣΤΙΝ ΕΝ ΤΕΥΘΕΝ	31
R17	ΕΙΠΕΝ ΟΥΝ ΑΥΤΩ ΟΠΕΙΛΑΤΟΣ ΟΥΚ ΟΥΝ ΒΑΣΙ	31
R18	ΛΕΥC ΕΙC ΥΑΠΕΚΡΙΘΗ ΟΙC CΥ ΛΕΓΕΙC ΟΤΙ	30
V1	ΒΑΣΙΛΕΥC ΕΙΜΙ ΕΓΩ ΕΙC ΤΟΥΤΟ ΓΕΓΕΝΗΜΑΙ	33
V2	ΚΑΙ ΕΛΗΛΥΘΑ ΕΙC ΤΟΝ ΚΟΣ ΜΟΝ ΪΝΑ ΜΑΡΤΥ	30
V3	ΡΗΣΩΤΗ ΑΛΗΘΕΙΑ ΠΑCΩΝ ΕΚ ΤΗΣ ΑΛΗΘΕΙΑ	30
V4	CΑC ΟΥΚ ΕΙΜΟΙ ΤΗΣ ΦΩΝΗΣ ΛΕΓΕΙΑΥΤΩ	28
V5	ΟΠΕΙΛΑΤΟΣ ΤΙ ΕΣΤΙΝ ΑΛΗΘΕΙΑ ΚΑΙ ΤΟΥΤΟ	31
V6	ΕΙΠΩΝ ΠΑΛΙΝ ΕΞΕΛΘΕΝ ΠΡΟC ΤΟΥC ΙΟΥ	28
V7	ΔΑΙΟΥC ΚΑΙ ΛΕΓΕΙΑΥΤΟΙC ΕΓΩ ΟΥΔΕ ΜΙΑΝ	31
V8	ΕΥΡΙCΚΩ ΕΝ ΑΥΤΩ ΑΙΤΙΑΝ ΕCΤΙΝ ΔΕ CΥΝ	29
V9	ΗΘΕΙΑ ΥΜΕΙΝ ΪΝΑ ΕΝ ΑΠΟΛΥCΩ ΥΜΕΙΝ ΕΝ	30
V10	ΤΩ ΠΑCΧΑ ΒΟΥΛΕCΘΕ ΟΥΝ ΑΠΟΛΥCΩ ΥΜΕΙΝ	30
V11	ΤΟΝ ΒΑΣΙΛΕΑ ΤΩΝ ΪΟΥΔΑΙΩΝ ΕΚΡΑΥΓΑ	28
V12	CΑΝ ΟΥΝ ΠΑΛΙΝ ΛΕΓΟΝΤΕC ΜΗ ΤΟΥΤΟΝ ΑΛΛΑ	31
V13	ΤΟΝ ΒΑΡΑΒΒΑΝ ΗΝ ΔΕ Ο ΒΑΡΑΒΒΑC ΗCΤΗC	31
V14	ΤΟΤΕ ΟΥΝ ΕΛΑΒΕΝ ΟΠΕΙΛΑΤΟΣ ΤΟΝ ΙΝ	27
V15	ΚΑΙ ΕΜΑCΤΙ ΓΩC ΕΝ ΚΑΙ ΟΙC ΤΡΑΤΙΩΤΑΙ ΠΛΕ	32
V16	ΞΑΝΤΕC CΤΕΦΑΝΟΝ ΕΞΑΚΑΘΩΝ ΕΠΕΘΗΚΑΝ	31
V17	ΑΥΤΟΥ Η ΚΕΦΑΛΗ ΚΑΙ ΪΜΑΤΙΟΝ ΠΟΡΦΥ	27
V18	ΡΟΥΝ ΠΕΡΙΕΒΑΛΟΝ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΗΡΧΟΝΤΟ	29

Dans ce cas de figure, le *recto* présente **569** caractères, soit **31** lettres par ligne en moyenne (31.6), avec une amplitude de +/- 8 lettres. Notons que le maximum est atteint hors *nomen sacrum* (R1), tandis

que le minimum (27) se rencontre en R7 avec présence de l'abréviation. Côté *verso*, on peut compter 536 caractères, soit 29 lettres par ligne, avec une amplitude de +/-8 lettres, le minimum (27) étant atteint deux fois, avec ou sans *nomen sacrum* (V14, V17).

Hypothèse 3 : *nomen sacrum* à trois lettres

R1	ΟΙΙΟΥΔΑΙΟΙΗΜΕΙΝΟΥΚΕΞΕΣΤΙΝΑΠΟΚΤΕΙΝΑΙ	35
R2	ΟΥΔΕΝΑΪΝΑΟΛΟΓΟΣΤΟΥ ΙΗΥ ΠΛΗΡΩΘΗΟΝΕΙ	32
R3	ΠΕΝΣΗΜΑΙΝΩΝΠΟΙΩΘΑΝΑΤΩΗΜΕΛΛΕΝΑΠΟ	31
R4	ΘΗΣΚΕΙΝΙΧΛΘΕΙΝΟΥΝΠΑΛΙΝΕΙΣΤΟΠΡΑΙΤΩ	34
R5	ΡΙΟΝΟΠΕΙΛΑΤΟΣΚΑΙΕΦΩΝΗΣΕΝΤΟΝ ΙΗΝ	30
R6	ΚΑΙΕΙΠΕΝΑΥΤΩΣΥΕΙΟΒΑΣΙΛΕΥΣΤΩΝΙΟΥ	31
R7	ΔΑΙΩΝΑΠΕΚΡΙΘΗ ΙΗΥ ΑΠΟΣΕΑΥΤΟΥΣΥ	28
R8	ΤΟΥΤΟΛΕΓΕΙΧΑΛΛΟΙΕΙΠΟΝΣΟΙΠΕΡΙΕΜΟΥ	33
R9	ΑΠΕΚΡΙΘΗΟΠΕΙΛΑΤΟΣΜΗΤΙΕΓΩΪΟΥΔΑΙΟΣ	32
R10	ΕΙΜΙΤΟΕΘΝΟΣΤΟΣΟΝΚΑΙΑΡΧΙΕΡΕΙΣΠΑΡ	35
R11	ΕΔΩΚΑΝΣΕΕΜΟΙΤΙΕΠΟΙΗΣΑΣΑΠΕΚΡΙΘΗ	30
R12	ΙΗΣ ΗΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΥΚΕΣΤΙΝΕΚΤΟΥΚΟΣ	31
R13	ΜΟΥΤΟΥΤΟΥΕΙΕΚΤΟΥΚΟΣΜΟΥΤΟΥΤΟΥΗΝΗ	31
R14	ΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΪΠΗΡΕΤΑΙΟΙΕΜΟΙΗΓΩΝΙ	33
R15	ΖΟΝΤΟΪΝΑΜΗΠΑΡΑΔΟΘΩΤΟΙΣΙΟΥΔΑΙΟΙΣΝΥΝ	34
R16	ΔΕΗΒΑΣΙΛΕΙΑΗΕΜΗΟΥΚΕΣΤΙΝΕΝΤΕΥΘΕΝ	31
R17	ΕΙΠΕΝΟΥΝΑΥΤΩΟΠΕΙΛΑΤΟΣΟΥΚΟΥΝΒΑΣΙ	31
R18	ΛΕΥΣΕΙΣΥΑΠΕΚΡΙΘΗΟ ΙΗΣ ΣΥΛΕΓΕΙΣΟΤΙ	30
V1	ΒΑΣΙΛΕΥΣΕΙΜΙΕΓΩΕΙΣΤΟΥΤΟΓΕΓΕΝΝΗΜΑΙ	33
V2	ΚΑΙΕΛΗΛΥΘΑΕΙΣΤΟΝΚΟΣΜΟΝΪΝΑΜΑΡΤΥ	30
V3	ΡΗΣΩΤΗΑΛΗΘΕΙΑΠΑΣΩΝΕΚΤΗΣΑΛΗΘΕΙ	30
V4	ΑΣΑΚΟΥΕΙΜΟΥΤΗΣΦΩΝΗΣΛΕΓΕΙΑΥΤΩ	28
V5	ΟΠΕΙΛΑΤΟΣΤΙΕΣΤΙΝΑΛΗΘΕΙΑΚΑΙΤΟΥΤΟ	31
V6	ΕΙΠΩΝΠΑΛΙΝΕΞΕΛΘΕΝΠΡΟΣΤΟΥΣΙΟΥ	28
V7	ΔΑΙΟΥΣΚΑΙΛΕΓΕΙΑΥΤΟΙΣΕΓΩΟΥΔΕΜΙΑΝ	31
V8	ΕΥΡΙΣΚΩΕΝΑΥΤΩΑΙΤΙΑΝΕΣΤΙΝΔΕΣΥΝ	29
V9	ΗΘΕΙΑΥΜΕΙΝΪΝΑΕΝΑΑΠΟΛΥΣΩΥΜΕΙΝΕΝ	30
V10	ΤΩΠΑΣΧΑΒΟΥΛΕΣΘΕΟΥΝΑΠΟΛΥΣΩΥΜΕΙΝ	30
V11	ΤΟΝΒΑΣΙΛΕΑΤΩΝΪΟΥΔΑΙΩΝΕΚΡΑΥΓΑ	28
V12	ΣΑΝΟΥΝΠΑΛΙΝΛΕΓΟΝΤΕΣΜΗΤΟΥΤΟΝΑΛΛΑ	31
V13	ΤΟΝΒΑΡΑΒΒΑΝΗΝΔΕΟΒΑΡΡΑΒΒΑΣΛΗΣΤΗΣ	31
V14	ΤΟΤΕΟΥΝΕΛΑΒΕΝΟΠΕΙΛΑΤΟΣΤΟΝ ΙΗΝ	28
V15	ΚΑΙΕΜΑΣΤΙΓΩΣΕΝΚΑΙΟΙΣΤΡΑΤΙΩΤΑΙΠΛΕ	32
V16	ΞΑΝΤΕΣΣΤΕΦΑΝΟΝΕΞΑΚΑΝΘΩΝΕΠΕΘΗΚΑΝ	31
V17	ΑΥΤΟΥΗΚΕΦΑΛΗΚΑΙΪΜΑΤΙΟΝΠΟΡΦΥ	27
V18	ΡΟΥΝΠΕΡΙΕΒΑΛΟΝΑΥΤΟΝΚΑΙΗΡΧΟΝΤΟ	29

Avec l'hypothèse 3, le *recto* présente 572 caractères, soit 32 lettres par ligne en moyenne (31.7), avec une amplitude de +/- 7 lettres. Le maximum est toujours atteint hors *nomen sacrum* (R1), tandis que le minimum (29) se rencontre en R7 avec présence de l'abréviation (et aussi en R5 si l'Ε manquait à ΠΕΙΛΑΤΟΣ, quoique ce soit peu vraisemblable, cf. *supra*). Côté *verso*, on peut compter 537 caractères,

soit **30** lettres par ligne (29.8), avec une amplitude de **+/-6 lettres**, le minimum (27) étant atteint deux fois, avec ou sans *nomen sacrum* (V14, V17).

Hypothèse	R2	R5	R7	Moyenne de R2,5,7	Amplitude du recto restant	Amplitude du verso restant	Recto/Verso
IHCOYC	34	33	31	32	4	5	32/30
IH	31	29	27	29	7	5	31/30
IHC	32	30	28	30	6	5	31/30

Il n’y a jamais que deux caractères de différence entre le *recto* et le *verso*, ce qui est assez remarquable ; il y a même un seul caractère de différence en moyenne avec l’hypothèse des *nomina sacra*. Avec l’hypothèse 1, le nombre de caractères présents dans une ligne où paraît « Jésus » est supérieur à la moyenne du feuillet 2 fois sur 3. Avec les *nomina sacra*, c’est plus variable (et naturel, semble-t-il) : une fois à la moyenne, une fois en-dessous, une fois en dessus. Rien d’étonnant ni de probant, toutefois, dans aucune des trois hypothèses. Il ne faut rien tirer non plus de l’amplitude du *verso*, puisque le texte ainsi reconstruit est identique dans les trois cas. En revanche, l’amplitude *recto* est moindre dans le cas de la forme *in plene* (4 contre 6 ou 7 avec les *nomina*), ce qui donne l’impression d’une uniformité plus grande. Mais cela ne joue pas spécialement en faveur de cette hypothèse pour deux raisons : d’abord, il n’y a absolument rien d’extraordinaire dans les trois cas (cf. annexe 2) ; ensuite, ce premier comput stichométrique est **une première approche « statistique »**, visant à détecter des anomalies conséquentes, **mais non « physique »**, et se révèle en fait insuffisante⁷⁴. En effet, pour rendre justice à la régularité des stiques, à l’homogénéité globale du feuillet *recto* où figure (ou non) le *nomen sacrum*, il faut tenir compte de plusieurs autres phénomènes, et notamment⁷⁵ **des espaces, voire des « pauses », entre les mots** (ce qui est authentiquement imprévisible !)⁷⁶, du respect de la **marge, de la pratique consistant à faire précéder et suivre un *nomen sacrum* d’un espace** (ou plus)⁷⁷, et de **la largeur moyenne des caractères**⁷⁸.

Dans un premier temps, si nous tenons compte des espaces dévolus aux *nomina sacra* (en comptant deux caractères, cf. annexe 4) une information tout à fait intéressante apparaît.

⁷⁴ Hurtado exprime cette insuffisance en des termes très appropriés : « any use of estimated numbers of letters is *only as good as the demonstrable regularity of a given scribe’s practice* » (2003 : 10).

⁷⁵ Il peut y avoir d’autres facteurs : l’irrégularité dans le tracé des lettres (comme nous l’avons déjà relevé), ou des marges différentes du recto au verso (cf. Tuckett 2001 : 546). Mais l’intérêt d’établir une moyenne statistique est précisément d’inclure, à la volée, ces paramètres inconnus. Nous rejoignons Tuckett sur une analyse du *recto* indépendamment du *verso*.

⁷⁶ Cf. R2, R3, p.ê. R6, et V2.

⁷⁷ Cf. Roberts 1977 : 35, 38. Voir annexes 2 et 3.

⁷⁸ Tuckett souligne : “The first line may be a little long, though one may note that the first 8 letters of the line take up the same space as the first 5 ou 6 of the other lines” (2001 : 547). C’est juste, mais c’est moins du en l’occurrence à la largeur des caractères (globalement homogène à quelques exceptions près) qu’au fait que le scribe commence la 4^e ligne avec un retard assez accusé : si l’on trace une ligne verticale en bout de marge, celle-ci frôle, à 0.1cm près, le **O** en R1, touche le **O** en R2 et le **Π** en R3, mais présente un écart de 0.2cm en R4, 0.3cm en R5, idem en R6 (invisible en R7). Hill quant à lui soulève également ce problème, en indiquant que les iotas non initiaux prennent moins de place, proportionnellement, que les autres. Mais sa démonstration est laborieuse (cf. 2002 : 591-592). Sans être pour le moins affirmatif, il pense que l’hypothèse du *nomen sacrum* est « slightly better » que son absence, et opine pour la forme **IHC**. Il rappelle également : “The fragment itself, however, cannot establish this conclusion beyond doubt”.

Hurtado (2003 : 12 sq.) reprend un peu les réserves de Tuckett et Hill, sans y apporter vraiment du nouveau d’ailleurs, pour soutenir l’idée qu’il n’est pas valable de recourir à la stichométrie : “the scribe of \mathfrak{P}^{52} was not sufficiently regular in this formation or spacing of letters to lead us expect a close similarity in the numbers of letters in the lines of the text” (*op.cit.*, p.13). Cette affirmation est à moitié recevable : certes, le scribe n’est pas professionnel. Cependant, on sait qu’un scribe peut çà et là réduire ou augmenter la taille de ses caractères pour uniformiser la longueur de ses lignes, mais que, au final, son taux moyen de lettres par ligne n’en est pas significativement affecté. Il émet un seul argument de son cru, qui est celui de la probabilité : quand on procède avec des textes lacunaires où des inconnues ne peuvent être résolues avec certitude, le plus sain est de considérer que le scribe a certainement respecté la norme de recourir aux *nomina* plutôt que l’inverse, à moins d’avoir de solides raisons pour soutenir le contraire. (*ibid.*) Argument que nous recevons bien volontiers.

Hypothèse	Espacement			Pas d'espacement		
	1	2	3	1	2	3
R1	35	35	35	35	35	35
R2	36	35	34	34	31	32
R3	31	31	31	31	31	31
R4	34	34	34	34	34	34
R5	34	30	32	33	29	30
R6	31	31	31	31	31	31
R7	33	31	31	31	28	29
Total	234	227	228	229	219	222
Moyenne	33	32	32	32	31	31

L'écart devient négligeable : non seulement les lignes sont uniformes, mais la présence d'un *nomen sacrum* réduit l'écart « visuel » qu'il était possible d'observer dans nos restitutions ci-dessus. Ceci indique avec une certaine force que les trois hypothèses sont recevables compte tenu non seulement du nombre de caractères par ligne, mais aussi d'un remplissage « normal » des lignes.

Illustration de l'hypothèse 1

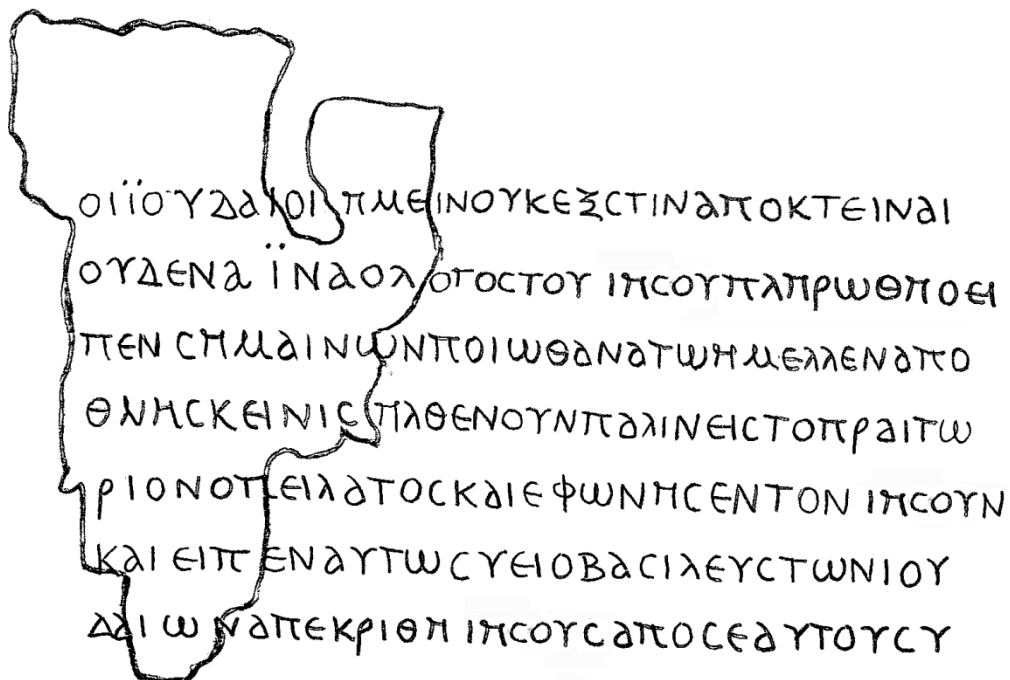
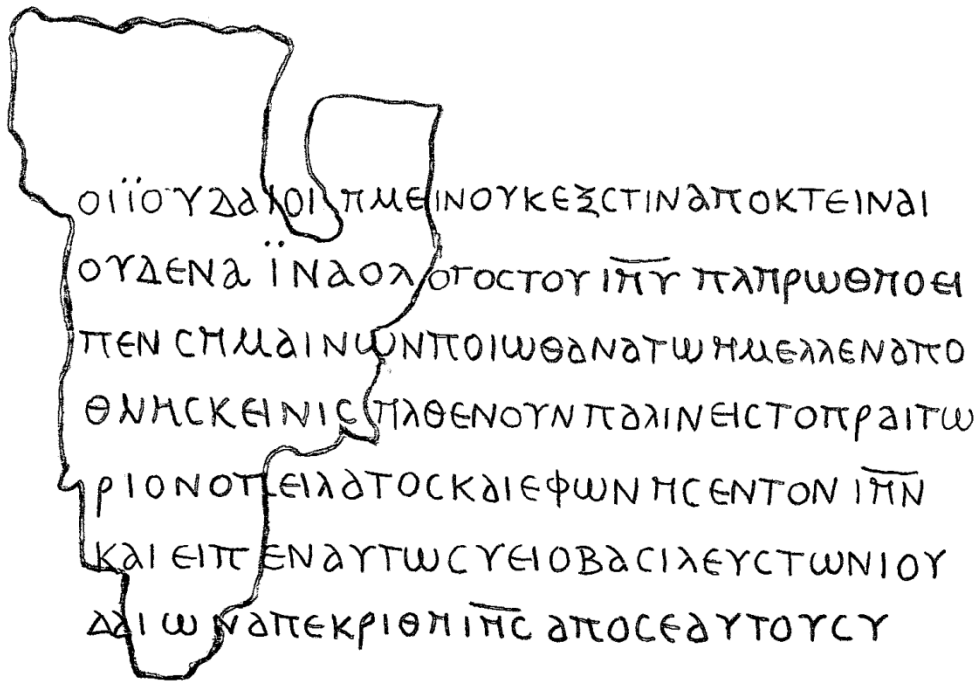


Illustration de l'hypothèse 3



Peut-on mesurer les lignes ?

Jusqu'à présent nous avons adopté une méthode statistique. Il en ressort que les trois hypothèses sont recevables, compte tenu du nombre de caractères moyen, et du nombre de caractères acceptables. Il n'en demeure pas moins qu'on peut se demander si les *nomina sacra* n'auraient pas conduit à des lignes **particulièrement courtes**, ce qui pourrait favoriser l'hypothèse 1. À cette interrogation, il faut émettre une réserve notoire, et même, à notre sens, rédhibitoire : si l'uniformité et la régularité étaient les objectifs, il arrivait souvent que les lignes ne soient pas de même taille (que leur nombre de caractères soit le même, ou différent, cf. \mathfrak{P}^{104} p.17, P. Rylands 16 et \mathfrak{P}^{46} p.18). Or, on ne saurait prêter au scribe du \mathfrak{P}^{52} une régularité exemplaire pour divers motifs⁷⁹ :

- certaines lettres ont des tailles différentes,
- les espaces entre les lettres ne sont pas réguliers,
- certains mots sont séparés les uns des autres,
- les lignes ne commencent pas toutes exactement au même niveau,
- et, autant qu'on peut en juger sur un fragment aussi minime, il y a des variantes (textuelles et orthographiques).

Toutes ces variables inconnues interdisent une mesure réellement probante. À cet égard, on peut comprendre qu'il n'y ait guère de spécialistes qui aient tenté une reconstruction du « remplissage » des lignes, en mesurant leur longueur : nous n'avons relevé que les indications de T.C. Skeat, dans une correspondance privée de surcroît. C'est J.K. Elliott qui nous la livre : Skeat, qui pensait que le nom de Jésus n'avait *jamais* été abrégé, fut intrigué par l'article de Tuckett (2001). Il fit donc ses propres mesures, et expliqua ainsi sa méthode :

⁷⁹ Hurtado 2003 : 13 le formule ainsi : « the scribe of \mathfrak{P}^{52} was not sufficiently regular in his formation or spacing of letters to lead us to expect a close similarity in the numbers of letters in the lines of the text. »

I enclose (cf. *infra*) the result of my attempt to verify Tuckett's suggestion by calculating the length of the line in P⁵² (a) if the *nomina sacra* were contracted and (b) if the *nomina sacra* were written in full, as proposed by Tuckett, and, as you will see, the result is inconclusive.

My method was very crude, using nothing more than a ruler and a pair of dividers. I first built up an alphabet, for each letter in the width of the letter itself plus half the width between it and the precedent letter plus half the width between it and the following letter. Using this alphabet, I calculated the length of the *extant* portions of the lines, and as you will see these agreed very closely with the actual measurements, suggesting that my alphabet was reasonably accurate.

Despite this, I do not see how Tuckett's suggestions can possibly be accepted. If they were, they would be the *only* known NT manuscripts in which the name was written in full, and the fact that these are *both* in lacunae does strain incredulity⁸⁰.

Les mesures de Skeat sont les suivantes, en partant d'un *nomen sacrum* à deux caractères, et en excluant la septième ligne trop fragmentaire⁸¹ :

Ligne	Restant	Perdu	Total sans
1	49.60 [49.0]	92.14	141.74
2	50.06 [50.0]	86.40	136.46
3	45.78 [45.0]	103.28	149.06
4	40.09 [40.0]	98.12	139.02
5	24.44 [25.0]	99.40	123.84
6	24.00 [24.0]	108.00	132.00

Skeat explique : 1) en ligne 2, si « Jésus » était écrit entièrement, le total passerait à 149.28, soit légèrement plus que la ligne 3, et 2) en ligne 5, de même, si Jésus était écrit sans abréviation, le total passerait à 141.66, ce qui reste inférieur à la ligne 3⁸². Il conclut que l'hypothèse d'une forme pleine n'est pas nécessaire pour ces deux raisons : 1) elle paraît dans une lacune et serait le *seul* exemple du genre, et 2) elle n'est pas « réclamée » par les mesures⁸³. Dans une autre correspondance, cette fois avec L. Hurtado, il souligne que les deux hypothèses avec ou sans *nomen sacrum* « would be *equally* possible », mais tranche ainsi : « because there is a choice, the overwhelming probability is that *nomina sacra* were used in P⁵² »⁸⁴.

Mais allons plus loin avec les mesures de Skeat (l'écart s'entend par rapport à la moyenne) :

Ligne	IH	IHCOYC	IH	IHCOYC
	Total	Total	Écart/moy.	Écart/moy.
1	141.74	141.74	4.72	-0.38
2	136.46	149.28	-0.56	7.16
3	149.06	149.06	12.04	6.94
4	139.02	139.02	2.00	-3.10
5	123.84	141.66	-13.18	-0.46
6	132.00	132.00	-5.02	-10.12
<i>Moy.</i>	<i>137.02</i>	<i>142.12</i>	0.00	0.006

Quand on ramène les écarts de longueur à la moyenne des six premières lignes, on s'aperçoit avec une certaine surprise combien des disparités apparentes cachent, quelle que soit l'hypothèse adoptée, une

⁸⁰ Elliott 2004 : xxiv.

⁸¹ En millimètres. Dans la colonne « Restant », le premier chiffre correspondant au restant un fois reconstitué sans lacune, et le deuxième chiffre, entre crochets, la mesure du restant en l'état actuel.

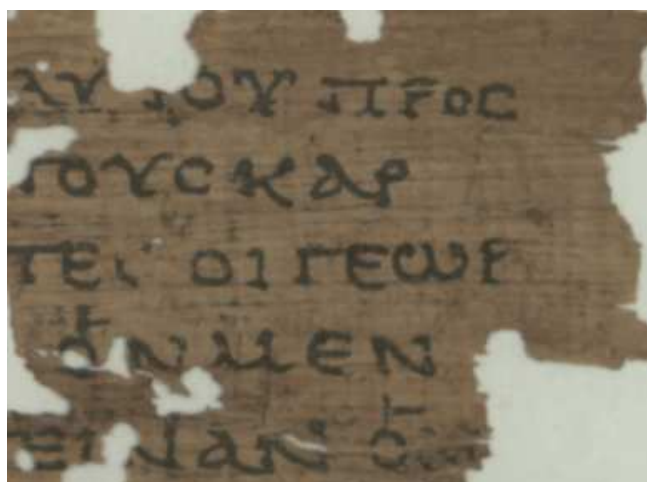
⁸² Elliott 2004 : xxiv note 25.

⁸³ Sur ce point il est rejoint par Ph. Comfort : "there is no justification from the line lengths of the extant papyrus to fill out the line as such. In fact, a *nomen sacrum* for 'Jesus' is far more suitable for accommodating the line length of 18:32. (John 18:34 cannot be determined inasmuch as it is the last extant line of the papyrus)." (2005 : 219)

⁸⁴ Hurtado 2003 : 13-14, n38.

régularité d'ensemble qui en dit long sur l'incapacité où l'on se trouve à déduire un élément positif de ce genre de calculs...

Avec « Jésus » en plein, la longueur des lignes est tantôt inférieure à la moyenne (écart 0.46mm), tantôt supérieure (écart 7.16mm, écart moyen 3.35mm). Dans ce cas, la ligne 2 serait plus grande que la ligne 1 et 3, et la ligne 5 serait plus grande aussi que la ligne 4 et 6. En fait, les lignes avec le vocable *in plene* seraient toujours plus grandes, avec une instance significativement supérieure à la moyenne (R2, 7.16mm d'écart). *A contrario* avec l'abréviation les longueurs sont à chaque fois inférieures (-0.56mm et -13.18mm, moyenne -6.87mm), dont une fois sensiblement (R5). Toutefois les mesures de Skeat ne prennent pas en compte les espaces extraordinaires entre les mots, l'espace spécial réservé aux *nomina sacra*, et l'écart par rapport à la marge : or, il est possible, *grosso modo*, de calculer ces trois paramètres. Dans le premier cas, on a remarqué que les iotas initiaux sont plus espacés que les iotas placés à l'intérieur d'un mot⁸⁵ : nous relevons au minimum 2mm (sur le *recto*, 2.5mm en R1, 2.5mm en R2 et 2mm en R6). Ajoutons 2mm pour l'espace avant le *nomen sacrum* (et c'est là une *hypothèse basse*), cela donne 4mm. Enfin, comme nous l'avons vu, à compter de la troisième ligne, le scribe commence ses phrases avec un écart sensible d'environ 2mm. Il y a donc 6mm « d'espace » à retrancher, ainsi l'écart maximal pour R5 avec *nomen sacrum* est de 7.18mm – ce qui représente en fait environ **un espace de deux lettres**⁸⁶. Or, nous avons que l'amplitude du feuillet *recto* pouvait atteindre 7 lettres. Et si l'on écarte, pour la bonne mesure, les lignes où figurent les *nomina sacra*, **on relève une amplitude de 4 lettres entre R1 et R3.**



ΣΤΕΙΛΕΝ ΤΟΥΣ ΔΟΥΛΟΥΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΟΣ
ΤΟΥΣ ΓΕΩΡΓΟΥΣ ΛΑΒΕΙΝ ΤΟΥΣ ΚΑΡ
ΠΟΥΣ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΛΑΒΟΝΤΕΣ ΟΙ ΓΕΩΡ
ΓΟΙ ΤΟΥΣ ΔΟΥΛΟΥΣ ΑΥΤΟΥ ΟΝ ΜΕΝ
ΕΔΕΙΡΑΝ ΟΝ ΔΕ ΑΠΕΚΤΕΙΝΑΝ ΟΝ

ϣ¹⁰⁴ (détail) – début II^e s. : noter en R2 et R4 l'écart de 2-3 lettres par rapport à la ligne précédente

Si l'on applique les mêmes paramètres à l'hypothèse du nom *in plene* (sauf l'espace précédant les abréviations, naturellement), on obtient 153.28mm en R2 (écart 11.16mm⁸⁷) et 145.66 en R5 (écart 3.51mm). Dans ce cas, il y aurait jusque 21.28 mm d'écart entre R1 et R6, ce qui n'est pas négligeable.

On peut déduire de ce qui précède que si la forme non abrégée du vocable « Jésus » donne l'impression d'une régularité plus grande (ce qui n'est rigoureusement pas le cas !)⁸⁸, elle est loin d'être requise par les mesures. Pour s'en convaincre, il n'est que de consulter, en annexe, le feuillet 24 recto du ϣ⁴⁶ (mi-II^e s.) : on s'aperçoit, sans surprise, que les lignes sont de longueurs fort variables (entre 27 et 31 caractères). On remarque aussi que dès le début du feuillet, entre la première et la seconde ligne, il y a,

⁸⁵ Le « iota factor », cf. Hill 2002 : 591. Ce paramètre est peut-être du à l'habitude du copiste de réserver un espace devant les *nomina sacra* !

⁸⁶ Dans le ϣ⁵², chaque caractère est précédé d'un espace de 0.1cm, fait lui-même 0.2-0.3cm, et est suivi d'un espace de 0.1cm, ce qui donne 0.4-0.5cm par caractère.

⁸⁷ L'écart est indicatif dans la mesur où il s'entend sur la moyenne non recalculée.

⁸⁸ Comparer l'écart entre 0 et 0.006 mm.

visuellement, deux caractères d'écart. Plus important encore, on note qu'une ligne comptant le **minimum** de caractères du feuillet (27 caractères en l'occurrence), peut aussi contenir un *nomen sacrum*, qu'ainsi une ligne courte n'est pas incompatible avec la présence d'abréviations.

Quelques exemples de papyrus présentant des lignes de longueurs inégales⁸⁹

<p>ΑΣΦΑΛΩΣ ΕΜΕ ΤΑΙΜΕΝΩ ΟΙΔΕΤΙ ΥΜΟΝΩΙ ΗΡΕΙΟΥΡΕ ΛΟΟΘΑΜΑ ΟΥΤΙΝΟΣ ΤΑΝΟΥΠΟΙ ΜΟΥΤΕΡΟΥ ΟΚΩΜΕΡΟΥ ΕΡΕΙΝΤΙΣΕ ΑΥΤΙΚΑ ΤΟΤΕ ΟΝΤΙΝΑ ΙΜΕΝΕΙΝ ΝΟΥΠΟΥ ΓΕΤΙ ΙΝΟΥΣΟΛΩΣ ΟΝΒΙΟΝ</p>	<p>ΔΙΑΚΟΝΙΑΣ ΤΗΣ ΕΙΡΗΣΥΣ, ΙΟΥΣ ΚΑΙ ΟΥ ΚΑΘΩΣ ΗΛΤΙΣΑΜΕΝ ΔΕΛΛΑ ΕΛΥΤΟΥΣ ΕΔΩΚΑΜΕΝ ΤΡΩΤΟΝ ΚΥΩΘΩ ΚΑΙ ΗΜΕΙ ΔΙΑΦΕΚΗΜΑΤΟ ΘΥ ΕΙΤΟΤΤΑΡΑΚΑΛΕ ΣΑΙ ΗΜΑΣ ΤΙΤΟΝ ΙΝΑ ΚΑΘΩΣ ΤΡΟΘΕΝ ΗΡ ΣΑΤΟ ΟΥΤΩΘ ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΕΛΕΣΗ ΕΙΣΥΜΑΣ ΚΑΙ ΤΗΝ ΧΑΡΙΝ ΤΑΥΤΗΝ ΔΕΛΛΩΣ ΠΕΡ ΠΕΡΙΟΦΕΥΕΤΕ ΕΝ ΠΑΝΤΙ ΠΙΣΤΕΙ ΚΑΙ ΛΟΓΩ ΚΑΙ ΤΗΝ ΟΣΗ ΚΑΙ ΠΑΣΧΕ ΠΟΥ ΔΗ ΚΑΙ ΤΗ ΕΞ ΗΛΩΝ ΕΝΥΜΕΙΝΑ ΔΑΙΤΗ ΜΑΚΑΙ ΕΝ ΤΑΥΤΗ ΤΗ ΧΑΡΙΤΙ ΠΕΡΙΟΦΕΥΗΤΕ ΟΥ ΚΑΤΕΤΤΙ ΠΑΓΗΝ ΛΕΤΩ ΑΛΛΑ ΔΙΑ ΤΗΣ ΘΥΕΡΩΝ ΟΣ ΠΟΥ ΔΗ ΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΤΗΣ ΟΜΕ ΤΕΡΑΣ ΑΓΑ ΤΗΣ ΓΗΝ ΟΙ ΟΝ ΔΟΚΙΜΑΖΩΝ ΓΕΙΝΩ ΟΚΑ ΤΕ ΓΑΡ ΤΗΝ ΧΑΡΙΝ ΤΟΥ ΚΥ ΗΛΩΝ ΗΝ ΥΧΥ ΟΤΙ ΑΥΜΑ ΟΣ ΠΙΤΩ ΧΕΥ ΟΝ ΤΕ ΚΟΥ ΟΙ ΟΣ ΟΝ ΙΝΑ ΧΥ ΜΕΙΟ ΤΗΣ ΚΕΙΝΟΥ ΠΙΤΩ ΧΕΙΔ ΠΙΛΟΥ ΤΗΣ ΤΕ ΚΑΙ ΤΗΝ ΟΣ ΗΝ ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΔΙΔΩΜΕΝ ΤΟΥ ΤΟ ΓΑΡ ΟΣ ΗΝ ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΔΙΔΩΜΕΝ ΤΟΥ</p>
<p>P. Rylands 16, ca. 200⁹⁰ Noter l'écart, jusqu'à 4 lettres, en L.2,14 ou 18</p>	<p>π⁴⁶, ca. 150-200 (Feuillet 68, page 133) Noter l'écart entre les lignes 15 (ΚΥ) et 11 ou 17</p>
<p>ΝΗΤΑ ΟΡΟΥΤΥΤΟΙ ΟΙ ΛΥΣΤΕ ΦΕΘΟΚΟΤΙΝΟΙ ΤΟΤΑΡΕΦΑΝΤΑΙ ΠΡΟ ΚΑΘΗΜΗΚΕΙ ΡΙΝΩΙΑΤΟ ΕΓΟΙ ΜΑΚΑΙ ΕΠΙ ΕΝΤΩΝ ΟΤΡΩΤΟΟ ΔΕΙΔΡΚΕΙΘΑΙΤΟ ΤΑΙ ΣΗΝΕΤΟ ΟΡΟΥΤΥΤΟΙ</p>	
<p>P. Oxy.2221 (I^{er} s.)⁹¹</p>	

⁸⁹ L'inhomogénéité induit souvent que le scribe réduise la taille de ses caractères en fin de ligne (cf. Reinach 1905 : 6), ou comble l'espace vide par un trait ou une ligature.

⁹⁰ Datation haute. Comfort la date à la fin du deuxième siècle, ca. 175-200 (2005 : 116, photo : 175).

⁹¹ Cf. <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH51a6/d792d27c.dir/POxy.v0019.n2221.a.01.hires.jpg>

επικλεισμοίσι κλειζον
 φιλόντες ημεν χιήτορ
 εν εὐτροχοναριωνοιπλους
 εθεσων λειζει κετοσωκοχο
 κλυσεν κλυτοσεν λουσιαιος
 τιθερι καταλειτα λειτασσε
 μερονον εν γυοιπ λειυε
 μελασπελεωι ζετα λυωτος
 ηνη η τε κνη η η
 προσφωνησον ουδε θεοντο
 ηειφωνησεντε
 ονα η η η η τε κνη η η

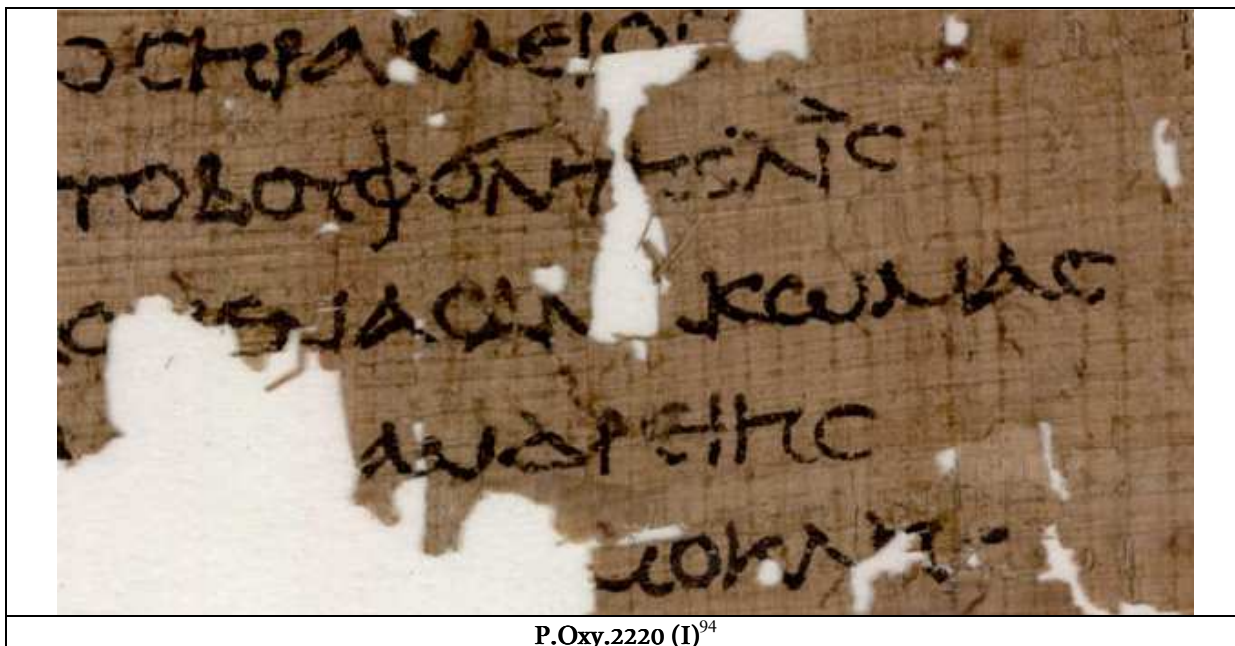
P. Berol.6845 (100 AD)⁹²

εμμανημερον με
 κωχι ελετε εβ
 καταλα σωτηριαν
 φωνοι σιπεργαι
 οισι βοχλεσωντων

P.Oxy.4443 (fin I/début II)⁹³

⁹² Pour C.H. Roberts, il s'agit du témoin *le plus proche*.

⁹³ Rouleau (3 col.) Cf. <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH5833/32d0419f.dir/POxy.v0065.n4443.a.01.hires.jpg>
 Ce témoin n'est pas sans rappeler le ϣ⁵² : ductus différent pour le alpha (comparer R1 avec R4), écriture assez rapide, pauses.



P.Oxy.2220 (I)⁹⁴

Qu'indiquent les papyrus contemporains ?

Nous possédons un certain nombre d'autres papyrus contemporains du p^{52} . Le consensus général établit actuellement sa date au premier quart du II^e s., mais d'autres spécialistes incitent à la prudence en défendant une période plutôt comprise entre 100 et 150, ce qui en fait était déjà la position de C.H. Roberts en 1935 dans *l'editio princeps*. Certains vont encore plus loin et recommandent de ne conserver qu'une période : courant II^e siècle. Intéressons-nous donc aux témoins de cette période, en concentrant notre attention sur ceux qui ne sont pas postérieurs à 150 AD⁹⁵.

Désignation	Date	Nomen sacrum	Référence
$\text{p}^{4/64/67}$	ca. 150-175	IY IC ⁹⁶	Fragment B verso l.4, col. 1 Fragment B verso l.14, col. 1
p^{23}	ca.200	p.ê.ΘΥ	Verso l.19
p^{29}	200-225 (début III ^e s.)	p.ê.IHY	Recto l.1
p^{30}	200-225 (début III ^e s.)	p.ê.IHC KY	Recto l.7 Recto l.26
p^{32}	ca.150-200	ΘΥ	Verso l.14
p^{38}	200-225 (début III ^e s.) ⁹⁷	ΧΡΝ ΙΗΝ	Recto l.4

⁹⁴ Cf. <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH3fa6/c792d1ec.dir/POxy.v0019.n2220.a.01.hires.jpg>

⁹⁵ Dans les exemples suivants, nous ne retenons que les exemples pour le *nomen sacrum* de « Jésus » figurant dans des lignes non détériorées, en nous fondant essentiellement sur CB et POxy. Les instances probables mais figurant dans des passages manquants sont signalées par la mention « p.ê. ». Notons que cette liste n'est pas exhaustive : les scribes pouvaient adopter une abréviation à deux lettres, et à l'occasion – sans raison apparente d'aucune sorte – employer une forme à trois lettres. Le p^{87} , daté de ca. 150 n'est pas cité car il est trop lacunaire ; le p^{98} qui est du II^e s. ne présente pas de termes susceptibles d'être abrégés. Pour une liste relativement complète des formes des *nomina sacra* rencontrés dans les papyrus du Nouveau Testament, cf. http://en.wikipedia.org/wiki/Nomina_sacra (manquent p^{75} , $\text{p}^{77/103}$).

⁹⁶ Le scribe distingue « Jésus » de « Josué » (ou Josès) bien que ce soit le même terme en grec, et n'emploie le *nomen sacrum* que pour « Jésus », cf. Lc 3.29 où IHCOY est écrit *in plene*.

⁹⁷ D'autres le datent vers 175-225 (cf. Wikipedia).

ⲡ ⁴⁵	ca.200 (début III ^e s.)	IH ⁹⁸ IHC	Feuillet 2 recto l.12 Feuillet 7 recto l.17 ⁹⁹
ⲡ ⁴⁶	150-200	ΧΡΩ IHY	Feuillet 8 recto l.17
ⲡ ⁶⁶	ca. 150-200 (mi-II ^e s.)	IY XY IC p.ê. IHC	Feuillet 1 recto l.12 Feuillet 3 recto l.15 Feuillet 77 recto l.1
ⲡ ⁷⁵	175 - 225 ¹⁰⁰	IHC IY	Feuillet 11 verso l.12 Feuillet 11 recto l.28
ⲡ ^{77/103}	150-200	“Jésus” absent p.ê. KY	Recto l.16
ⲡ ⁹⁰	150-200	IHC ¹⁰¹	Verso l.12
ⲡ ¹⁰⁴	100-150 ¹⁰²	p.ê. ΘY	Verso l.1
ⲡ ¹⁰⁸	ca.200 ¹⁰³	IHC, IHN	Recto l.19,22
ⲡ ¹⁰⁹	150-200	p.ê. IHC ¹⁰⁴	Verso l.8

On peut ajouter à cette liste quelques documents de la même époque :

Désignation	Date	<i>Nomen sacrum</i>	Référence
P. Egerton 2	150-200	IH	Fragment 2 recto, l.4
P. Oxy.1,654-5 ¹⁰⁵	p.ê. ca. 200 (début III ^e s.)	IC	Verso, l.5
<i>Épître de Barnabé</i>	70-135 ¹⁰⁶	IH	9.7-8
P. Chester Beatty VI	II ^e s.	IC, IHC	Comfort 2005 : 218, cf. annexe 1
P. Oxy. 405	ca. 200 ¹⁰⁷	IHC	Fragment c, col. 2, l. 24
MS 2648	ca.175-200	IHC	cf. annexe 10

En ne retenant que les témoins dont la datation pourrait être **vers 150**, une écrasante majorité plaident pour une pratique de l'abréviation du vocable « Jésus » à deux lettres (ⲡ^{4/64/67}, ⲡ³², ⲡ⁶⁶, ⲡ⁷⁵, ⲡ^{77/103}, ⲡ¹⁰⁴, P. Egerton 2, P.Oxy.1 (II/III),654 (III),655 (III)¹⁰⁸, P. Chester Beatty VI, et indirectement l'*Épître de Barnabé*¹⁰⁹). Certains témoins importants présentent une forme à trois lettres (ⲡ⁴⁶, ⲡ⁹⁰, ⲡ¹⁰⁹, P. Oxy. 405). Et parfois, la pratique n'est tout à fait rigoureuse, comme dans les ⲡ⁴⁵ et ⲡ⁷⁵ (et aussi le P. Chester Beatty VI pour l'AT) où les deux formes apparaissent.

⁹⁸ En Ac 13.6 le Jésus de « Bar-Jésus » n'est pas abrégé.

⁹⁹ Quelques lignes plus bas, en l.21, figure **IH**.

¹⁰⁰ « late second or possibly early third century », CB : 501.

¹⁰¹ Cf. annexe 2. Dans l'*editio princeps*, T.C. Skeat avait lu **IC**. Mais une observation ultérieure au microscope révéla les restes de l'*éta*. Skeat remarqua notamment la grande ressemblance entre ce papyrus et le P. Egerton 2, ainsi que le P. Oxy. 656.

¹⁰² «beginning of the second century » (CB : 643).

¹⁰³ «late second/early third century (ca.200)» (CB : 651).

¹⁰⁴ Cf. CB : 655.

¹⁰⁵ P.Oxy.1 : B.P. Grenfell et A.S. Hunt, **ΛΟΓΙΑ ΙΗCOY**, *Sayings of ou Lord from an early greek papyrus*, Henry Frowde : The Egypt Exploration Fund, Londres, 1897, p.8. Republié dans le volume I des *The Oxyrhynchus Papyri* (1898, p.1-3). Les éditeurs originaux hésitent beaucoup : 150-300 AD. P.Oxy.654 et 655 : *The Oxyrhynchus Papyri*, volume IV (1898, p.1-35).

¹⁰⁶ Art. “Barnabas, Epistle of”, ABD I : 613. E. Le Camus dans Vigouroux éd., *Dictionnaire de la Bible*, I : 1465, examine les différentes hypothèses, et penche plutôt pour une rédaction au temps de Vespasien (70-79 AD).

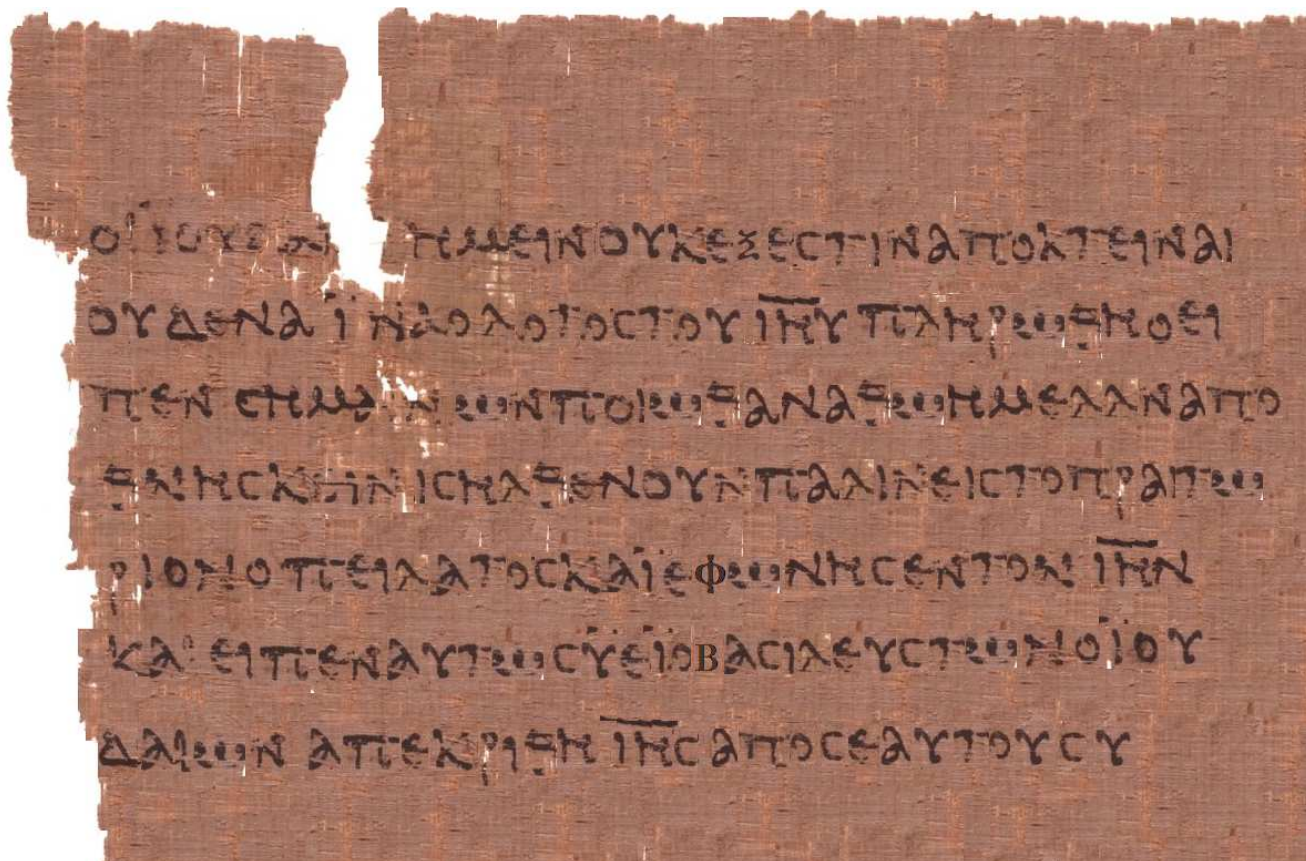
¹⁰⁷ POxy le date ainsi : “Late second or early third century”. Il s'agit d'un fragment d'Irénée, *Contre les hérésies* (180 AD). Cf. Grenfell et Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 3, 1903, p.11.

¹⁰⁸ Du III^e s., on peut également citer deux autres fragments grecs de l'*Évangile de Thomas* contenant **IHC**, le P.Oxy.654 et 655.

¹⁰⁹ Le témoin le plus ancien de ce document est le *Codex Sinaiticus* (Ⲙ), du IV^e s., dans le quel la pratique du *nomen sacrum* à deux lettres est déjà bien implantée.

Cf. <http://codexsinaiticus.org/en/manuscript.aspx?book=60&chapter=9&lid=en&side=r&verse=7&zoomSlider=0>

Si l'on s'en tient au nombre des témoins, on est assez tenté de penser que le \wp^{52} contenait un *nomen sacrum* à deux lettres. Cependant, un examen minutieux du \wp^{90} – où l'on trouve **IHC** – révèle d'étonnantes similarités avec le \wp^{52} (cf. annexe 6). Les deux formes ont d'ailleurs vraisemblablement émergé en même temps, comme le pense Philip Comfort : «It is possible that this form (celle à trois lettres) developed very early, perhaps contemporaneously with the short form or even earlier. The evidence does not clearly indicate which form is earlier. In fact, we see both forms being used in the manuscripts \wp^{75} and P. Chester Beatty VI. »¹¹⁰



Tentative de reconstruction des sept premières lignes du recto¹¹¹

Considérations d'ensemble et esquisse d'un scénario

Nous avons signalé que le \wp^{90} est particulièrement comparable au \wp^{52} . Or, on l'a rapproché d'un manuscrit de la Septante du second siècle (peut-être même 150-200)¹¹² le P. Oxy. 656¹¹³, lequel présente une particularité intéressante : un premier scribe a laissé des espaces de quatre lettres pour chacune des instances où figurait « Dieu » ou « Seigneur », et un deuxième, au lieu de les combler par le tétragramme (cf. *supra*), a écrit les vocables *in plene* (cf. annexe 7)¹¹⁴. À l'époque du P. Oxy. 656 pourtant, les *nomina sacra* existaient déjà. Le fait de ne pas avoir utilisé ce procédé est, pensons-nous, une marque *de l'origine*

¹¹⁰ Comfort 2005 : 219.

¹¹¹ Nous nous sommes servi des lettres du feuillet *recto* uniquement. Ont manqué le *xi* en R1, le *phi* en 5 et le *beta* en R6. Nous avons autant que possible essayé de respecter les espaces, les combinaisons de lettres (**ΕΙ**, **ΟΥ**, **ΔΙ**, **ΩΝ**, **ΕΝ**, **ΗC**, etc.). Un espace double précédant le *nomen sacrum* a été prévu (hypothèse basse), tenant compte de l'iota initial toujours sorti du contexte environnant, et de l'espace dévolu aux *nomina sacra*. Il en ressort une homogénéité d'ensemble que seule l.7 dépareille.

¹¹² Comfort précise : "Though this codex is dated to the second century AD, it probably reflects earlier practice" (2005 : 209).

¹¹³ "T.C. Skeat, the editor of \wp^{90} , notes its general similarities with the Egerton Gospel of the second century and even closer similarities with P.Oxy.656 (Genesis), also of the second century." CB : 619.

¹¹⁴ Cf. Tov in Hiebert et al. 2001 : 129.

juive du manuscrit : la pratique scribale juive consistait en effet à écrire le Nom (mais aussi le terme pour « Dieu ») en hébreu carré ou en caractères phéniciens, sans abréviation¹¹⁵. De fait, le P. Fouad Inv. 266 donne sans doute une idée de ce à quoi le P. Oxy. 656 aurait dû ressembler (et de fait ils présentent tous deux le nom **ΘΕΟC**, normalement abrégé, *en plein*).

Ces faits incitent à croire que la pratique chrétienne comme la pratique juive sont entrées en compétition et se sont formulées – rapidement – à cause d'un **mutuel rejet** des chrétiens par les Juifs et des Juifs par les chrétiens. Ce rejet n'empêcha sans doute pas une influence des Juifs sur les chrétiens : là où les copistes juifs sacralisaient le nom divin, les copistes chrétiens eurent à inventer un procédé pour sacraliser leur Seigneur. On ne saurait dire si le système de numération grec servit de modèle (en tout cas, la ressemblance est quasi parfaite), ou bien la pratique juive d'abrégger les noms, ou encore les nouvelles manières juives d'écrire le nom, de l'abrégger, ou de le transformer par un jeu d'étymologie biblique (cf. *infra*). Mais ce qui est clair, c'est que pour exister en tant que communauté, après une séparation douloureuse de la sphère judaïque, les chrétiens avaient besoin d'une culture et de symboles propres. Au départ, les deux Seigneurs – Dieu et Jésus – ne se confondaient pas, et peut-être le premier *nomen sacrum*, « Seigneur », contribua-t-il à dissocier l'un de l'autre (un peu comme le syriaque distinguait la plupart du temps Dieu, *morio*, de Jésus, *moran*). Très vite cependant, l'importance, la centralité de Jésus s'imposa. Il devint seigneur par excellence (cf. Php 2.9, 11), et fut élevé bien au-dessus des césars et seigneurs humains (Eph 1.21, 1Co 8.5-6).

Certains manuscrits de la Septante fournissent d'ailleurs quelques pistes pour comprendre comment la transition eut lieu (cf. annexe 8)¹¹⁶

Période	Désignation	Scribe juif	Scribe chrétien	Particularité
I	P. Oxy L.3522	x		<i>rouleau</i> tétragramme en paléo-hébreu
II	P. Oxy. 656	x (a) et (b) ? ¹¹⁷		<i>codex</i> Espace comblé par KΥ dans un emplacement prévu pour 4 lettres
II/III	P. Oxy. LXV 4443	x (?) ¹¹⁸		« Dieu » écrit en entier, pas de tétragramme
II/III	P. Oxy. VII 1007 ¹¹⁹	x (?)	x (?) ¹²⁰	<i>codex</i> sur parchemin tétragramme sous la forme d'un double yod (verso col.1 l.4, col.2 l.14). ΘC et ΘΥ (verso col.1 l.4, col.2 l.14, recto col.2 l.34)
III	P. Oxy. VIII 1075 ¹²¹	x (a) ¹²²	x (b)	<i>rouleau</i> Espace de 3 à 4 lettres comblé par KΥ

¹¹⁵ Nous discutons les exceptions plus bas.

¹¹⁶ Pour une liste exhaustive des pratiques juives dans les manuscrits grecs les plus anciens, cf. Tov, « Scribal Features in Early Greek Sources », in : Hierbert et al. 2001 : 127-135. Voir aussi R.A. Kraft, « Ambiguous Representations of the Tetragrammaton in Greek (where normally a forme of KURIOS would be expected) », URL : <http://ccat.sas.upenn.edu/rak/lxxjewpap/kyrios.jpg>.

¹¹⁷ Voir R. A. Kraft, «Some observations on Early Papyri and MSS for LXX/OG Study»,

URL : <http://ccat.sas.upenn.edu/rak/earlypaplist.html>

¹¹⁸ Hurtado 2006 : 212.

¹¹⁹ A. S. Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 7, 1910, p.1-3. Voir aussi Hurtado 2006 : 19n12, Edwards 2009 : 817.

¹²⁰ Voir Hurtado 2006 : 210 qui laisse la question ouverte : « Christian or Jewish ? ».

¹²¹ A. S. Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. 8, 1911, p.4-6.

¹²² Nous signalons par (a) ou (b) une première ou seconde main.

III	P. Berlin 17213 ¹²³	x (?)	<i>codex</i> un espace plus large est prévu pour le nom divin (ou ΚΥΡΙΟΣ entièrement ?), mais est resté vide.
-----	--------------------------------	-------	---

Ces exemples sont cités parmi d'autres. Ils rendent difficile toute interprétation définitive car il n'est pas aisé de déterminer si un manuscrit est juif ou chrétien d'origine (ou judéo-chrétien ?)¹²⁴. Ce que l'on constate cependant, c'est que dans les cas assez clairs d'origine juive (P.Oxy.656, 4443 et P. Berlin 17213) les blancs sont destinés à recevoir le tétragramme en écriture ancienne (ainsi, P.Oxy.3522)¹²⁵, ou à défaut une forme non abrégée en grec. Le cas le plus épineux, non cité ici (cf. annexe 11), est celui du document 4Q126, d'origine juive indiscutable, où il semble que **KY** et **ΚΥΡΙΟΣ** soient tous deux employés. Côté chrétien, la situation est relativement incertaine : le P. Oxy.1007 semble bien avoir été complété par une seconde main, de même que le P. Oxy. 1075.

Ce que nous pouvons positivement déduire de ces exemples, c'est que les scribes ne restaient pas indifférents à la question du Nom et des « noms sacrés » : **un choix s'imposait**, quelle que soit la pratique (écriture ancienne, blanc, mot entier ou abrégé).

Cela étant, le cas du P. Oxy. 1007 (II/III^e s.) est intéressant à plus d'un titre. L'origine juive ou chrétienne de ce parchemin est débattue¹²⁶. Pour le nom divin, il présente double yod traversé d'une barre horizontale qui fait dire à M. Delcor :

Il y a intérêt à noter que cette forme est la même que celle de la Michna ך׃, dont la vocalisation paraît bien représenter celle du nom araméen de substitution נְשָׁׁ, le Nom. D'autre part, ך׃ n'est que l'abréviation de la forme ך׃ך׃ que l'on trouve par exemple, dans le *Vaticanus*, 749, f. 8 [cf. annexe 9], dans l'opuscule des noms divins. Cette forme est à l'origine du curieux ΠΠΠ. C'est aussi la forme ך׃ך׃ en caractères archaïques et non ך׃ך׃ que l'on trouve dans les fragments d'Aquila du Caire. Cela prouve que la prononciation d'Aquila était déjà Yeya tout comme dans le texte de la Michna à peu près contemporain¹²⁷.

Ces remarques appellent quelques observations : **le double yod est clairement une abréviation du tétragramme** et s'il s'avérait que le P. Oxy. 1007 était d'origine juive, le fait d'y trouver et cette abréviation, et les *nomina sacra*, suggérerait leur invention par des scribes juifs (mais la date est assez tardive au regard de l'émergence probable des *nomina sacra* fin I^{er}/début II^e s.). En faveur de cette hypothèse, on peut ajouter que les documents retrouvés à Qumrân ont fait état d'une pratique qui relève également de l'abréviation : dans l'*Écrit de Damas*, interdiction était faite de jurer « ni par *aleph* et *lamed*, ni par *aleph* et *daleth* »¹²⁸, c'est-à-dire, ainsi que l'explique M. Delcor : « Ce sont les deux premières lettres de אלהים et de אדוני. La Michna, au traité des *Schebu'oth* [IV,3], ajoute qu'il est défendu de jurer par yod et par hé, c'est-à-dire par les premières lettres du tétragramme, par Shaddai, par Sabaoth ou par un des attributs divins »¹²⁹.

¹²³ Tov signale cette curiosité mais penche plutôt pour une pause de fin de section : "The scribe of P.Berlin 17213 of Genesis 19 (3 CE) possibly left a space for κύριος, which was not filled in, but more likely the space denotes a closed paragraph after Gen 19:18" (2009 : 208). Voir aussi sa mention « possibly space left for divine name » in Hiebert et al. 2001 : 131.

¹²⁴ De provenance incertaine (cf. Hurtado 2006 : 19n12), citons également le P.Oxy.IX 1166 (III^e s.) où l'on trouve les *nomina sacra*.

¹²⁵ Cette pratique se retrouve à Qumrân, par exemple dans IQIs^a ou le *Commentaire d'Habacuc*.

¹²⁶ Cf. Hurtado 2006 : 210.

¹²⁷ Delcor 1955 : 150. Sur les fragments d'Aquila, cf. annexe 8.

¹²⁸ *La Bible - Écrits intertestamentaires*, éd. Pléiade, p.180.

¹²⁹ Delcor 1955 : 159.

Forme	Date	Référence
יְהוָה, יהוה	-I/-II	<i>Écrit de Damas</i> 15.1
יהוה, יהוה	II	Michna
יהוה	II/III	P. Oxy. 1007

Toutes ces indications permettent de se faire une idée du contexte dans lequel se trouvaient les Juifs au moment de l'émergence de la tradition chrétienne écrite, et il est difficile d'épouser les thèses niant une influence déterminante des pratiques sribales juives sur les chrétiens. En particulier, le cas de la Michna ne va pas sans faire penser à l'*Épître de Barnabé*.

D'ailleurs, l'un des plus anciens manuscrits de la Septante, le MS 4628 (cf. annexe 10)¹³⁰, daté de la fin du II^e s., présente non seulement les *nomina sacra* pour « Dieu » ou « Seigneur », mais aussi pour le nom « Josué » (équivalent à « Jésus » en grec) - et la forme est à trois lettres : **IHC**. Faut-il croire à une origine chrétienne ou judéo-chrétienne de ce rouleau ? Nous laissons cette question ouverte ; mais ce manuscrit n'est pas la seule curiosité : on possède aussi des copies hexaplériques d'Aquila (cf. annexe 8)¹³¹ qui présentent à la fois le tétragramme en paléo-hébreu (du moins une forme étymologisante du tétragramme), et des *nomina sacra*, pour « Seigneur ». Cela tend à prouver que le premier vocable abrégé fut bien « Seigneur », et qu'il remplaçait bien sûr le tétragramme. Une preuve supplémentaire de ce fait peut se tirer de l'observation faite par D.C. Baker dans le P. Lond.Lit.207, où κύριος est toujours abrégé en **KC** (première et dernière lettre), tandis que θεός est systématiquement écrit en entier (du moins par la première main) :

Why is θεός, which is always treated in Christian texts as a *nomen sacrum*, written uncontracted in P.Lond.Lit. 207 by the first hand, whilst κύριος is consistently written in a contracted form using the first and last letters? Perhaps the answer to the question is to be found in the Hebrew word that κύριος in the Greek Old Testament translates, the Tetragrammaton, which is the personal name of the Hebrew deity. Judging by the various ways the Tetragrammaton was written in the text of the Greek Old Testament, it appears that **scribes struggled with the problem of how to present it**. Some **left a space** in which the Hebrew word was to be written later; others used **paleo-Hebrew writing**, whilst others wrote the Greek letters **ΙΩΑ** (*sic*) or **ΙΙΙΙΙ** and it seems that in some cases κύριος was used instead of the Tetragrammaton. But why write κύριος in a contracted form using the first and last letters as it is in P.Lond.Lit. 207. (...) Did a scribe or scribes use this contracted form for personal names **to signal to the reader that κύριος**, when so contracted, **is being used for the personal name of the Hebrew deity** and so distinguish it from its usual non-personal use as master or lord? If so, could it be that P.Lond.Lit. 207, in contracting κύριος in this Semitic fashion, preserves a very early use of this custom? This would explain why θεός is consistently left uncontracted in P.Lond.Lit. 207¹³².

L'hypothèse paraît recevable : **KC**, premier *nomen sacrum*, pourrait avoir servi initialement à distinguer, dès les copies judéo-chrétiennes de l'AT, le « Seigneur » Dieu des autres seigneurs – tout comme l'écriture paléo-hébraïque du tétragramme, et autres procédés similaires, permettaient de sacraliser, déséculariser le Nom, et le rendre illisible et imprononçable¹³³.

Si les Juifs avaient fait, au départ, bon accueil à la Septante produite par le comité d'Alexandrie, son appropriation par les chrétiens commença à susciter, **vers 90-130**, une réaction de rejet de la communauté juive (témoin Justin dans son *Dialogue avec Tryphon*, 71.1-2, 84.3) : ainsi le besoin de réviser le travail des alexandrins conduisit Aquila (*ca.*130 AD), Théodotion (*ca.*150 AD) et Symmaque (fin du II^e s.), parmi d'autres, à produire de nouvelles traductions plus littérales¹³⁴, avec notamment le

¹³⁰ Le plus ancien manuscrit grec de la LXX est le P. Rylands 458. Photo dans Würthwein 1988 : 189. Voir aussi Harl et al. 1988 : 132.

¹³¹ Quasi uniformément le manuscrit (V/V^e s.) emploie une forme paléo-hébraïque pour le nom divin ; en une occasion toutefois (manque de place ?) un *nomen sacrum* pour « Seigneur » figure.

¹³² Baker 2007 : 8.

¹³³ Par exemple Justin (100-165 AD) lisait un texte de l'AT (différent du TM et de la LXX mais conforme aux écrits de Qumrân), dans lequel le nom divin figurait sous forme paléo-hébraïque. Mais il ne l'a pas compris. Cf. Gertoux 1999 : 110-111.

¹³⁴ Bien que la méthode de traduction de Symmaque fût opposée au littéralisme servile d'Aquila, son objectif était, pour lui aussi, de corriger et améliorer le texte de la Septante.

tétragramme sous forme archaïque. Ce procédé était-il une nouveauté, destinée à creuser l'écart entre les communautés, ou bien la Septante présentait-elle aussi, à l'origine, ce procédé ? Pietersma, Harl et al., arguent que κύριος appartient à la LXX originale, et que sa substitution par le tétragramme « résulte d'un processus de correction hébraïsante, datant au plus tôt du II^e siècle avant notre ère, quand l'Égypte reçoit les Juifs exilés de Palestine »¹³⁵. Cette thèse manque, nous l'avons vu, de support manuscrit. Mais si elle s'avérait exacte, elle ne ferait que conforter la réaction de rejet que nous évoquions.

Parallèlement à ce rejet, les Juifs établirent, **vers 90-100**, au synode de Jamnia, un canon de la bible hébraïque ainsi qu'un texte standardisé¹³⁶. C'était une étape indispensable au judaïsme, suite au profond changement imposé par la destruction du Temple de Jérusalem en **70**. Une autre étape, à peu près contemporaine, fut de formaliser – au sein de la liturgie – le rejet des chrétiens. Ceux-ci, baptisés les *minim* (c'est-à-dire les *séparés*, les *hérétiques*), firent l'objet d'une malédiction par l'ajout, dans la fameux *Shemoneh Esré* d'une « bénédiction » exécratoire – la *Birkat ha-Minim*¹³⁷. S. Mimouni pense que cette malédiction n'est pas à verser dans le dossier des relations entre Juifs et chrétiens avant le IV^e s.¹³⁸. En tout cas, l'évangile de Jean semble bien évoquer l'expulsion des chrétiens des synagogues, et les démêlés de ces derniers avec leurs anciens coreligionnaires (cf. Jn 16.2 ; voir aussi 9.22, 12.42), et d'ailleurs Justin fait souvent allusion aux malédictions prononcées par les Juifs dans leurs synagogues (*Dialogue avec Tryphon* 16.4, 47.4, 93.4, 95.4, 96.2, 108.2, 133.6, 137.2)¹³⁹. De surcroît, les Juifs ne s'en tinrent pas là. Dans le T. Shabbat XIII, 5, on découvre par ailleurs les instructions formulées à l'encontre des *sifrei ha-minim* (les écrits judéo-chrétiens, à savoir notamment les évangiles) : « En cas d'incendie, on ne sauve pas les *gilyonim* et les *sifrei ha-minim*, ils brûlent sur place et avec eux les mentions du Nom de Dieu [qu'ils renferment] »¹⁴⁰. Ces consignes nous livrent deux informations : non seulement les écrits des judéo-chrétiens contenaient sans doute, à cette époque encore, le tétragramme sous forme paléo-hébraïque, à l'instar des copies juives de la LXX, mais aussi il est clair que ces convertis, ces nazôréens, ont fait l'objet d'un rejet *concerté* de la part des penseurs et responsables religieux – tant et si bien qu'il ne nous est rien resté de leurs premiers écrits, semble-t-il.

Ces divers éléments nous permettent de formuler le scénario suivant¹⁴¹ :

- les Juifs ont généralement sacralisé le nom divin en l'écrivant en paléo-hébreu, ou en entier (*contra* Traube)¹⁴²,
- mais ils possédaient, de longue date, un système d'abréviation (י, ה...) pour le nom divin qui servit de modèle, concomitamment au système de numération grec, pour la création des *nomina sacra*¹⁴³,

¹³⁵ Harl et al. 1988 : 256. Voir aussi Pietersma 1984.

¹³⁶ Cf. *Encyclopaedia Universalis*, t.XII, art. « Palestine », p.437 (col. 1). En fait ce synode ou concile de Jamnia (ou Yavneh) est plus une hypothèse qu'un événement historique clairement défini, mais l'expression est souvent employée par commodité pour décrire la production, bien réelle, d'un texte hébraïque normatif à la fin du premier siècle de notre ère, cf. ABD III : 634-637.

¹³⁷ Pour les références, le contexte et le contenu de cette malédiction, cf. Fontaine 2007 : 187-189.

¹³⁸ Mimouni 2004 : 88.

¹³⁹ Voir sur ce point Mattei 2011 : 109-110.

¹⁴⁰ *op.cit.* : 99.

¹⁴¹ Ce scénario, bien sûr, n'est ni ferme ni définitif et nous choisissons de le livrer sous forme de liste pour permettre des vérifications et approfondissements ultérieurs, point par point.

¹⁴² Ceci rejoint la thèse de C.H. Roberts formulée dans son célèbre ouvrage *Manuscript, Society and Belief in Early Christian Egypt* (Oxford, 1979), p. 29-30 : "The question whether the Jews, when from the third century B.C. onwards they used a Greek translation of their scriptures wrote the contractions of θεός and κύριος, as in Traube's view they did (...) can now be given a decisively negative answer".

¹⁴³ Howard émet l'hypothèse suivante: "A conjecture is that the forms **KC** and **ΘC** were first created by non-Jewish Christian scribes who in their copying the LXX text found no traditional reason to preserve the Tetragrammaton. In all probability it was problematic for gentile scribes to write the Tetragrammaton since they did not know Hebrew. If this is correct, the contracted surrogates **KC** and **ΘC** were perhaps considered analogous to the vowelless Hebrew Divine Name, and were certainly much easier to write" (1992 : 392).

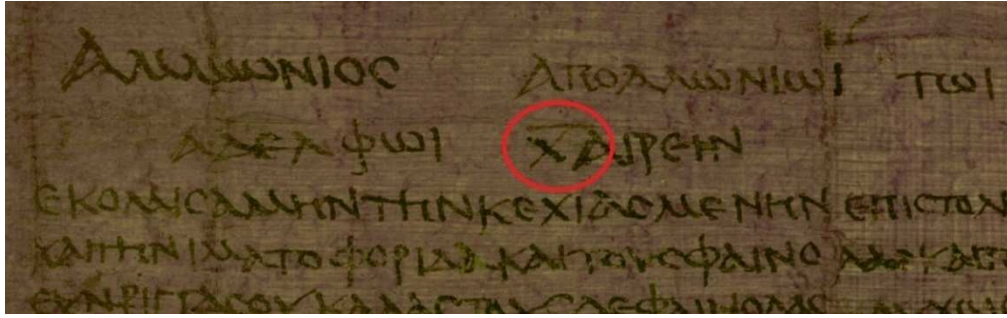
- victimes de **vexations** grandissantes (cherchées ou subies), et surtout pour se **démarquer**, les chrétiens eurent, très tôt, sans doute dès **70-80**, à décider quelle forme leur dévotion prendrait au regard des vocables considérés par eux comme sacrés, à commencer par « Seigneur », « Dieu » et « Jésus »,
- mais ils n'avaient pas d'« affection historique » (cf. Howard¹⁴⁴) pour le Nom, que d'ailleurs ils ne reconnurent pas forcément quand ils le rencontrèrent sous sa forme archaïque (cf. Kahle¹⁴⁵),
- poussés par le volonté de placer leur Seigneur très au-dessus des césars, ils adaptèrent donc le système juif en ne retenant la plupart du temps que deux lettres par mot, et en surmontant l'abréviation d'une barre horizontale indiquant la « particularité » du mot écrit,
- l'espace plus grand réservé aux *nomina sacra* n'est pas sans rappeler les « blancs » rencontrés dans certaines copies juives, espaces qui devaient accueillir le tétragramme,
- enfin il y a peu de chances que cette innovation ait pris place après 115-135 AD¹⁴⁶, puisqu'on trouve des manuscrits présentant le phénomène – ou le phénomène en devenir – dès la première moitié du second siècle (cf. ci-dessous la lettre d'Ammonius à Apollonius – le P. Oxy. 3057),
- en fait il y a fort à parier que les chrétiens imitèrent les Juifs (consciemment ou non) : tandis que ceux-ci étaient affairés, dès la fin du premier siècle, et le début du second, à produire un nouveau texte grec (Aquila, Symmaque, Théodotion), et un texte hébreu normatif, les chrétiens, rejetés du judaïsme, durent par la force des choses, inventer un procédé, également normatif, bien à eux,
- si cette concomitance s'avère fondée, on peut avancer sans prendre trop de risques la période comprise entre **80 – 115**¹⁴⁷ pour l'invention et la propagation du système chrétien des *nomina sacra*.

¹⁴⁴ 1978 : 12 : “But Gentile Christians, unlike Jewish Christians, had no traditional attachment to the Hebrew Tetragrammaton and no doubt often failed even to recognize it. Gentile scribes who had never before seen Hebrew writing (especially in its archaic form) could hardly be expected to preserve the divine name. Perhaps this contributed to the use of surrogates like *kyrios* and *theos* for the Tetragrammaton. The contracted form of the surrogates marked the sacred nature of the name standing behind them in a way which was convenient for Gentile scribes to write. At the same time the abbreviated surrogates may have appeased Jewish Christians who continued to feel the necessity of differentiating the divine name from the rest of the text. After the system of contractions was in use for some time, its purpose was forgotten and many other contracted words which had no connection with the Tetragrammaton were introduced.”

¹⁴⁵ Cf. Kahle 1959 : 222 : “It was the Christians replaced the Tetragrammaton by *kyrios*, when the divine name written in Hebrew letters was not understood any more”.

¹⁴⁶ Notons également que les chrétiens étaient déjà bien dissociés des Juifs, puisqu'on possède un témoignage de Pline le Jeune (proconsul de Bithynie à l'époque), daté de 112-113, dans lequel ce dernier interroge Trajan sur la conduite à tenir vis-à-vis des chrétiens (ceux-ci avaient déjà subi des persécutions sous Néron et Domitien). Cf. Mattei 2011 : 136-138. De la part des autorités romaines, cette distinction définitive des Juifs eut lieu sans doute entre 90-100 AD. P. Mattei suppose qu'après 70 (destruction du Temple), et jusqu'au temps de Nerva (règne 96-98), Rome continua vraisemblablement à percevoir des Juifs *comme des judéo-chrétiens* le fameux impôt du didrachme normalement affecté au Temple mais par la suite réaffecté au trésor de Jupiter Capitolin par Vespasien (cf. Mt 17.24). Car au départ le recouvrement de cet impôt était assuré par l'autorité romaine, mais à partir de Nerva il fut confié aux responsables juifs (Mattei 2011 : 110-111).

¹⁴⁷ Début approximatif du synode de Jamnia – fin de l'effort de standardisation, finalisation de la Michna, rejet de la Septante, malédiction des chrétiens dans le *Shemoneh Esré*. Cela coïncide aussi avec le début de la révolte des Juifs de la Diaspora (**115-116**), qui, pensons-nous, incita sans doute les chrétiens à souligner leur différence, processus déjà bien entamé avec la révolte de **66-70**. Et encore, nous n'abordons pas le problème posé par le « canon » de Marcion (110-160) qui, à l'évidence, mis en demeure les chrétiens orthodoxes de produire une littérature standardisée (il fut un 'accélérateur' du processus, cf. D. Marguerat, cf. *Introduction au Nouveau Testament*, Labor et Fides, 2001², p.455-456).



Lettre d'Ammonius à Apollonius (détail, P. Oxy. XLII 3057) – fin I^{er} s./début II^e s.¹⁴⁸
 Cette lettre contient peut-être l'une des plus anciennes attestations d'un *nomen sacrum* (Christ), dans une correspondance où le correspondant crypte son appartenance à la *superstitio illicita*¹⁴⁹

Conclusion

Quelques témoignages nous laissent perplexes (P.Oxy.656 et 4443 – noms sacrés *en plein* chez des chrétiens ?¹⁵⁰ ; des *nomina sacra* chez Aquila ?¹⁵¹ ; le 4Q126 ?), bien qu'ils puissent avoir des explications conformes à la thèse que nous avançons. Mais globalement, nous nous rangeons à la thèse de C.H. Roberts, selon laquelle les *nomina sacra* furent inventés par les chrétiens. Si l'influence juive est partout présente, dans le *pourquoi* et dans le *comment*, c'est surtout la volonté de se dissocier de la sphère judaïque qui nous semble avoir été le puissant moteur de ce procédé scribal – si puissant qu'il ne tarda pas à se répandre partout, et uniformément¹⁵². La guerre des Juifs contre les Romains en **66-70**, puis le soulèvement des Juifs de Cyrénaïque, en **115-116 AD**, puis la révolte menée par Bar Kokhba dès **135** – après une période de tensions grandissantes – incitèrent sans doute les chrétiens à établir des distances sérieuses avec cet « Israël selon la chair » – et de fait ils furent persécutés par les Juifs pendant la révolte de Bar Kokhba. Quand le Temple fut ravagé en **70**, et le dernier soubressaut de révolte maté en **73-74 AD** à Massada, les chrétiens virent la réalisation des paroles de Jésus, et comprirent que leur citoyenneté était céleste, qu'ils étaient désormais le *verus Israel*. Ils héritèrent donc bien volontiers des « Écritures », c'est-à-dire la traduction grecque alexandrine connue sous le nom des Septante. Mais dans leurs polémiques théologiques avec les Juifs ils en firent un tel usage qu'ils la rendirent odieuse à la communauté juive¹⁵³. Celle-ci se mit donc à produire de nouvelles traductions plus littérales, à compter de **120-130 AD**. Déjà, elle avait standardisé son texte hébreu, entre **90-100 AD**. On ne peut donc imaginer les chrétiens oisifs face à de telles mesures, et c'est dans ce contexte que les *nomina sacra* apparurent – sans qu'on puisse parler, d'ailleurs, d'une innovation révolutionnaire : il ne s'agissait que d'adapter des pratiques plus ou moins existantes à une sensibilité théologique propre. Cela se produisit donc entre **80-115**, selon toute vraisemblance.

¹⁴⁸ <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASHbc73/4bd22aa1.dir/POxy.v0042.n3057.a.01.hires.jpg> (couleur retouchée)
 NDIEC VI §25 : 169-177.

¹⁴⁹ Ramelli 2010 : 127 sq.

¹⁵⁰ Nous pensons jusqu'à preuve du contraire que les *nomina sacra* furent employés *dès l'origine* par les chrétiens (dans les textes non privés) : nous voyons donc ces deux témoins comme des textes juifs. Ce qui nous incite à le penser, outre la présence constante des *nomina* dans les documents chrétiens, c'est entre que le P.Fouad 266 – document indéniablement juif compte tenu de sa date (-I/I) – présente *qeos* non abrégé. En termes de vocable non abrégé, dans le Stud.Pal. 11.114 (LDAB 349, III/IV), le P.Lit.Lond. 211 (IV) **ΘΕΟΣ** n'est pas abrégé.

¹⁵¹ Il n'y a qu'une seule instance et c'est sans doute faute de place ; il y faut sûrement y voir une bévue, explicable par l'influence des chrétiens, largement majoritaires à l'époque en question (V/VIe. s.), cf. annexe 8.

¹⁵² Du moins autant qu'on peut en juger, nos principaux témoins, par la force des choses, provenant d'Égypte (condition de préservation optimale).

¹⁵³ La LXX était en effet, initialement, bien considérée par les Juifs, et dotée d'une dignité à peine inférieure au texte hébreu. Elle était utilisée à Alexandrie, et dans le reste de l'Égypte pour les lectures à la synagogue. En Palestine il semble qu'elle eut un accueil moins enthousiaste. Cf. Swete 1905 : 29-30, Devresse 1954 : 105.

De fait, si nous avons pris la peine d'évoquer ces quelques pistes, c'est pour mieux comprendre la probabilité pour que le scribe du P^{52} ait écrit ou non le nom de Jésus avec un *nomen sacrum*. Or, ni la longueur des lignes, ni les témoins contemporains ne permettent d'appuyer l'hypothèse d'un vocable écrit en entier. Au contraire, l'uniformité de la pratique scribale des *nomina sacra* pourrait se formuler un peu comme une règle de critique textuelle : à moins d'une raison vraiment valable, il n'est pas raisonnable d'adopter cette *lectio difficilior*.

Historiquement, nous avons d'ailleurs des raisons de penser que c'est par opposition au judaïsme que des bouleversements notables dans les pratiques scribales eurent lieu : c'est précisément lors du triomphe du christianisme fin III^e / début IV^e siècle, peu après la fameuse « crise du III^e siècle »¹⁵⁴, que le *codex* supplanta définitivement le rouleau et que le « style sévère » fut remplacé par « l'onciale (ou majuscule) biblique »¹⁵⁵.

Nous ne doutons pas que le scribe du P^{52} ait employé un *nomen sacrum*, bien qu'il soit techniquement impossible de le prouver. Il suffit de comparer ce manuscrit avec le P. Rylands 16, le P^{46} (œuvre d'un professionnel !¹⁵⁶ Et peut-être le plus ancien manuscrit du NT puisque daté aussi du II^e s. – voire avant¹⁵⁷) ou le P^{104} , pour s'apercevoir qu'on ne peut rien tirer de l'argument sur la longueur des lignes : non seulement les mesures et reconstructions faites sur le P^{52} n'aboutissent à aucune donnée positivement exploitable, mais de fait les lignes pouvaient être assez irrégulières (de cette époque, cf. P.Oxy.2220, 2221, 2309 ou 4443).

Enfin, si l'on juge au nombre d'exemples à peu près contemporains, le *nomen sacrum* à deux lettres **IH** est assez probable. Cependant, à comparer le P^{52} avec le P^{90} , le P^{46} , le P^{75} , sans parler des affinités avec le P.Oxy.405, le MS 4628 et le P. Chester Beatty VI, nous n'hésitons pas à penser, peut-être avec audace mais sans être tout à fait seuls¹⁵⁸, que le P^{52} ne contenait non pas deux mais trois lettres dans son *nomen sacrum* : **IHC**.

¹⁵⁴ Cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Crise_du_troisi%C3%A8me_si%C3%A8cle.

¹⁵⁵ Cf. *Encyclopaedia Universalis*, t., art. "Paléographie", p.403 (col. 3).

¹⁵⁶ CB : 207.

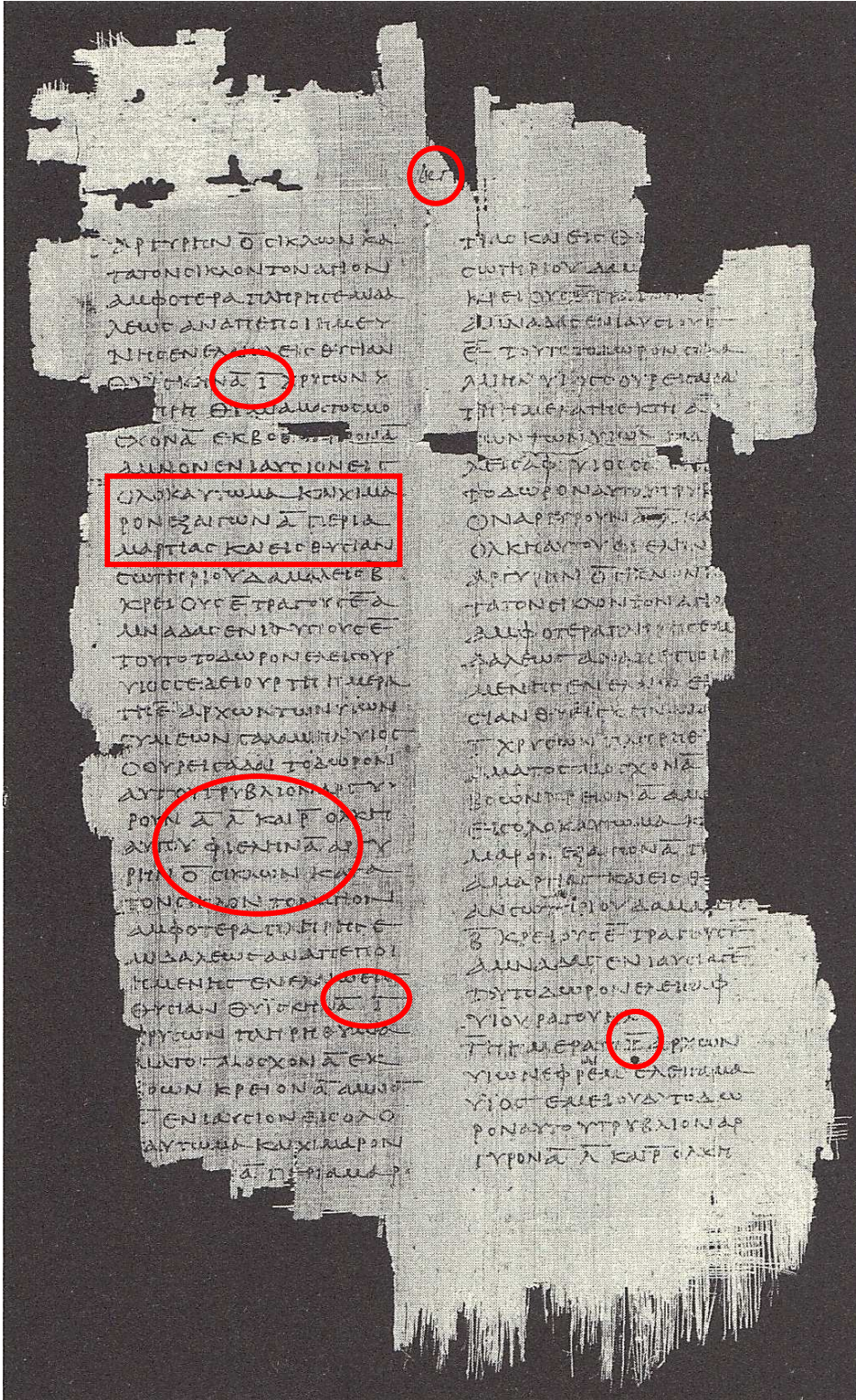
¹⁵⁷ Cf. Kim Y.K., "Paleographical Dating of P⁴⁶ to the Later First Century", *Biblica* 69, 1988, p.248-257. Kim va jusque dater ce papyrus vers 81-96 AD. Cela reste compatible avec notre thèse – et même, cela lui apporterait une singulière confirmation. Comfort et Barrett émettent cependant des réserves (CB : 205).

¹⁵⁸ CB : 367.

Annexes

1. Le système de numération grec

ΚΓ = (feuille) 23



ΟΛΟΚΑΥΤΩΜΑ ΚΑΙ ΧΙΜΑ
ΡΟ ΕΞ ΑΙΓΩΝ Α ΠΕΡΙΑ
ΜΑΡΤΙΑΣ ΚΑΙ ΕΙΣ ΘΥΣΙΑΝ

v. 34 : et un chevreau
né de caprins pour la
faute (trad. La Bible d'Alexandrie,
Dogniez C. et Harl M. dir.)

P. Chester Beatty VI (P.Mich. inv. 5554), II^e s.

Folio 12, Nombres 7.31-49

2. Les nomina sacra dans quelques papyrus anciens

<p>ⲓ⁴⁶ ca.150¹⁵⁹ (P.Chester Beatty II + P.Mich.Inv.6238)¹⁶⁰</p>	<p>Jésus Christ¹⁶¹</p>	 <p>Feuillet 19 verso, l.16</p>
<p>ⲓ⁶⁶ ca.150-200¹⁶² (P. Bodmer II + Inv. Nr. 4274/4298)¹⁶³</p>	<p>Jésus</p>	 <p>(ΑΠΕ)ΚΡΙΘΗ IC ΚΑΙ ΕΙΠΕΝ ΑΥΤΟΙC ...en réponse, JÉSUS leur dit... (Jn 8.14)</p>
<p>P. Egerton 2 ca.150-200¹⁶⁴</p>	<p>Jésus</p>	
<p>ⲓ⁹⁰ ca.150-200 (P.Oxy.3523)¹⁶⁵</p>	<p>Jésus</p>	 <p>Verso, l. 12 : ΟΥΝ ΙΗC ΕΞ (Jn 19.5)</p>
<p>ⲓ¹⁰⁸ ca.150-200 (P. Oxy. 4447)¹⁶⁶</p>	<p>Jésus</p>	 <p>Recto, l.13, 16</p>
<p>MS 4628 ca. 175-200</p>	<p>Jésus</p>	 <p>cf. annexe 10</p>
<p>P.Oxy.654 III</p>	<p>Jésus</p>	 <p>Recto, l.2</p>

Comme témoins antiques du II^e s. contenant les *nomina sacra*, citons aussi le P.Oxy.4009¹⁶⁷, P.Bad.IV 56¹⁶⁸, le P.Oxy.4404 (= ⲓ¹⁰⁴), P.Chester Beatty VI et MS2648.

¹⁵⁹ <http://www.katapi.org.uk/BibleMSS/P46.htm>

¹⁶⁰ <http://quod.lib.umich.edu/cgi/i/image/image-idx?type=bbaglist;view=bbthumbnail;bbdbid=1942765957>

¹⁶¹ On trouve aussi des *nomina sacra* pour *Dieu* (2 lettres), *Seigneur* (2 lettres), *Père*, *esprit* (3 lettres), *fiis* (3 lettres), *croix* et verbes dérivés (5 lettres ou plus), et *homme* (ce dernier, de manière non systématique, comparer par ex. 1Co 2.4 et 3.3).

¹⁶² <http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/0/04/Papyrus66.jpg>

¹⁶³ <http://www.bible-researcher.com/papy66big.jpg>.

Voir aussi http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/5/58/Papyrus_66_%28GA%29.jpg

¹⁶⁴ <http://www-user.uni-bremen.de/~wie/Egerton/egerton-pictures.html>

¹⁶⁵ <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH4ba2/4737966a.dir/POxy.v0050.n3523.b.01.hires.jpg>

¹⁶⁶ <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASHc4b2/666bf7ae.dir/POxy.v0065.n4447.b.01.hires.jpg>

¹⁶⁷ <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASHe50a/96aec19d.dir/POxy.v0060.n4009.b.01.hires.jpg>

¹⁶⁸ Cf. Bagnall 2009 : 13.

3. Φ^{46} : l'espace réservé aux nomina sacra, et le problème de l'amplitude

Feuillet 73 recto : 1 Corinthiens 11.33-12.10

PMB, 142

Le scribe professionnel numérote les pages

Nomen sacrum
ΚΥ, « Seigneur »

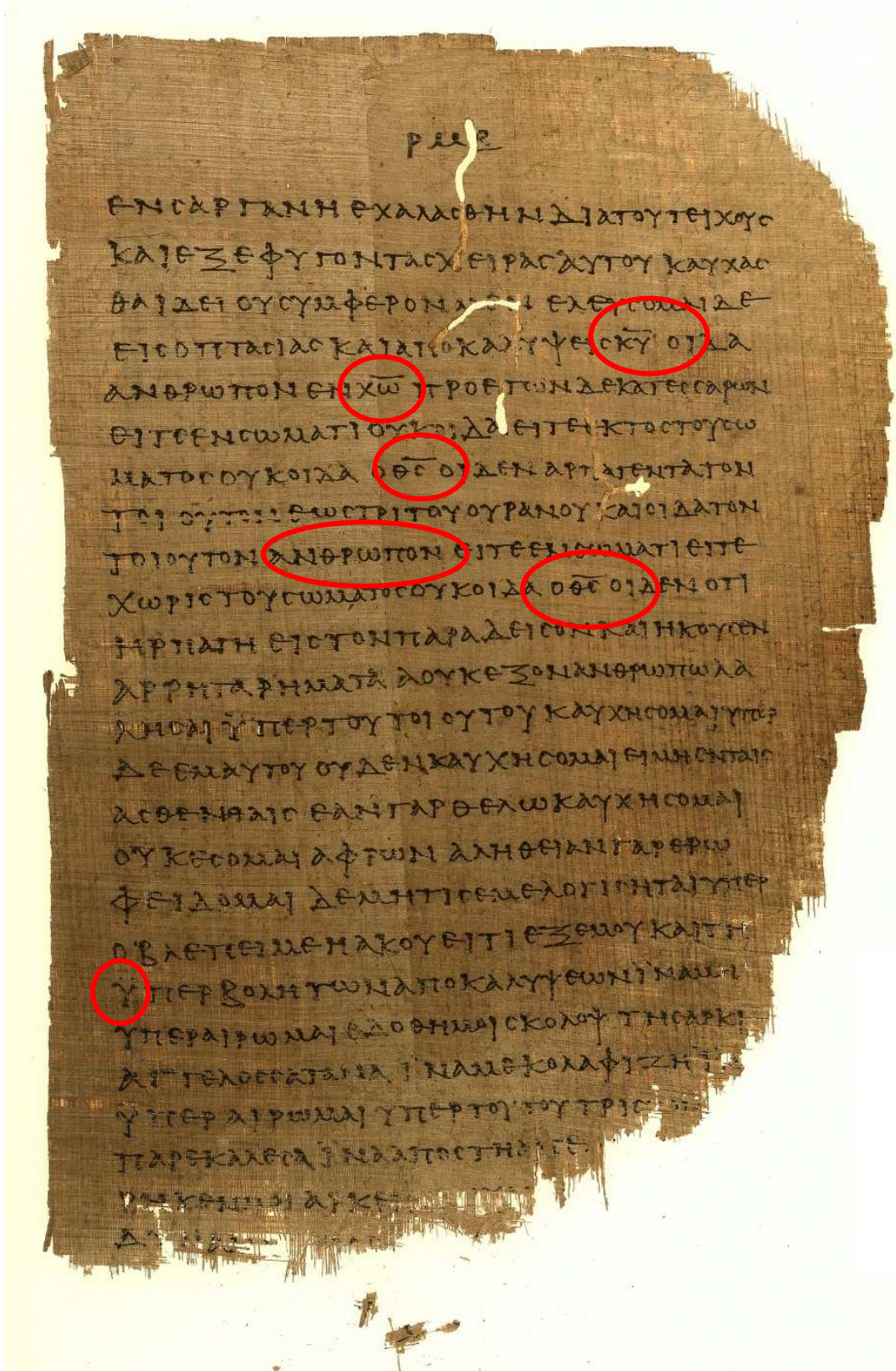
Nomen sacrum
ΧΩ, « Christ »

Nomen sacrum
ΘΣ, « Dieu »

(voir aussi 3 lignes plus bas)

ΑΝΘΡΩΠΟΝ,

« homme » : ce vocable n'est pas encore abrégé



Diérèse

1.	ΕΝ ΣΑΡΓΑΝΗ ΕΧΑΛΑΣΘΗΝ ΔΙΑ ΤΟΥ ΤΕΙΧΟΥΣ	31
2.	ΚΑΙ ΕΞΕΦΥΓΟΝ ΤΑΣ ΧΕΙΡΑΣ ΑΥΤΟΥ ΚΑΥΧΑΣ	31
3.	ΘΑΙ ΔΕΙ ΟΥ ΣΥΜΦΕΡΟΝ ΜΕΝ ΕΛΕΥΣΟΜΑΙ ΔΕ	30
4.	ΕΙΣ ΟΠΤΑΣΙΑΣ ΚΑΙ ΑΠΟΚΑΛΥΨΕΙΣ ΚΥ̅ ΟΙΔΑ	31
5.	ΑΝΘΡΩΠΟΝ ΕΝ ΧΩ̅ ΠΡΟ ΕΤΩ ΔΕΚΑΤΕΣΣΑΡΩΝ	30
6.	ΕΙΤΕ ΕΝ ΣΩΜΑΤΙ ΟΥΚ ΟΙΔΑ ΕΙΤΕ ΕΚΤΟΣ ΤΟΥ ΣΩ	33
7.	ΜΑΤΟΣ ΟΥΚ ΟΙΔΑ Ο Θ̅Σ ΟΙΔΕΝ ΑΡΠΑΓΕΝΤΑ ΤΟΝ	32
8.	ΤΟΙΟΥΤΟΝ ΕΩΣ ΤΡΙΤΟΥ ΟΥΡΑΝΟΥ ΚΑΙ ΟΙΔΑ ΤΟΝ	34
9.	ΤΟΙΟΥΤΟΝ ΑΝΘΡΩΠΟΝ ΕΙΤΕ ΕΝ ΣΩΜΑΤΙ ΕΙΤΕ	32
10.	ΧΩΡΙΣ ΤΟΥ ΣΩΜΑΤΟΣ ΟΥΚ ΟΙΔΑ Ο Θ̅Σ ΟΙΔΕΝ ΟΤΙ	33
11.	ΗΡΠΑΓΗ ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΑΡΑΔΕΙΣΟΝ ΚΑΙ ΗΚΟΥΣΕΝ	32
12.	ΑΡΡΗΤΑ ΡΗΜΑΤΑ Α ΟΥΚ ΕΞΟΝ ΑΝΘΡΩΠΩ ΛΑ	29
13.	ΛΗΣΑΙ ΎΠΕΡ ΤΟΥ ΤΟΙΟΥΤΟΥ ΚΑΥΧΗΣΟΜΑΙ ΎΠΕΡ	34
14.	ΔΕ ΕΜΑΥΤΟΥ ΟΥΔΕΝ ΚΑΥΧΗΣΟΜΑΙ ΕΙ ΜΗ ΕΝ ΤΑΙΣ	34
15.	ΑΣΘΕΝΕΙΑΙΣ ΕΑΝ ΓΑΡ ΘΕΛΩ ΚΑΥΧΗΣΟΜΑΙ	30
16.	ΟΥΚ ΕΣΟΜΑΙ ΑΦΡΩΝ ΑΛΗΘΕΙΑΝ ΓΑΡ ΕΡΩ	28
17.	ΦΕΙΔΟΜΑΙ ΔΕ ΜΗ ΤΙΣ ΕΜΕ ΛΟΓΙΣΤΑΙ ΎΠΕΡ	31
18.	Ο ΒΛΕΠΕΙ ΜΕ Η ΑΚΟΥΕΙ ΤΙ ΕΞ ΕΜΟΥ ΚΑΙ ΤΗ	29
19.	ΎΠΕΡΒΟΛΗ ΤΩΝ ΑΠΟΚΑΛΥΨΕΩΝ ΙΝΑ ΜΗ	27
20.	ΎΠΕΡΑΙΡΩΜΑΙ ΕΔΟΘΗ ΜΟΙ ΣΚΟΛΟΨ ΤΗ ΣΑΡΚΙ	32
21.	ΑΓΓΕΛΟΣ ΣΑΤΑΝΑ ΙΝΑ ΜΕ ΚΟΛΑΦΙΖΗ ΙΝΑ ΜΗ	31
22.	ΎΠΕΡΑΙΡΩΜΑΙ ΎΠΕΡ ΤΟΥΤΟΥ ΤΡΙΣ ΤΟΝ ΚΝ	30
23.	ΠΑΡΕΚΑΛΕΣΑ ΙΝΑ ΑΠΟΣΤΗ ΑΠ ΕΜΟΥ ΚΑΙ ΕΙ	30
24.	ΗΚΕΝ ΜΟΙ ΑΡΚΕΙ ΣΟΙ Η ΧΑΡΙΣ ΜΟΥ Η ΓΑΡ	29
25.	ΔΥΝΑΜΙΣ ΕΝ ΑΣΘΕΝΕΙΑ ΤΕΛΕΙΤΑΙ ΗΔΙΣΤΑ	31
26.	ΟΥΝ ΜΑΛΛΟΝ ΚΑΥΧΗΣΟΜΑΙ ΕΝ ΤΑΙΣ ΑΣΘΕΝ	30
27.	ΕΙΑΙΣ ΜΟΥ ΙΝΑ ΕΠΙΣΚΗΣΩΣΗ ΕΠ ΕΜΕ Η	27
28.	ΔΥΝΑΜΙΣ ΤΟΥ ΧΡΥ̅ ΔΙΟ ΕΥΔΟΚΩ ΕΝ	29

Moyenne : 29 lettres par ligne, amplitude : +/- 7 lettres

Le maximum est atteint trois fois : l.8, l.13 et l.14, jamais dans les lignes où figurent les *nomina sacra* (l.4 – 31 caractères, l.5 – 30 caractères, l.7 – 32 caractères, l.10 – 33 caractères, l.22 – 30 caractères [lacune], et l.28 – 29 caractères [lacune]). Quant au minimum, il est atteint deux fois, en l. 19 et 27 (lacune).

Exemple parmi d'autres : les lignes 7 et 8, bien qu'ayant deux caractères de différence, sont de même longueur.

MZ = 47

MZ

ΑΠΟ ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΕΡΓΩΝ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΕΝ
 ΤΟΥΤΩ ΠΑΛΙΝ ΕΙΣΕΙΣΕΛΘΟΥΝΤΑΙ ΕΙΣ ΤΗΝ
 ΚΑΤΑΓΓΕΛΙΝ ΜΟΥ ΕΠΕΙ ΟΥΝ ΑΠΟΛΗΠΤΑ
 ΗΝΑΝ ΕΙΣΕΛΘΕΙΝ ΑΥΤΗΝ ΚΑΙ ΟΙ ΠΡΟΤΕ
 ΡΟΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΣΘΕΝΤΕΣ ΟΥΚ ΕΠΙΛΘΟΝ
 ΔΙΑ ΠΙΣΤΙΑΝ ΠΑΛΙΝ ΤΙΝΑ ΟΡΙΖΕΙ ΟΜΕ
 ΡΟΝ ΕΝ ΔΕ ΧΕΙΡΑΣ ΕΓΩΝ ΜΕΤΑ ΤΟΥΤΟΝ
 ΧΡΟΝΟΝ ΚΑΘΩΣ ΠΡΟΕΙΡΗΤΑΙ ΕΑΝ ΗΣ
 ΦΩΝΗ ΑΥΤΟΥ ΑΚΟΥΟΝΤΕ ΜΗ ΟΚΑΝΟΥΝΤΕ
 ΤΑΣ ΚΑΡΔΙΑΣ ΥΜΩΝ ΕΙΣ ΤΑΥΤΟΥ ΤΗΣ ΚΑΤΕ
 ΠΑΥΣΕΝ ΟΥΚΑΝΗ ΕΡΙ ΑΛΛΗΣ ΕΧΑΛΕΙ ΜΕΤΑ
 ΤΑΥΤΑ Η ΜΕΡΑΣ ΔΕ ΑΠΟΛΗΠΤΑΙ Ο ΑΡΘΙΟΣ
 ΜΟΣ ΤΩ ΚΑΙ ΤΟΥΤΟΥ ΟΓΑΡ ΕΙΣΕΛΘΩΝ ΕΙΣ ΤΗΝ
 ΚΑΤΑΓΓΕΛΙΝ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ ΚΑΤΕΠΑΥΣΕΝ
 ΑΠΟ ΤΩΝ ΕΡΓΩΝ ΑΥΤΟΥ ΩΣ ΠΕΡΑ ΠΟΤΩΝ
 ΖΑΙΩΝ ΤΟΥΤΟΥ ΔΕ ΟΥΔΕΝΩ ΜΕΝΟΥΝ ΕΙΣΕΛΘΕΙΝ
 ΕΙΣ ΕΚΕΙΝΗΝ ΤΗΝ ΚΑΤΑΓΓΕΛΙΝ ΤΙΝΑ ΜΗ ΕΝ
 ΟΥΔΕΝΩ ΤΙΣ ΟΥΤΟ ΔΙΕΒΑΤΙ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΟΛΠΙ
 ΑΣΤΕΙΑΝ ΤΑΡΟΛΟΤΟΣ ΤΟΥΤΟΥ ΚΑΙ ΕΚΕΡΤΗΣ ΚΑΙ
 ΤΟΙΣ ΑΛΤΕΡΟΣ ΟΥ ΠΕΡΤΙΟΙΣ ΑΝΔΡΑΣ ΔΙΣΤΟ
 ΜΟΝ ΚΑΙ ΔΙΕΚΚΩΤΑ ΜΕΤΕΡΟΝ ΧΡΗΜΕΤΙΣΤΟΝ
 ΤΟΥΤΟΥ ΔΕ ΟΥ ΤΗΝ ΔΕ ΜΕΝΕΙΝ ΕΙΣ ΤΗΝ
 ΚΑΤΑΓΓΕΛΙΝ ΕΙΣΕΛΘΕΙΝ ΚΑΙ ΕΝΝΟΩΝ
 ΑΙ ΚΑΙ ΟΥΚ ΕΙΣ ΤΗΝ ΧΡΗΜΕΤΙΣΤΟΝ
 ΑΥΤΟΥ ΠΑΡΕΤΑΙ ΤΟΥΤΟΥ ΚΑΙ ΕΝΝΟΩΝ
 ΤΑΙΣ ΟΦΘΑΛΜΟΙΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΟΣ ΤΗΝ

Remarquer l'écart dans le remplissage des lignes (l.1 avec 27 caractères et l.16 avec 31 caractères)

1.	ΑΠΟ ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΕΡΓΩΝ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΕΝ	27
2.	ΤΟΥΤΩ ΠΑΛΙΝ ΕΙ ΕΙΣΕΛΕΥΣΟΝΤΑΙ ΕΙΣ ΤΗΝ	31
3.	ΚΑΤΑΠΑΥΣΙΝ ΜΟΥ ΕΠΕΙ ΟΥΝ ΑΠΟΛΙΠΕΤΑΙ	30
4.	ΤΙΝΑΣ ΕΙΣΕΛΘΕΙΝ ΑΥΤΗΝ ΚΑΙ ΟΙ ΠΡΟΤΕ	29
5.	ΡΟΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΣΘΕΝΤΕΣ ΟΥΚ ΕΙΣΗΛΘΟΝ	29
6.	ΔΙ ΑΠΙΣΤΙΑΝ ΠΑΛΙΝ ΤΙΝΑ ΟΡΙΖΕΙ ΣΗΜΕ	29
7.	ΡΟΝ ΕΝ ΔΑΥΕΙΔ ΛΕΓΩΝ ΜΕΤΑ ΤΟΣΟΥΤΟΝ	28
8.	ΧΡΟΝΟΝ ΚΑΘΩΣ ΠΡΟΕΙΡΗΤΑΙ ΕΑΝ ΤΗΣ	27
9.	ΦΩΝΗΣ ΑΥΤΟΥ ΑΚΟΥΣΗΤΕ ΜΗ ΣΚΛΗΡΥΝΗΤΕ	30
10.	ΤΑΣ ΚΑΡΔΙΑΣ ΎΜΩΝ ΕΙ ΓΑΡ ΑΥΤΟΥΣ ΙΗΣ ΚΑΤΕ	32
11.	ΠΑΥΣΕΝ ΟΥΚ ΑΝ ΠΕΡΙ ΑΛΛΗΣ ΕΛΑΛΕΙ ΜΕΤΑ	30
12.	ΤΑΥΤΑ ΗΜΕΡΑΣ ΑΡΑ ΑΠΟΛΙΠΕΤΑΙ ΣΑΒΒΑΤΙΣ	32
13.	ΜΟΣ ΤΩ ΛΑΩ ΤΟΥ ΘΥ Ο ΓΑΡ ΕΙΣΕΛΘΩΝ ΕΙΣ ΤΗΝ	31
14.	ΚΑΤΑΠΑΥΣΙΝ ΑΥΤΟΥ ΚΑΙ ΑΥΤΟΣ ΚΑΤΕΠΑΥΣΕΝ	33
15.	ΑΠΟ ΤΩΝ ΕΡΓΩΝ ΑΥΤΟΥ ΩΣΠΕΡ ΑΠΟ ΤΩΝ	27
16.	ΙΔΙΩΝ Ο ΘΣ ΣΠΟΥΔΑΣΩΜΕΝ ΟΥΝ ΕΙΣΕΛΘΕΙΝ	31
17.	ΕΙΣ ΕΚΕΙΝΗΝ ΤΗΝ ΚΑΤΑΠΑΥΣΙΝ ΙΝΑ ΜΗ ΕΝ	30
18.	ΤΩ ΑΥΤΩ ΤΙΣ ΎΠΟΔΙΓΜΑΤΙ ΠΕΣΗ ΤΗΣ ΑΠΙΣΤΙ	32
19.	ΑΣ ΖΩΝ ΓΑΡ Ο ΛΟΓΟΣ ΤΟΥ ΘΥ ΚΑΙ ΕΝΕΡΓΗΣ ΚΑΙ	32
20.	ΤΟΜΩΤΕΡΟΣ ΎΠΕΡ ΠΑΣΑΝ ΜΑΧΑΙΡΑΝ ΔΙΣΤΟ	31
21.	ΜΟΝ ΚΑΙ ΔΙΙΚΝΟΥΜΕΝΟΣ ΑΧΡΙ ΜΕΡΙΣΜΟΥ	30
22.	ΨΥΧΗΣ ΚΑΙ ΠΝC ΑΡΜΩΝ ΤΕ ΚΑΙ ΜΥΕΛΩΝ	27
23.	ΚΑΙ ΚΡΙΤΙΚΟΣ ΕΝΘΥΜΗΣΕΩΝ ΚΑΙ ΕΝΝΟΙΩΝ	31
24.	ΚΑΡΔΙΑΣ ΚΑΙ ΟΥΚ ΕΣΤΙΝ ΚΤΙΣΙΣ ΑΦΑΝΗΣ	30
25.	ΕΝΩΠΙΟΝ ΑΥΤΟΥ ΠΑΝΤΑ ΔΕ ΓΥΜΝΑ ΚΑΙ ΤΕΤΡΑ	32
26.	ΧΗΛΙΣΜΕΝΑ ΤΟΙΣ ΟΦΘΑΛΜΟΙΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΟΣ ΟΝ	33
27.	ΗΜΙΝ Ο ΛΟΓΟΣ ΕΧΟΝΤΕΣ ΟΥΝ ΑΡΧΙΕΡΕΑ	28
28.	ΜΕΓΑΝ ΔΙΕΛΗΛΥΘΟΤΑ ΤΟΥΣ ΟΥΡΑΝΟΥΣ	28

Ce feuillet présente 5 *nomina sacra* : *Jésus* (trois lettres), *Dieu* (2 lettres), *esprit* (3 lettres).

Moyenne : 30 caractères, amplitude : +/- 6 lettres

Le maximum, 33 lettres, est atteint à deux reprises en l.14 (hors lacune) et l. 26 ; cinq lignes comptent 32 caractères. Le minimum, 27 lettres, est atteint à 4 reprises (l.1, 8, 16, 22). Les lignes où paraissent les *nomina sacra* (l. 10, 13, 16, 19, 22) sont, à une exception près, supérieures à la moyenne, sans atteindre toutefois le maximum.

L'exception en ligne 22 est notable : c'est le minimum du feuillet, 27 lettres. Mais elle s'explique par l'espace important alloué au nomen sacrum ΠΝC, « esprit », pratiquement deux lettres.

On peut remarquer que la l.23, qui compte 31 caractères, ne dépasse que de deux caractères (ΩΝ) la ligne 22 (à 27 caractères) : cela rappelle, si besoin est, combien le scribe peut ajuster la taille de ses caractères et des espaces en fonction des circonstances.

P²H, 168

ΡΣΗ

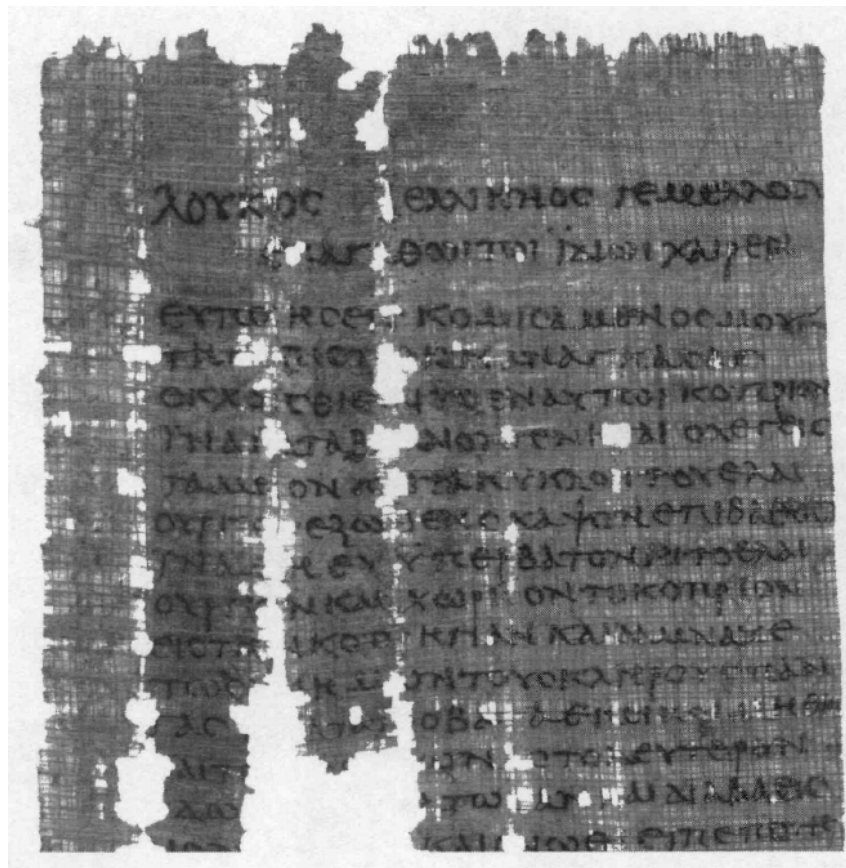
ΕΧΟΜΕΝ ΕΡΓΑΣΙΑ ΜΕΘΑ ΤΟ ΠΑΘΕΝ ΠΡΟΣΤΑΝΤΑΣ ΜΑΛ
 ΟΤΑΔΕ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΟΙΚΕΤΟΥΣ ΤΗΣ ΟΠΙΣΤΕΩΣ ΔΕΙΤΕ
 Η ΛΙΚΟΙΣ ΥΜΕΙΝ ΓΡΑΜΜΑΣ ΙΝ ΕΓΡΑΨΑΤΗ ΕΝ
 ΧΕΙΡΙ ΟΣΟΙ ΘΕΛΟΥΣΙΝ ΕΥΤΙΡΟΣΩΠΗΣΑΙ ΕΝ ΣΑΡΚΙ ΕΙ
 ΤΟΙ ΑΝΑΓΕΝΟΥΣΙΝ ΥΜΑΣ ΠΕΡΙΤΕΜΝΕΘΕ ΤΗΝ ΟΜΟΝ
 ΥΝΑΤΩ ΣΤΡΩ ΤΟΥ ΧΥ ΙΗΥ ΜΗ ΔΙΩΚΟΝΤΑΙ ΟΥΤΕ
 ΓΑΡ ΟΙ ΠΕΡΙΤΕΜΝΗΜΕΝΟΙ ΑΥΤΟΙΝ ΟΜΟΝ ΦΥΛΑΣ
 ΟΥΣΙΝ ΑΛΛΑ ΘΕΛΟΥΣΙΝ ΥΜΑΣ ΠΕΡΙΤΕΜΝΕΘΑΙ
 ΙΝΑ ΘΕΙΤΗΝ ΥΜΕΤΕΡΑ ΣΑΡΚΙ ΚΑΥΧΗΣΩΝΤΑΙ
 ΕΜΟΙ ΑΕ ΜΗ ΤΕΝΟΙΤΟ ΜΕ ΚΑΥΧΙΘΕΑΙ ΕΙΩΝ ΕΝ
 ΤΩ ΣΤΡΩ ΤΟΥ ΚΥ ΗΛΙΩΝ ΙΗΥ ΧΥ ΔΙΟΥ ΕΜΩΙ ΚΟΣ
 ΜΟΣ ΕΣΤΡΑΙ ΚΑΙ ΤΩ ΚΟΣΜΩ ΑΥΤΕ ΓΑΡ ΠΕΡΙ ΤΩΝ
 ΤΙ ΕΣΤΙΝ ΟΥΤΕ ΑΚΡΟΥΣΤΙΑ ΑΛΛΑ ΚΥΝΗΚΗ
 ΟΙΣ ΚΑΙ ΟΣΟΙ ΤΩ ΚΑΙ ΟΝΙ ΤΟΥΤΩ ΟΤΟΙΧΗΣΩ
 ΟΙΣ ΕΙΡΗΝΗΝ ΕΙΣ ΑΥΤΟΥΣ ΚΑΙ ΕΛΕΟΣ ΚΑΙ ΕΠΙΤΟΝ
 ΙΣΡΑΗΛ ΤΟΥ ΘΥ ΤΟΥ ΛΛΙΣΙΟΥ ΚΟΠΟΥ ΣΙΑΙ ΜΗ ΕΣΤΙ
 ΜΑΡΧΕΤΩ ΕΙΣ ΤΑΡΤΑΣ ΤΙ ΜΑΧΙΑ ΤΟΥ ΙΗΥ ΕΣΤΙ
 ΤΩ ΣΥΜΜΑΤΙ ΜΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΧΑΡΙΣΤΟΥ ΚΥ ΗΚΙ
 ΙΗΥ ΧΥ ΑΕΤΑ ΤΟΥΤΩ ΙΑΜΗΝ ΑΔΕΛΦΟΙ ΑΝΤΙ

ΠΤΙ Χ ΤΕΚ

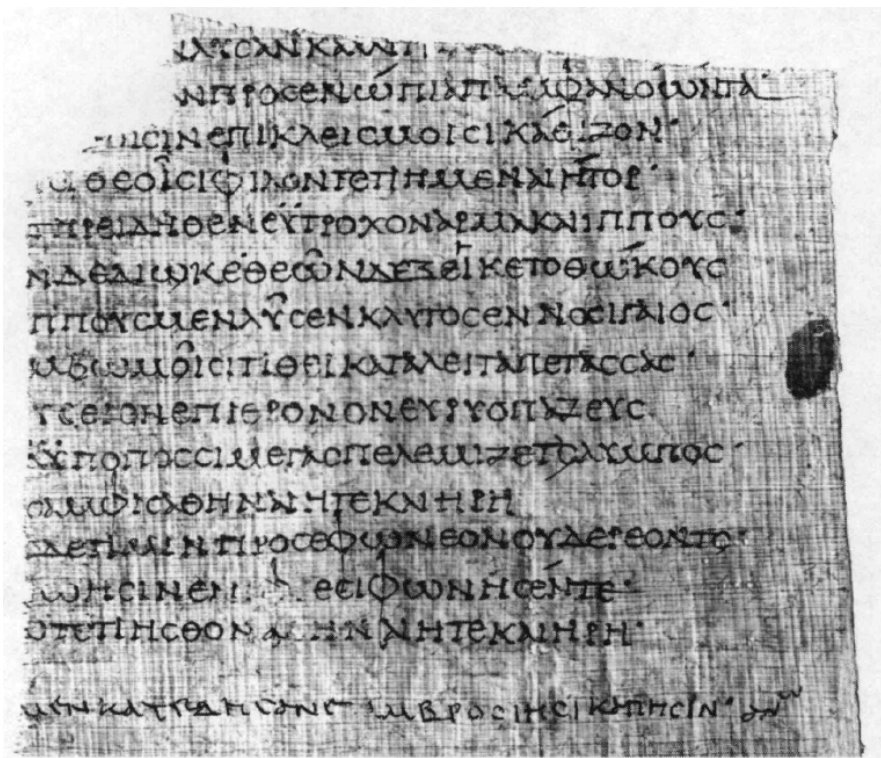
ΠΡΟΣ ΦΙΛΙΠΠΗΝ ΟΙΟ

ΠΑΥΛΟΣ ΑΠΟΣΤΟΛΟΣ

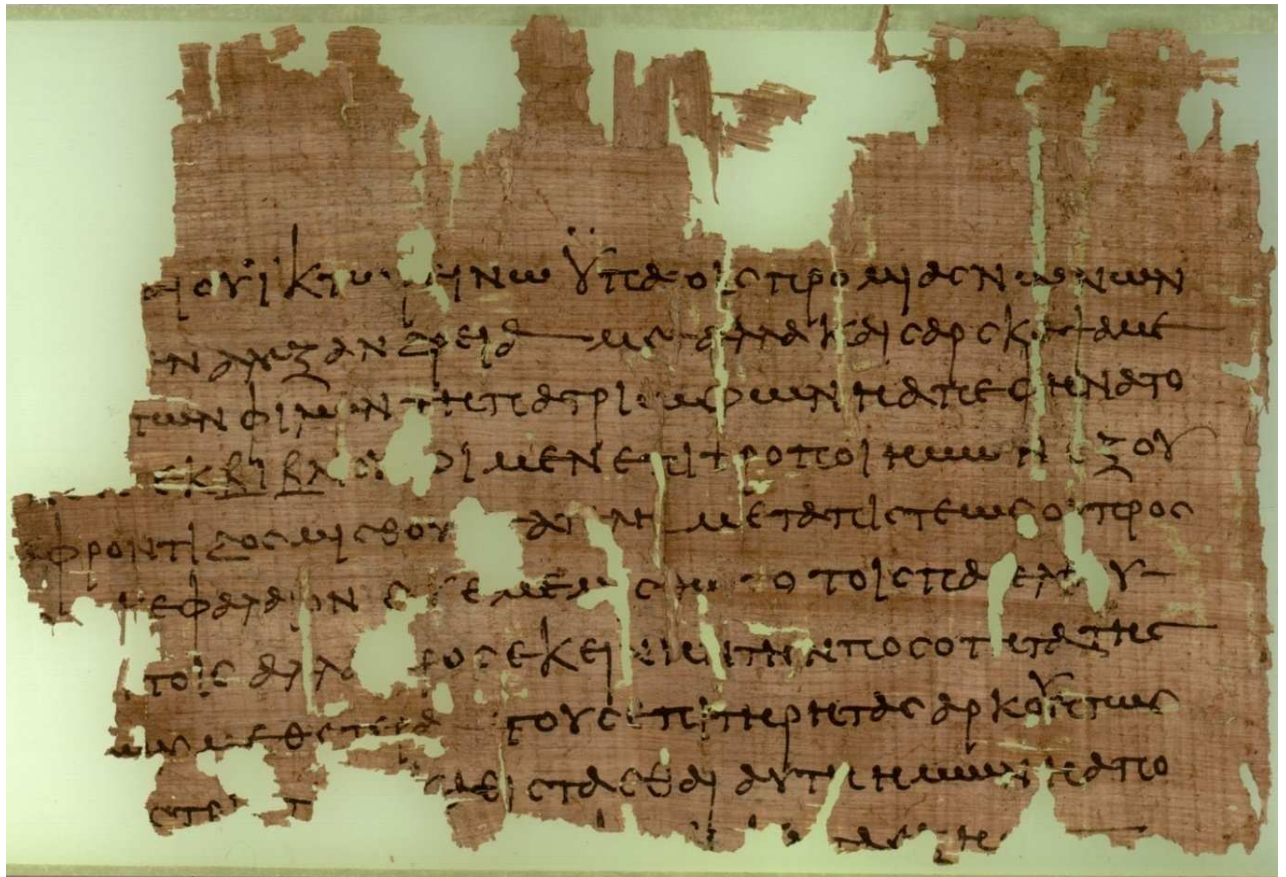
4. Quelques témoins employés pour la datation du \wp ⁵²



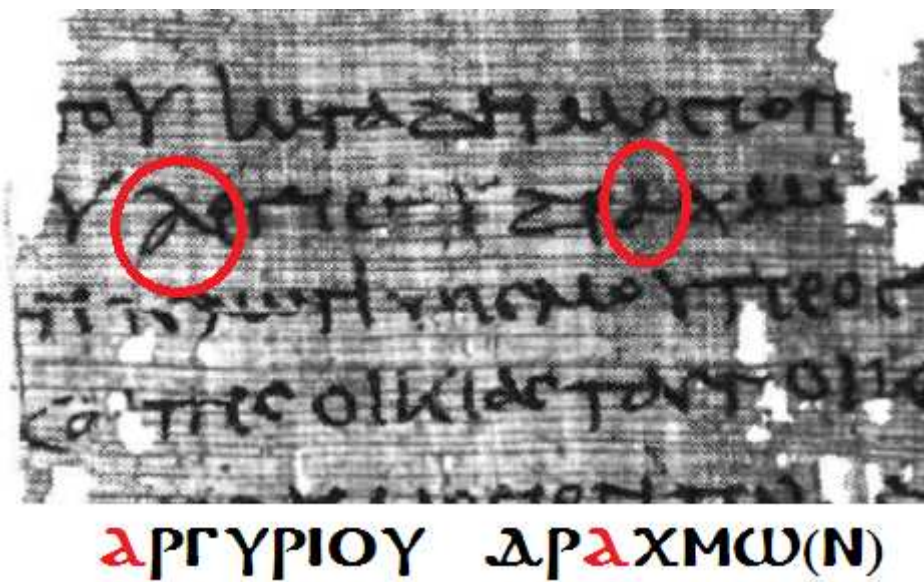
P. Fayum 110 - 94 AD



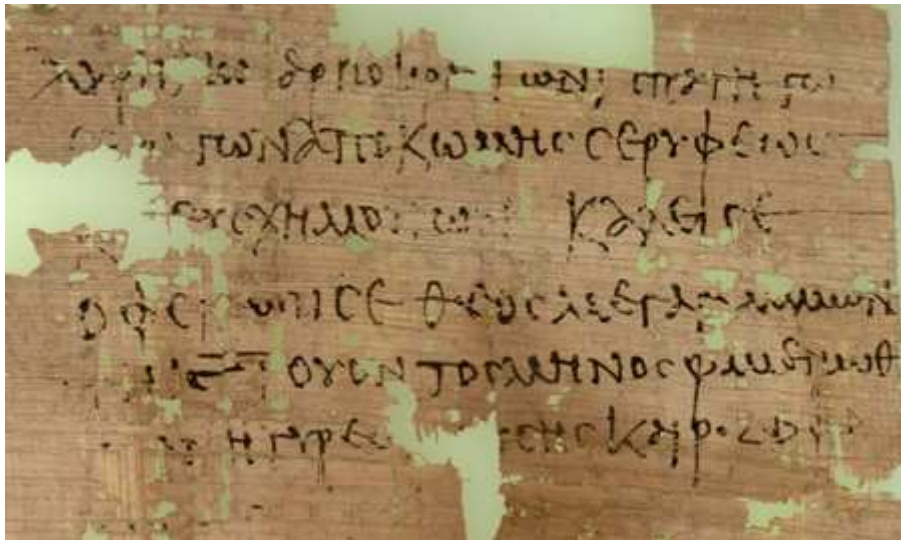
P. Berol. 6845 - ca. 100 AD



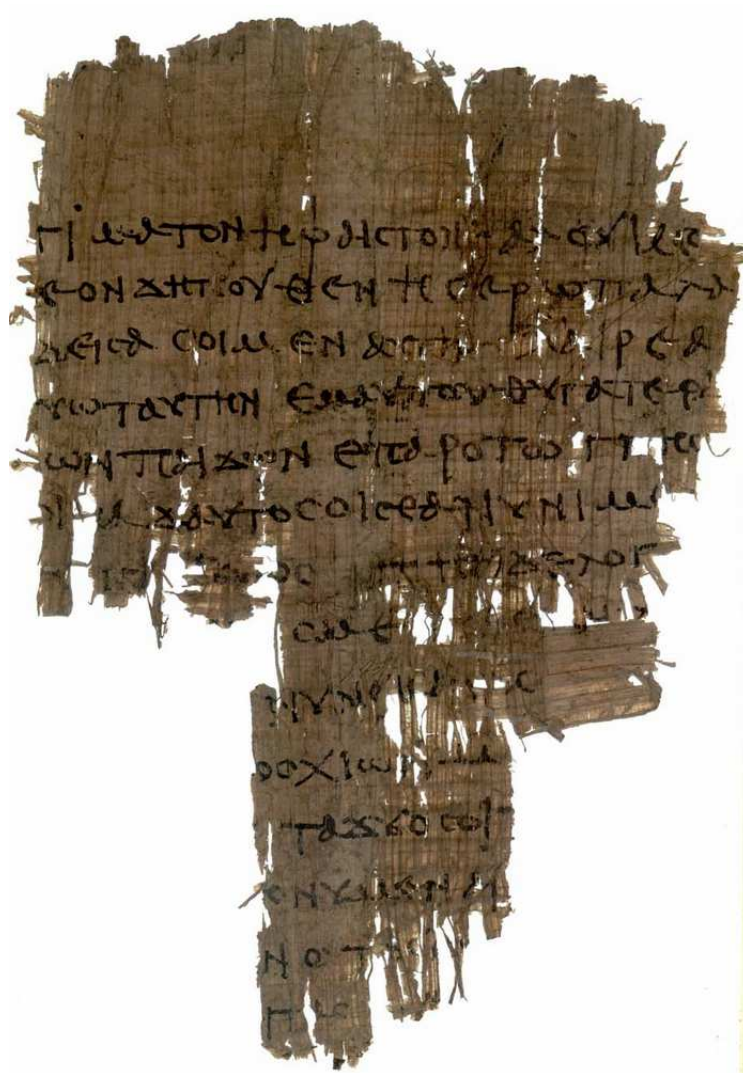
P. Oxy. LI 3614 - 200 AD



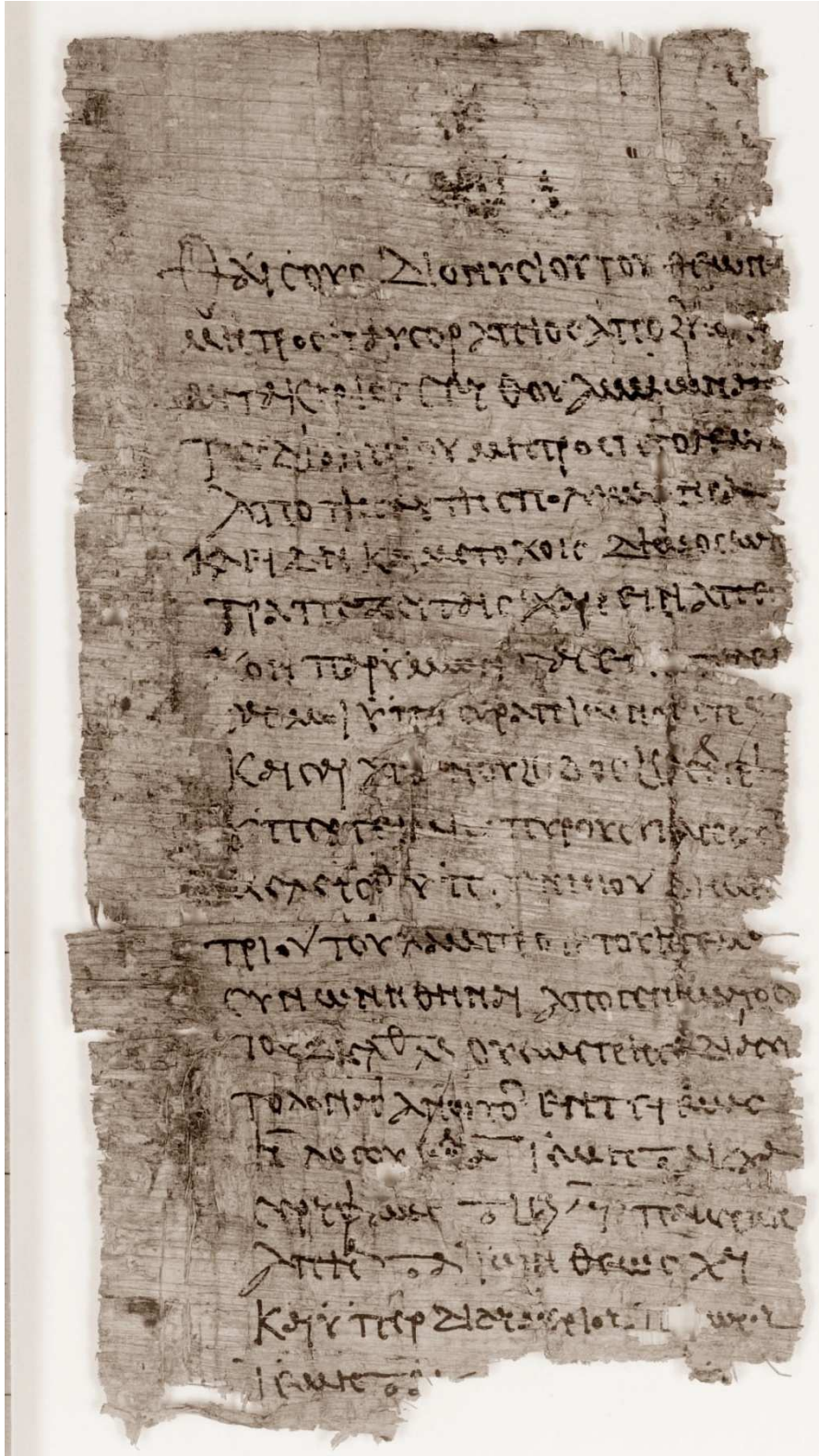
P.Mich.inv.5336 - 152 AD



P. Oxy. LII 3694 (ca.218-225 AD)

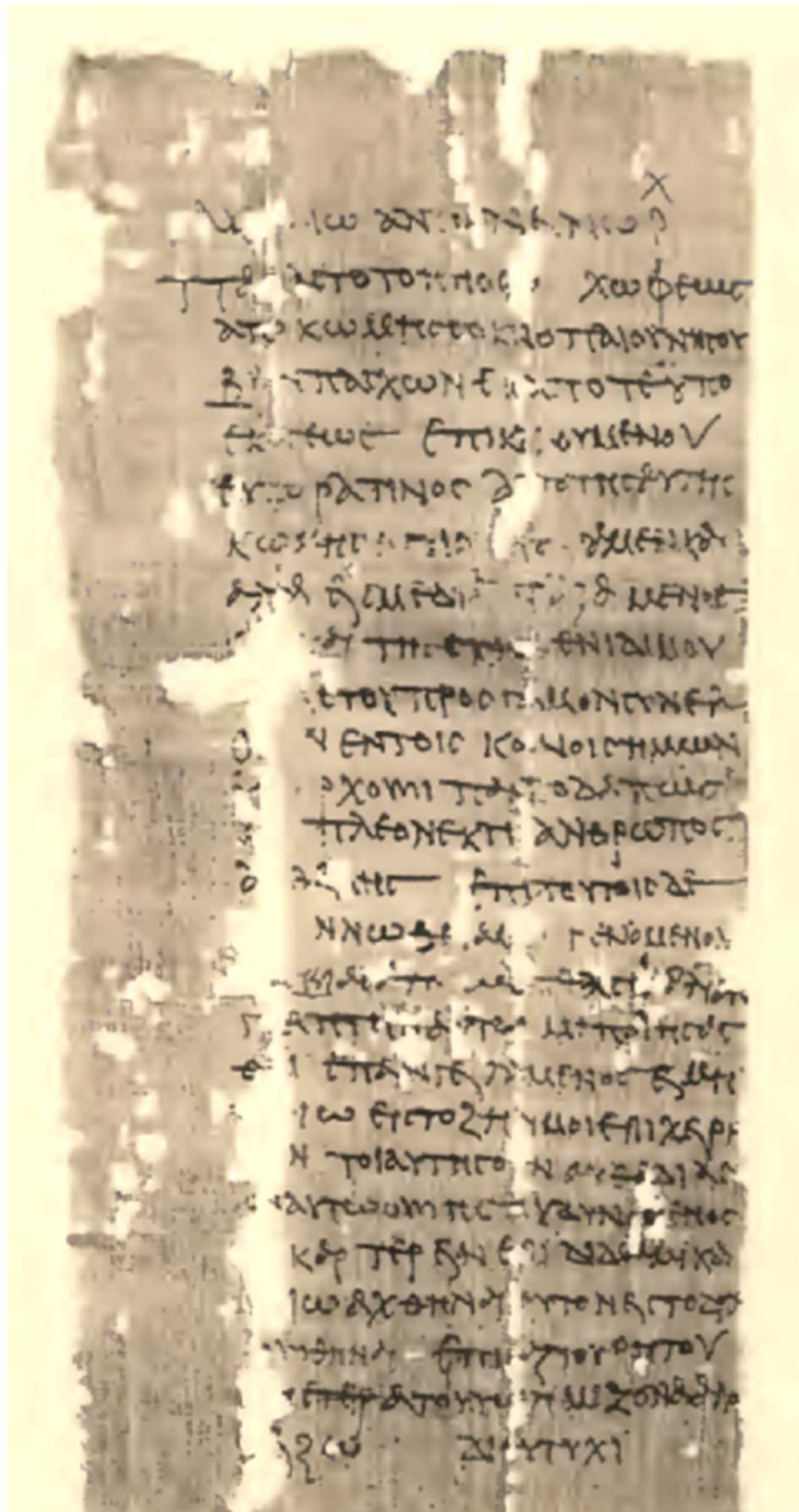


P. Oxy. XXXI 2533 (ca. 100-125 AD)



P. Oxy. XLI 2968 – 190 AD¹⁶⁹

¹⁶⁹ (couleur retouchée). Remarquer les lettres de taille variable, dièses, la tendance à rétrécir les lettres en fin de ligne, les pauses, et surtout l'inhomogénéité des lignes (que l'on ne peut qu'ère constater qu'au début des lignes, mais qu'on devine à la troisième ligne en partant du bas). Cf. <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASHb9d2/b2443340.dir/POxy.v0041.n2968.a.01.hires.jpg>



P. Amh. 2.78 (184 AD)¹⁷⁰

¹⁷⁰ Grenfell, *The Amherst Papyri - Part II : Classical fragments and documents of the ptolemaic roman and byzantine periods*, Londres, 1901, planche XVII, n°LXXVIII.










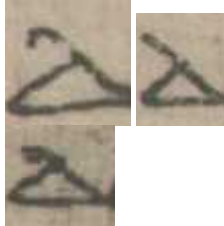


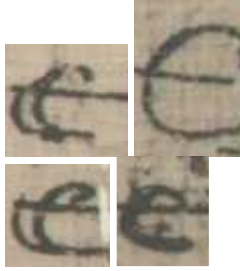






5. Recto du φ^{52} à l'échelle 1



Source : Rylands Papyri Collection¹⁷¹

¹⁷¹ URL : <http://enriqueta.man.ac.uk:8180/luna/servlet/detail/ManchesterDev-93-3-22986-100256:St-John-Fragment>

6. Comparaison de l'écriture du ϣ⁵² avec deux témoins anciens

Moderne	Onciales	ϣ ⁵² 100-125	P.Egerton 2 ¹⁷² 150-200	ϣ ¹⁷³ 150-200
A	α			
B	β			
Γ	γ			
Δ	δ			
E	ε			
Z	ζ			
H	η			









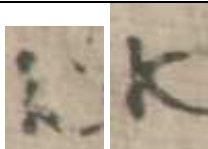





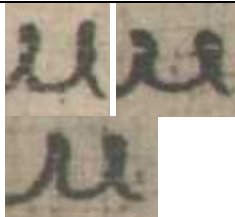




¹⁷² Échantillon réalisé à partir du fragment 2. Voir la liste complète établie par W. Willker :




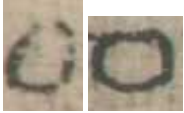


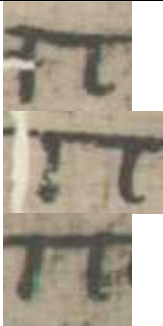


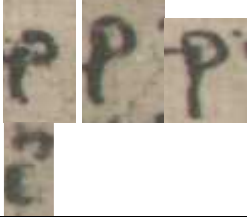


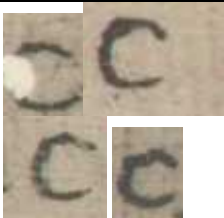


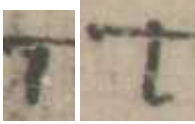


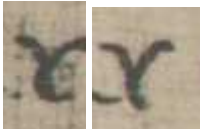



<http://www-user.uni-bremen.de/~wie/Egerton/egerton-letters.html>




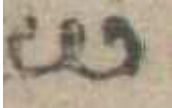

¹⁷³ Images hautes résolution du P90 (P. Oxy. L 3523 : Jean 18.36 – 19.7), recto :

<http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH4ba2/4737966a.dir/POxy.v0050.n3523.a.01.thumb.jpg>

Verso : <http://163.1.169.40/gsd/collect/POxy/index/assoc/HASH4ba2/4737966a.dir/POxy.v0050.n3523.b.01.thumb.jpg>

				
θ	Θ			
ι	Ι			
κ	Κ			
λ	Λ			
μ	Μ			
ν	Ν			

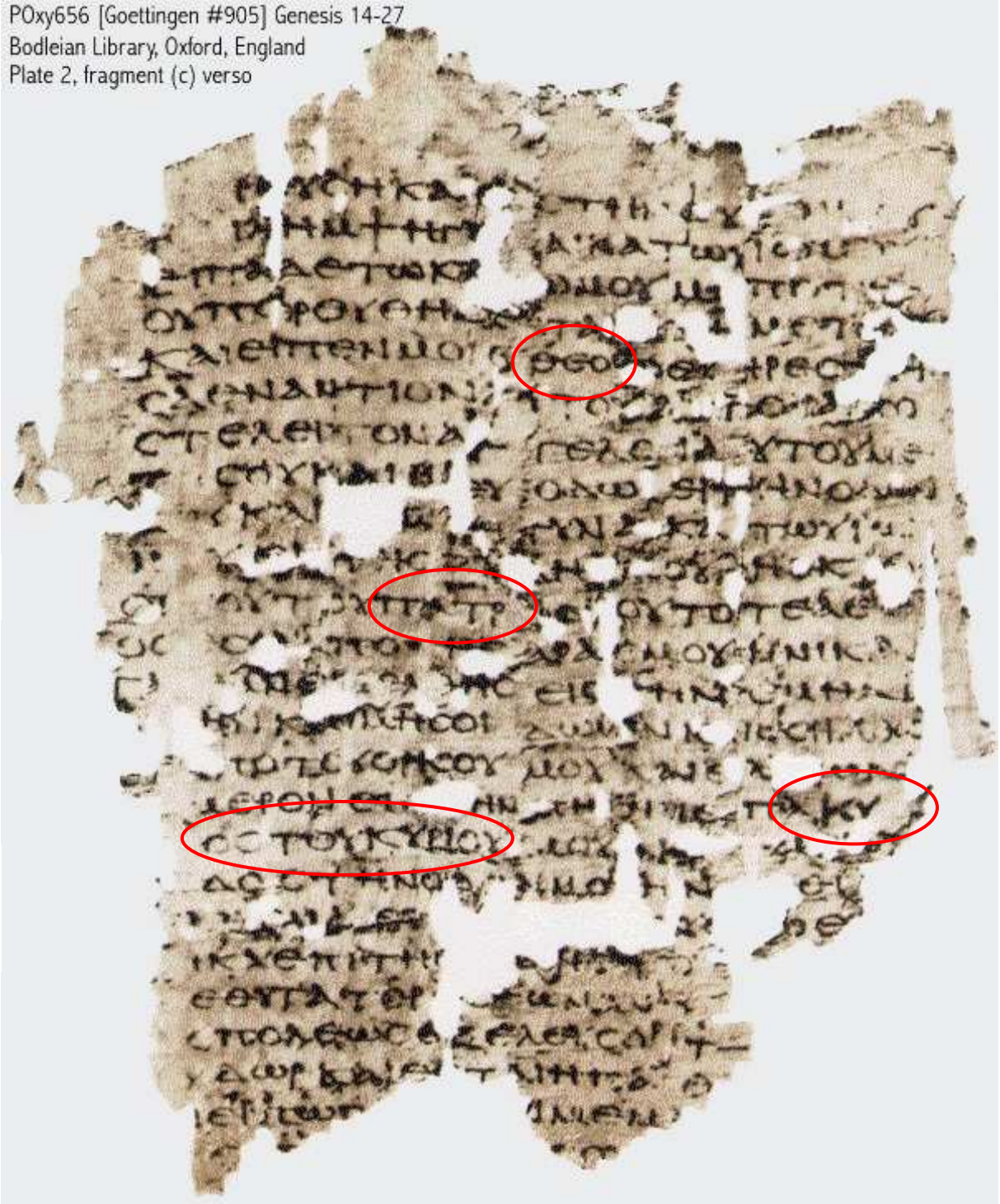
ε	ς			
ο	ο			
π	π			
ρ	ρ			
ς	ς			
τ	τ			
υ	υ			
φ	φ			

x	x			
ψ	ψ			
Ω	Ω			

7. II-III^e s. : des pratiques sribales en mutation

P. Oxy. 656

POxy656 [Goettingen #905] Genesis 14-27
Bodleian Library, Oxford, England
Plate 2, fragment (c) verso



ΘΕΟΣ
« Dieu »

ΠΑΤΡΟΣ
« Père »

ΡΙΕ Ο ΘΕΟΣ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ
«... le dieu de mon
Seigneur... »

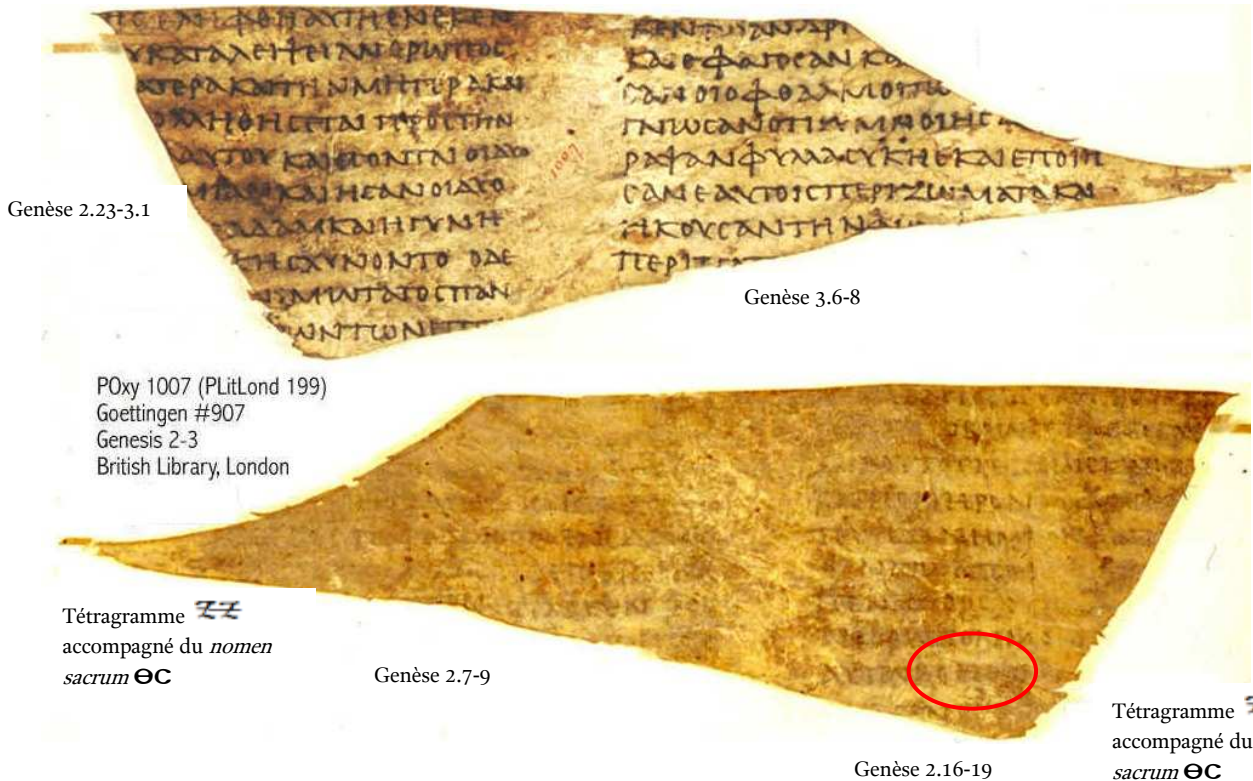
ΚΥΡΙΟΥ
« Seigneur »

ajouté par
une second
main sur un
espace de 4
lettres

ca. 200 AD – Verso Genèse 24.38-47, l.150-176

Oxyrhynchus Papyri, vol. IV, planche ii

P. Oxy. VII 1007



Genèse 2.23-3.1

Genèse 3.6-8

POxy 1007 (PLitLond 199)
Goettingen #907
Genesis 2-3
British Library, London

Tétragramme יהוה
accompagné du *nomen*
sacrum ΘC

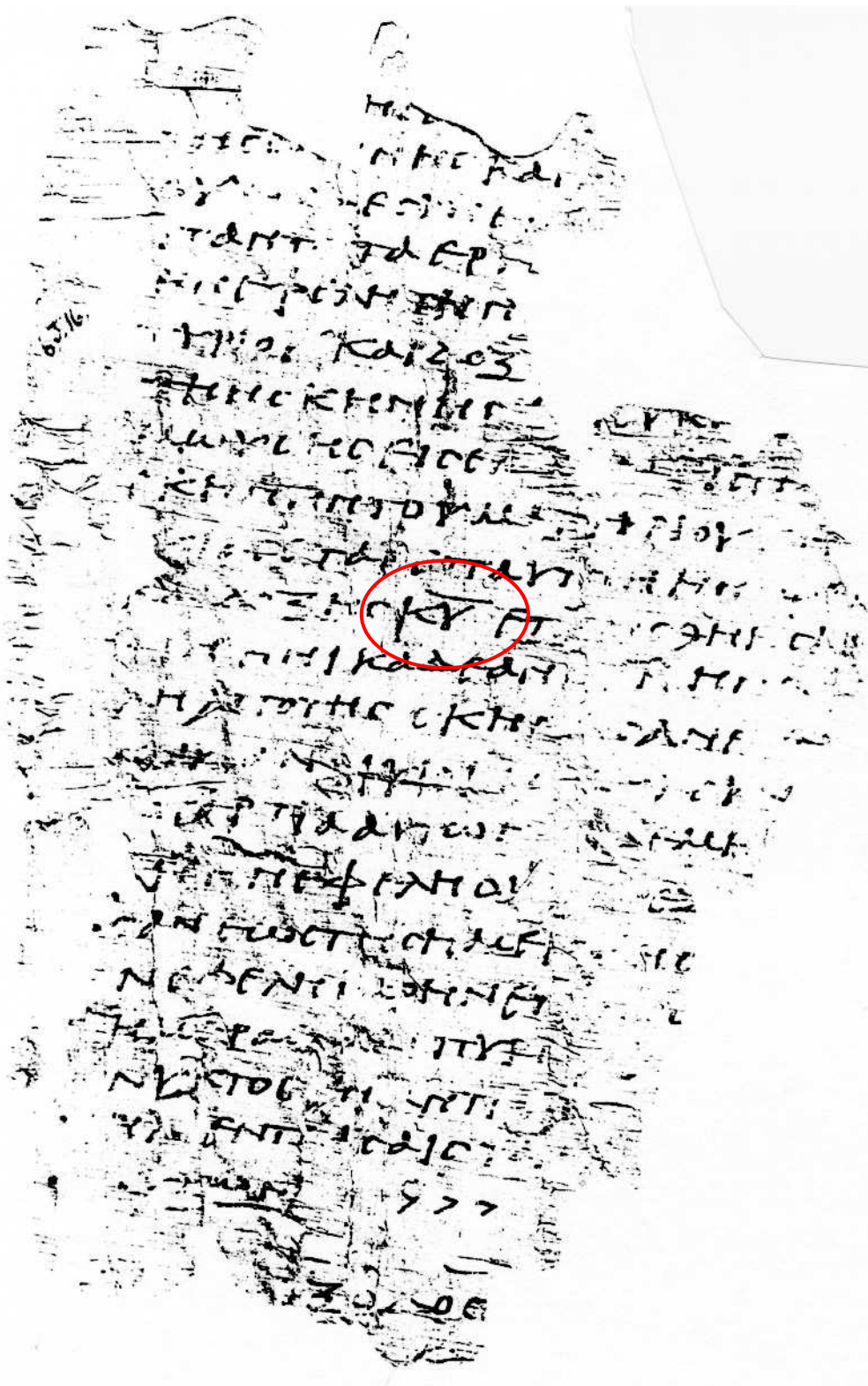
Genèse 2.7-9

Genèse 2.16-19

Tétragramme יהוה
accompagné du *nomen*
sacrum ΘC

III^e s. – Genèse

Oxyrhynchus Papyri, vol. VII (1910, p.1-3)

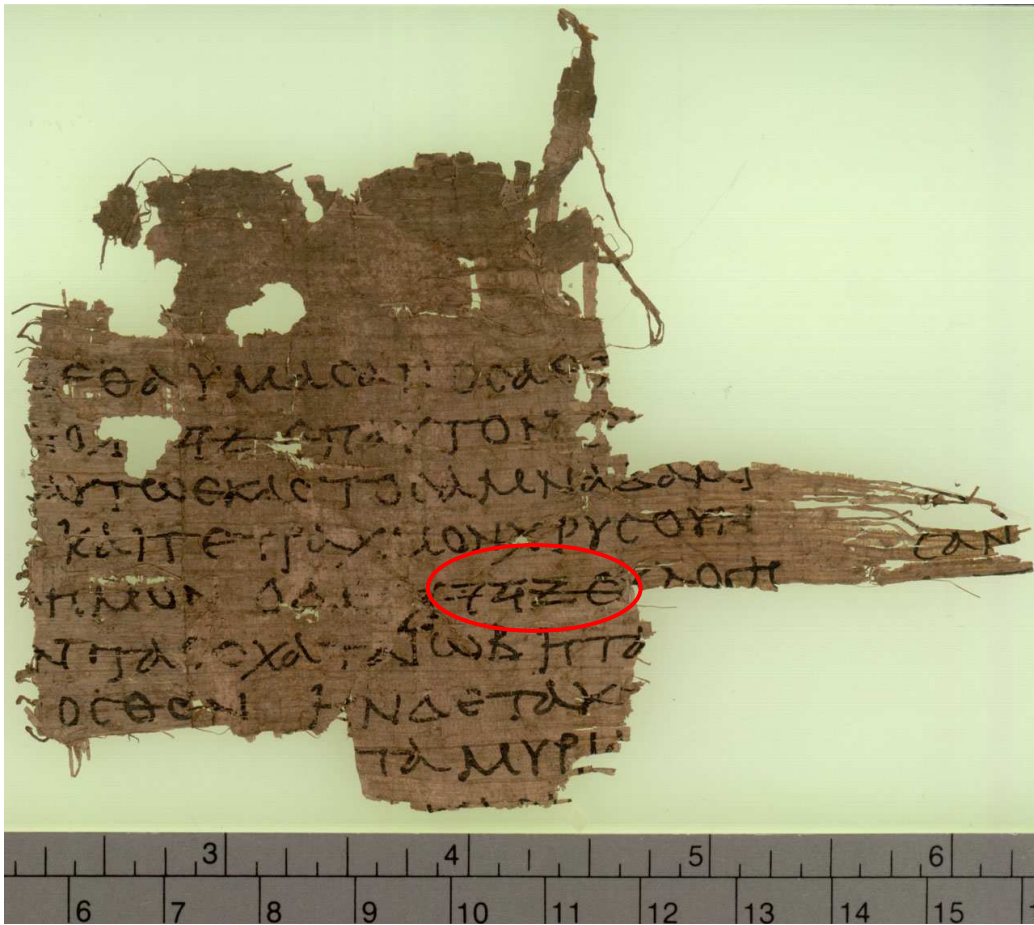


KΥ « Seigneur »
un espace de 3 à 4
lettres était
réservé au
tétragramme, et a
été comblé par un
nomen sacrum
par un second
scribe

III^e s. – Exode 40 (fin)

Oxyrhynchus Papyri, vol. VIII (1911, p.5-6)

P. Oxy. L 3522

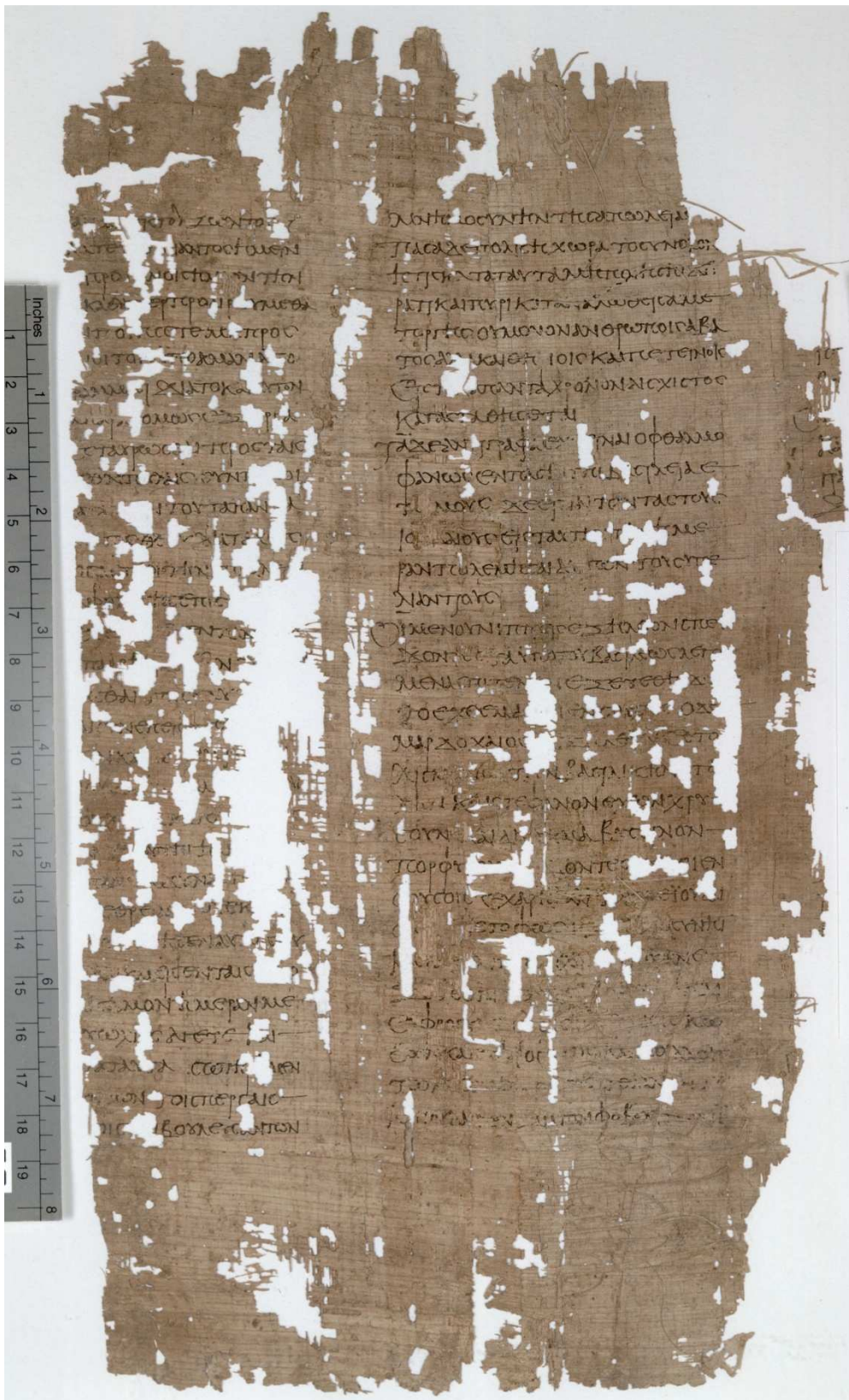


Le tétragramme
apparaît en paléo-
hébreu

℞ s. – Job 42.11-12

Oxyrhynchus Papyri, vol. L (1983)

P. Oxy. LXV 4443



Dans ce rouleau sur papyrus, sans doute d'origine juive, **θεος** n'est pas abrégé

ca. 150-200 AD – Esther

Oxyrhynchus Papyri, vol. LXV (1998)

8. Fragments d'Aquila du Caire

<p> ΡΙΣΤΑΣΚΑΙΣΥΝΤΑ ΜΟΡΦΩΜΑΤΑΚΑΙ ΣΥΝΤΑΚΑΘΑΡΜΑ ΤΑΚΑΙΣΥΝΠΑΝΤΑ 5 ΠΡΟΣΟΧΘΙΣΜΑΤΑ ΑΩΡΑΘΗΣΑΝΕΝ ΓΗΙΟΥΔΑΚΑΙΕΝ ΙΕΡΟΥΣΑΛΗΜΕΠΕ ΛΕΞΕΝΙΩΣΙΑΘ[ΥΟ] 10 ΠΩΣΑΝΑΣΤΗΣ[Η] ΤΑΡΗΜΑΤΑΤΟΥ[ΝΟ] ΜΟΥΤΑΓΕ[ΓΡΑΜΜΕ] ΝΑΕΠ'Ι[ΤΟΥΒΙ]ΒΛΙΟΥ [ΟΥΕΥΡΕΝΕ]ΛΚΙΑ'ΟΥ 15 [ΟΙΕΡ]ΕΥΣΟΙΚ'Ω'ΚΥ [ΚΑΙΟ]ΜΟΙΟΣΑΥΤΩ [ΟΥΚΕ]ΓΕΝΗΘΗΕΙΣ [ΠΡΟΣΩ]ΠΟΝΑΥΤΟΥ [ΒΑΣΙΛΕΥΣ]ΟΣΕΠΕ 20 [ΣΤΡΕΨΕΝ]Π'ΡΟΣΑΥΤΩ [ΕΝΠΑΣΧ]ΚΑΡΔΙΑ [ΑΥΤΟΥ]ΚΑΙΕΝΠΑ [ΣΗΨΥ]ΧΗΑΥΤΟΥ </p>	<p> ΚΑΙΕΝΠΑΣΧΣΦ'Ο ΔΡΟΤΗΤΙΑΥΤΟΥ ΚΑΤΑΠΑΝΤΑΝΟΜΩ ΜΩΣΗΚΑΙΜΕΤΑΥ ΤΟΝΟΥ'ΚΑΝΕΣΤΗ ΟΜΟΙΟΣΑΥΤ'Ω *ΠΛΗΤ'ΟΥΚΑΠΕΣΤΡΑ Φ'Η'ΑΥΤ'ΑΠΟΟΡΓΗΣ ΘΥΜΟΥΑΥΤΟΥΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥΟΩΡΓΙ Σ[Θ]ΗΘΥΜΟΣΑΥΤΟΥ [ΕΝΙ]ΟΥΔΑ'ΕΠΙΠ'ΑΣΙ ΤΟΙΣΠΑΡ'Ο'ΡΓΙΣΜΟΙΣ ΟΙΣΠΑΡ'Ω'ΡΓΙΣ'ΕΝ ΑΥΤΟΝΜΕΝΑΣΣΕ *ΚΑΙΕΠ'Ε'Ν'ΑΥΤ'ΑΥΤ'ΑΥΤ' ΓΕΤΟ'ΝΙΟΥΔ'ΑΠΟ ΣΤΗΣΩΑΠΟΕΠΙ ΠΡΟΣΩΠΟΥΜΟΥ ΚΑΘΑΑΠΕΣΤΗΣ'Α ΤΟΝΙΣΡΑΗΛΚΑΙΑΠΟ ΡΙΨΩΣΥΝΤΗΝ ΠΟΛΙΝΤΑΥΤΗΝΗ </p>
---	--

ΚΥ « Seigneur »

Forme du nom divin en paléo-hébreu.

Il s'agit non du tétragramme יהוה, mais d'une forme influencée par son étymologie biblique (cf. Ex 3.14) et probablement aussi de l'araméen (ܟܝܘܢ, le Nom):

יהיה

V/VI^e s. – 2 Rois 23.24-24

Burkitt, *Fragments of the Books of Kings According to the Translation of Aquila*, 1897, p. 8¹⁷⁴

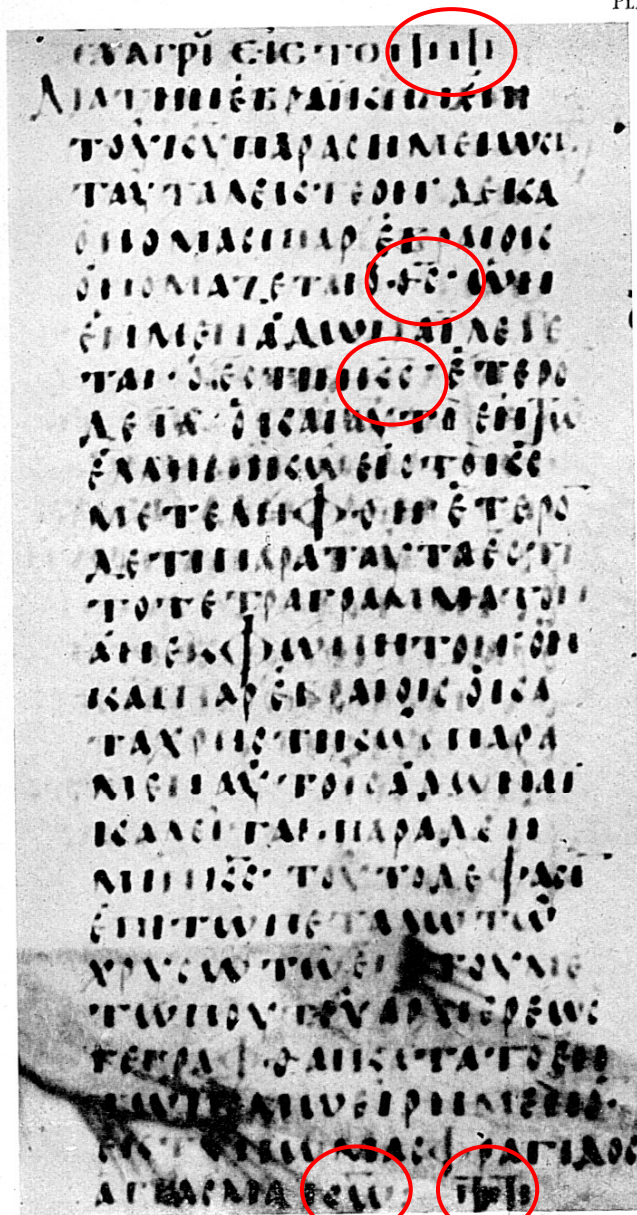
¹⁷⁴ F. Crawford Burkitt, *Fragments of the Books of Kings According to the Translation of Aquila From a Ms. Formerly in the Geniza at Cairo, now in the possession of C. Taylor D.D. Master of St. John' College and S. Schechter M.A. University Reader in Talmudic Literature*, Cambridge: University Press, 1897, p. 8. Sur le tétragramme, cf. p.15-16. Burkitt explique que l'occurrence d'un *nomen sacrum* est une indication que le tétragramme en paléo-hébreu était *prononcé kyrios* lors des lectures à la synagogue, ce qui est en conformité avec le témoignage d'Origène. Sans doute. Nous trouvons cependant étonnant qu'un scribe juif ait pu faire usage des *nomina sacra*. Il faut songer ici, vraisemblablement, à une influence chrétienne sur le copiste. Signalons à cet égard qu'on a retrouvé un *nomen sacrum* sur une inscription datée ca. 360-370 AD dans une synagogue à Sarde (cf. Edwards 2009).

ΠΙΠΙ

nom divin grécisé

ΘC, « Dieu »

KC, « Seigneur »



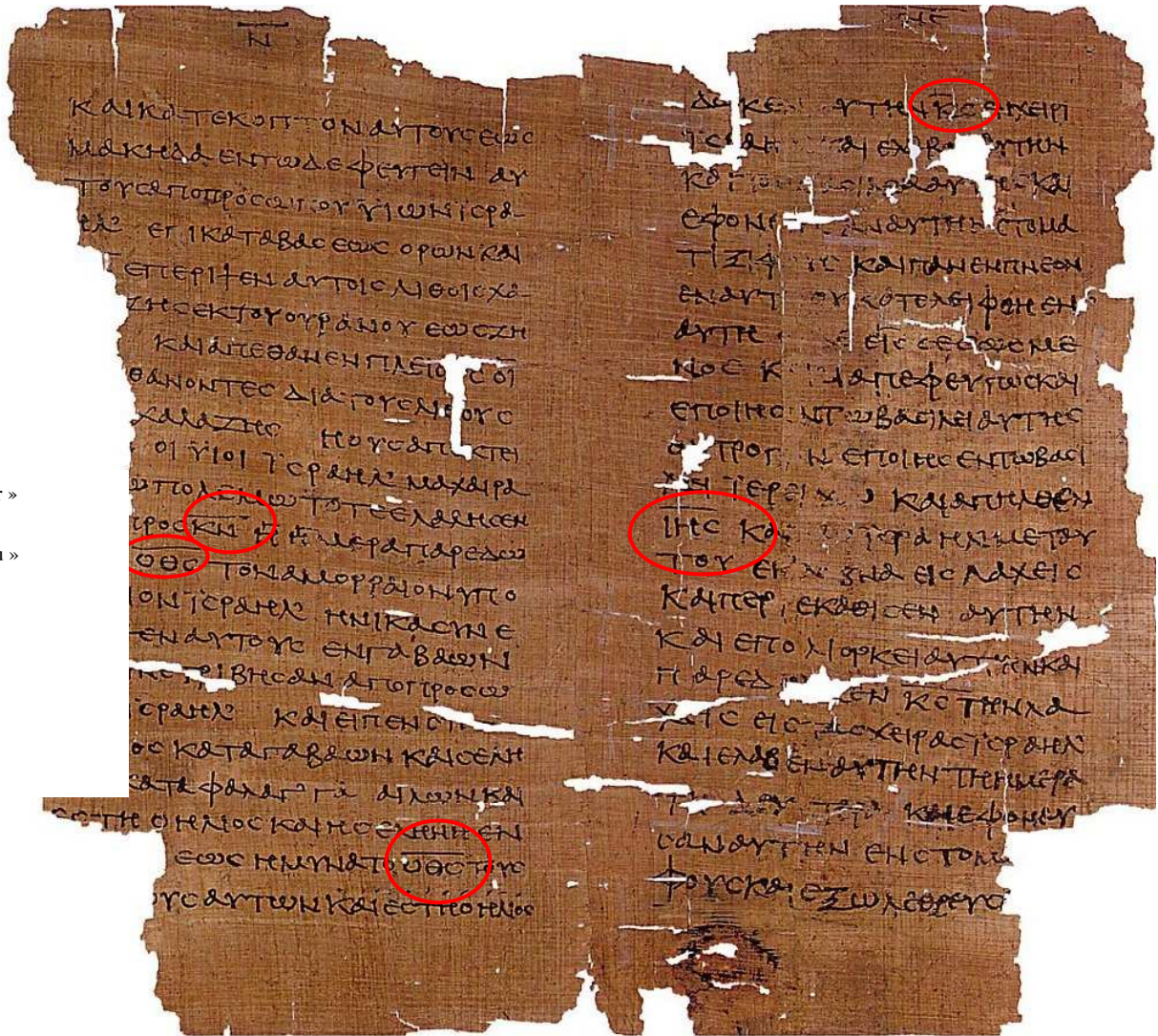
KΩ, « Seigneur » et en marge son « explication » : une forme étymologisante du tétragramme : ΠΙΠΙ

Vat. 749, f. 8.
 Εὐαγγέλιον εἰς τὸ ΠΙΠΙ
 Διὰ τὴν ἑβραϊκὴν εἰν(αι)
 τοῦ κ(υρίου) παρασημείωσι(ν)
 ταῦτα λεκτέον. Δείκα
 5 ὀνόμασι παρ' Ἑβραίοις
 ὀνομάζεται ὁ θε(ός). Ὡν
 ἐν μὲν ἄδωνα ἰ λέγε-
 ται, ὃ ἐστὶν κ(ύριος). Ἐτερο(ν)
 δὲ ἰ ἄ, ὃ καὶ αὐτὸ ἐν τῷ
 10 ἑλληνικῷ εἰς τὸ κ(ύριος)
 μετελήφθη. Ἐτερο(ν)
 δὲ τι παρὰ ταῦτα ἐστὶ
 τὸ τετραγράμματον

ἀνεκφώνητον ὄν
 15 καὶ παρ' Ἑβραίοις, ὃ κα-
 ταχρηστικῶς παρὰ
 μὲν αὐτοῖς ἄδωνα ἰ
 καλεῖται, παρὰ δὲ ἡ-
 μῶν κ(ύριος). Τοῦτο δὲ θ(ασι)(ν)
 20 ἐπὶ τῷ πετάλω τῷ
 χρυσοῦ ἐπὶ τοῦ με-
 τώπου τοῦ ἀρχιερέως
 γεγραφθαι κατὰ τὸ ἐν
 τῷ νόμῳ εἰρημένο(ν) [Ex. xxviii. 32].
 25 ἐκτύπωμα σφραγίδος,
 ἁγίασμα κ(υρί)ω : -ΠΙΠΙ.

Cité dans Devreesse 1954, planche 18 (face à la p.108)

10. MS 4628 (Shøyen Collection)



ΚΝ, « Seigneur »

Ο ΘΣ, « Dieu »

(idem plus bas)

ΚΣ, « Seigneur »

ΙΗΣΟΥΣ, « Jésus »

Josué 9.27-11.3, ca. 175-200 (Égypte, Oxyrhynchus ?)¹⁷⁵

¹⁷⁵ <http://www.schoyencollection.com/bibleGreekNT.html#2648> et http://www.schoyencollection.com/GreekNT_files/ms2648.jpg
Avec 4QJoshua (ca. 100) il s'agit de la plus ancienne portion de ce passage.

11. 4Q126

KY ?
« Seigneur »



frg. 1



frg. 2

KYPIOC ? « Seigneur »

4Q126, 1BC : rouleau de parchemin non identifié

Abréviations

ABD : Freedman N. éd., *The Anchor Bible Dictionary*, Doubleday, 6 vol., 1992
AD : de notre ère
BC : avant notre ère
CB : Comfort Ph. et Barrett D.P. 2005 : *The Text of the Earliest New Testament Greek Manuscripts*
ca. circa : aux environs de, vers
DJD : *Discoveries in the Judean Desert* (cf. bibliographie, entrée “Tov”)
-I : premier siècle avant notre ère
I : premier siècle de notre ère
Münster Institute, URL : <http://intf.uni-muenster.de/vmr/NTVMR/ListeHandschriften.php>
NDIEC : *New Documents Illustrating Early Christianity* (cf. bibliographie, entrée “Liewelyn”)
The Oxyrhynchus Papyri : sur archive.org
POxy : Oxyrhynchus Online, URL : <http://www.papyrology.ox.ac.uk/POxy/>
SC : Sources Chrétiennes

Bibliographie

- ALAND, K. et ALAND, B., *The Text of the New Testament*, Wm.B.Eerdmans Publishing, 1989
BAGNALL, R.S., *Early christian books in Egypt*, Princeton University Press, 2009
BAKER, D.C., “P.Lond.Lit.207 and the origin of the Nomina Sacra : a tentative proposal”, *Studia Humaniora Tartuensia*, vol.8.A.2, 2007, 1-14
BARBOUR, R., *Greek Literary Hands. A. D. 400-1600*, Clarendon Press, Oxford, 1982
BROWN, S., “Concerning the Origin of the Nomina Sacra”, *Studia Papyrologica* 9, 1970, 7 sq.
CAVALLO, G.
- *La scrittura greca e latina dei papiri. Una introduzione*, Pise & Rome, Fabrizio Serra, 2008.
- avec MAEHLER, H. éd., *Hellenistic bookhands*, Walter de Gruyter, Berlin-New York, 2008
COMFORT, Ph.
- avec BARRETT, D.P., *The Text of the Earliest New Testament Greek Manuscripts*, Tyndale House Publishers, Inc., 1999
- *Encountering the Manuscripts – An Introduction to New Testament Paleography and Textual Criticism*, Broadman & Holman Publishers, 2005
DELCOR, M., « Des diverses manières d’écrire le tétragramme sacré dans les anciens documents hébraïques », *RHR* 147, 1955, 145-73.
DAIN, A., *Les manuscrits*, Diderot éd., 1997
DEVREESSE, R., *Introduction à l’étude des manuscrits grecs*, Klincksieck, Paris 1954
EDWARDS, J.R., “A Nomen Sacrum in the Sardis Synagogue”, *JBL* 4, 2009 : 813-821.
EHRMAN, B. et ZLATKO, P., *The Apocryphal Gospels – Texts and Translation*, Oxford, 2011
ELLIOTT, J.K. éd.
- *The Collected Biblical Writings of T.C. Skeat*, Brill, 2004
- avec PARKER, D.C., éd., *The New Testament in Greek IV, The Gospel according to St. John : Volume One, the Papyri* (NTTS 20, Leiden: Brill, 1995)
ELLIOTT, W.J. et PARKER, D.C., *The New Testament in Greek IV: The Gospel According to St. John : The Papyri*, Brill, 1995
FONTAINE, D.
- *Le nom divin dans le Nouveau Testament*, L’Harmattan, 2007
- *Il nome di Dio nel Nuovo Testamento*, Azzurra7, 2009 (éd. augm.)
GERTOUX, G.,
- *Un historique du nom divin*, L’Harmattan, 1999
GAMBLE, H., *Books and Readers in the Early Church*, New Haven, 1995
GIGNAC, F.T., *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine periods, vol. I : Phonology*, Istituto Editoriale Cisalpino, Milan, 1976

- GRENFELL, B.P. et HUNT, A.S., **ΛΟΓΙΑ ΙΗCOY**, *Sayings of our Lord from an early greek papyrus*, Henry Frowde : The Egypt Exploration Fund, Londres, 1897
- GRONEWALD, M., “Unbekanntes Evangelium oder Evangelienharmonie (Fragment aus dem ‘Evangelium Egerton’)”, *Kölner Papyri, Papyrologica Coloniensis* Vol. 7, Band 6, Universität Köln, 1987, 136-145
- HARL, M., DORIVAL, G. ET MUNNICH, O., *La Bible Grecque des Septante – Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Cerf/CNRS, 1988.
- HEAD, Peter M.,
- “The date of the Magdalen papyrus of Matthew (P. Magd. Gr. 17 = P64): A response to C.P.Thiede”, *Tyndale Bulletin* 46, 1995, 251-285
 - “The Habits of New Testament Copyists Singular Readings in the Early Fragmentary Papyri of John”, *Biblica* 85, 2004/3, 399-408
- HIEBERT, R.J.V., COX, C.E., GENTRY, P.J., *The Old Greek Psalter – Studies in Honour of Albert Pietersma*, Sheffield Academic Press, 2001
- HILL, C.E., “Did the Scribe of \mathfrak{P}^{52} Use the *Nomina Sacra* ? Another Look”, *New Testament Studies* 48, 2002, 587-73
- HOWARD, G.
- “The Tetragram and the New Testament”, *JBL* 96, 1977, 63-83
 - “Tetragrammaton in the New Testament”, in : *The Anchor Bible Dictionary*, 1992, VI : 392-393
- HURTADO, L.W.
- “The Origin of the *Nomina Sacra* : A Proposal”, *JBL* 117.4, 1998, 665-673
 - “ \mathfrak{P}^{52} (P.Rylands Gk.457) and the *Nomina Sacra* : Method and Probability”, *Tyndale Bulletin* 54.1, 2003, 1-14
 - *The Earliest Christian Artifacts – manuscripts and christian origins*, Wm.B. Eerdmans Publishing, 2006
- KAHLE, P.E., *The Cairo Genizah*, Frederick A. Praeger Pub., New York, 1959²
- LIEWELYN, S.R. et KEARSLEY, R.A., *New Documents Illustrating Early Christianity*, Macquarie University, 1992
- MATTEI, P., *Le christianisme antique de Jésus à Constantin*, Armand Colin, 2011
- MERCATI, G., “Sulla scrittura del tetragramma nelle antiche versioni greche del Vecchio Testamento”, *Biblica* 22, 1941, p.339-66
- METZGER, B.M., *Manuscripts of the Greek Bible – An Introduction to Greek Palaeography*, Oxford, 1981
- MILLARD A., *Reading and writing in the time of Jesus*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 2001
- MIMOUNI, S.C., *Les chrétiens d’origine juive dans l’Antiquité*, Albin Michel, 2004
- NONGBRI, B., “The Use and Abuse of \mathfrak{P}^{52} : Papyrological Pitfalls in the Dating of the Fourth Gospel”, *HTR* 98/1, 2005, 23-48
- PAAP, AH.R.E., *Nomina Sacra in the Greek Papyri of the First Five Centuries A.D.*, Leiden, 1959
- PIETERSMA, A., “Kyrios or the Tetragram: a renewed Quest for the Original LXX”, in : *De Septuaginta. Studies in Honour of John William Wevers on His Sixty-Fifth Birthday*, éd. A. Pietersma and C. Cox, Toronto, 1984
- RAMELLI, I.L.E., “A New Reading of one of the Earliest Christian Letters Outside the New Testament and the Dangers of Early Christian Communities in Egypt”, *Nova Tellus*, 28/1, 2010, 127-159
- ROBERTS, C.H.
- *Greek Literary Hands (350 B.C.-A.D. 400)*, Oxford, 1956
 - *Manuscript, Society and Belief in Early Christian Egypt*, Oxford, 1979
- ROYSE, J.R., “Philo, KURIOS, and the Tetragrammaton”, in: *The Studia Philonica Annual: Studies in Hellenistic Judaism, Volume III* (RUNIA, D.T. éd.), Scholars Press, 1991, 167-183
- SCHMIDT, A., “Zwei Anmerkungen zu P. Ryl. III 457”, *APF* 35, 1989, 11-12.
- SIEGEL, J.P., “The Employment of Palaeo-Hebrew Characters for the Divine Names at Qumran in the Light of Tannaitic Sources”, *HUCA* 42, 1971, 159-72
- SKEHAN, P.W., “The Divine Name at Qumran, in the Massada Scroll, and in the Septuagint”, *Bulletin of the International Organisation for Septuagint and Cognate Studies* 13, 1980, 14-44
- THIEDE, C.P.
- *Qumrân et les Évangiles*, F.-X. de Guibert, 1994
 - avec ANCONNA, M., *Témoin de Jésus*, R. Laffont, 1996
- THOMPSON, E.M., *Handbook of Greek & Latin Palaeography*, Oxford 1892
- TOV, E.

- *The Greek Minor Prophet Scroll from Nahal Hever, Discoveries in the Judean Desert VIII*, Oxford, 1990
- *Textual Criticism of the Hebrew Bible*, Augsburg Fortress, 2001²
- *Scribal Practices and Approaches Reflected in the Texts Found in the Judean Desert*, Brill, 2009
- TRAUBE, L., *Nomina Sacra: Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung*, Beck, 1907
- TREU, K., "Die Bedeutung des Griechischen für die Juden im römischen Reich", *Kairos* 15, 1973, 123-144
- TROBISCH, D., *The First Edition of the New Testament*, Oxford, 2000
- TUCKETT, C.M., "ϣ⁵² and *Nomina Sacra*", *New Testament Studies* 47, 2001, 544-548
- TURNER, E.G.
 - *Greek Papyri : An Introduction*, Oxford, 1968
 - *Greek Manuscripts of the Ancient World*, Oxford, 1971
 - *The typology of the early codex*, University of Pennsylvania Press, 1977
- PORTEN, B., *The Elephantine Papyri in English - Three Millennia of cross-cultural continuity and change*, Brill, 1996
- REINACH, T., *Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés*, Paris, E. Leroux, 1905
- SHAW, F.E., *The Earliest Non-mystical Jewish Use of 'Iáω*, Université de Cincinnati, 2002.
- WÜRTHWEIN, E., *The Text of the Old Testament*, Wm.B.Eermans Publishing, 1988²